# NOUVEAU CHOIX

[illegible]

DE

# FABLES,

À LA PORTÉE DE LA JEUNESSE

AVEC DES ARTICLES BIOGRAPHIQUES ET DES EXPLICATIONS
[illegible]
[illegible]

PAR

G. ENGELBERTS GERRITS.

Amsterdam,
CHEZ G. PORTIELJE.

[illegible]

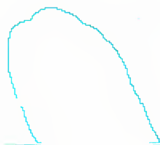
No. 2419



de Bibliotheek der Pauselijke Zo taven.

Cs. DE KRUIJF,
pr. O: E: S: Augi.

m, 1868.





# NOUVEAU CHOIX

D'UNE CENTAINE

DE

# FABLES.



L'homme a un penchant naturel à entendre raconter. La fable pique sa curiosité et amuse son imagination; elle lui offre le plaisir d'une découverte, lui épargne l'affront d'un reproche et l'ennui d'une leçon.

La Harpe.

# NOUVEAU CHOIX

D'UNE CENTAINE

DE

# FABLES,

A LA PORTÉE DE LA JEUNESSE;

AVEC DES CRITIQUES LITTÉRAIRES ET DES EXPLICATIONS MORALES, POUR FORMER LE GOÛT ET LE COEUR DE MES JEUNES COMPATRIOTES,

PAR

G. Engelberts Gerrits.





à *AMSTERDAM,*
CHEZ G. PORTIELJE.

1834.

*Je me suis conformé à tout ce qu'exige la loi pour assurer ma propriété; je préviens en conséquence que je poursuivrai les contrefacteurs, débitans et introducteurs d'exemplaires contrefaits; et que tout exemplaire, qui ne portera pas ma signature, sera réputé contrefait. On ne doit ajouter foi qu'aux exemplaires revêtus de la signature de l'éditeur.*

G. Corticelli

## NOTE DE L'ÉDITEUR.




L'accueil flatteur que nos *Fleurs de poésie française des* 17e, 18e *et* 19e *siècles* ont obtenu et du public et des instituteurs, nous a engagé à subvenir aux observations de ceux qui ont trouvé que cette collection n'était pas tout-à-fait à la portée de jeunes gens qui ne sont pas encore fort avancés dans la langue française.

Ainsi on concevra facilement pourquoi nous avons fait un choix d'apologues des meilleurs fabulistes, qui pourra, pour ainsi dire, servir d'introduction au dit opuscule. Il est assez prouvé que les fables ont toujours un attrait particulier pour les jeunes gens.

Tout le monde connait les fables de LA FONTAINE, mais plusieurs personnes ignorent que la France ait produit plusieurs fabulistes distingués; c'est encore pour les faire connaître et apprécier que nous publions ce petit recueil.



De temps en temps nous avons donné une fable dont la moralité et le mérite littéraire laissent, pour ainsi dire, encore quelque chose à désirer. Nous l'avons fait dans l'intention que les élèves apprissent de bonne heure à séparer le bon du mauvais, le faible de l'énergique, et afin de former par là leur goût et de les accoutumer à lire avec réflexion.

Pour guider les jeunes gens dans ce sentier, fleuri et agréable nous avons expliqué les endroits difficiles et souvent nous nous sommes permis des critiques, (qui ne sont pas toujours de nous, mais que nous avons quelquefois empruntées à des écrivains respectables) non pour le plaisir de décrier quelque auteur, mais pour exercer l'esprit de ceux pour qui nous avons rédigé cette petite compilation.

Si donc les heures de loisir que nous avons consacrées à cet opuscule ne sont pas entièrement perdues, nous goûterons une satisfaction bien douce.

Amsterdam,
le 30 Août 1834.

G. ENGELBERTS GERRITS.

## TABLE ALPHABÉTIQUE

DES

# MATIÈRES.




### A.



### B.

## M.



## N.



## P.



## R.

## S.

### Sélis.



## V.

### Vitallis.





# NOUVEAU CHOIX

DE

# FABLES,

## A LA PORTÉE DE LA JEUNESSE.

### FABLE I.

L'ENFANT ET LE RAYON DE LUMIÈRE.

Damis, un certain jour d'été,
A l'heure où la nature est le plus embrasée,
Pour amortir les feux d'un soleil irrité,
Avait clos ses volets et fermé sa croisée.
Seulement, pour qu'aux yeux des gens de la maison
L'éclipse ne fût point totale,
Il avait permis qu'un Rayon,
Par l'œil d'un des volets, pénétrât dans la salle.
Tout-à-coup survient un Enfant,
A peine hors de la lisière,
Qui, philosophe à sa manière,
Observe avec étonnement
Mille atomes en mouvement
Dans l'unique jet de lumière,
Que recevait l'appartement.
Du phénomène qui le frappe
Désireux d'être plus certain,

L'Enfant sur le Rayon porte vingt fois la main;
A sa main le Rayon échappe.
Damis alors, qui, de son coin,
Voyait tout, se dit à lui-même:
Ce marmot, en prenant un inutile soin,
D'un faux sage à mes yeux est le parfait emblème.
Au milieu de la nuit qui nous couvre ici-bas,
Nuit profonde, hélas! et bien noire,
Dieu nous laisse entrevoir un rayon de sa gloire:
Marchons à sa lumière, humblement, pas à pas,
Sans prétendre saisir ce qu'on ne saisit pas.

JAUFFRET.

---

## FABLE II.

### LA SIRÈNE (*) ET LE PASSANT.

LE PASSANT.

Que fais-tu sur les bords de cette onde tranquille,
Et quel objet charmant tient ton œil immobile?

LA SIRÈNE.

Dans ce limpide et fidèle miroir
J'aime à me contempler; j'admire ma figure,
Et je rends grâce à la nature
Qui d'attraits enchanteurs se plut à me pourvoir.

---

(*) La sirène est un monstre fabuleux, qu'on représente ordinairement sous les formes d'une femme jusqu'à la ceinture, et d'un poisson pour le reste du corps. Ces monstres étaient au nombre de trois, et filles d'Achéloüs et de Calliope. Elles chantaient, dit-on, si agréablement, qu'elles attiraient les passans, et ensuite les dévoraient. Ulysse se garantit de leurs pièges en bouchant les oreilles à ses compagnons, et en se faisant attacher au mât de son vaisseau.

LE PASSANT.

Monstre équivoque et vain, ta queue, affreuse à voir,
Contre un si fol orgueil devrait te mettre en garde,
Et te réduire au désespoir.

LA SIRÈNE.

Crois-tu donc que je la regarde?

SÉLIS.

---

## EXPLICATION.

Non, on ne regarde jamais ses vices et ses défauts; on ne veut voir que le peu de bonnes qualités que l'on possède; l'orgueil a bien plus d'empire sur nous, que le désir de nous corriger.

---

## FABLE III.

### LE SAVETIER ET LE FINANCIER.

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir:
C'était merveille de le voir,
Merveille de l'ouïr: il faisait des passages (*),
Plus content qu'aucun des sept sages (†).
Son voisin, au contraire, était tout cousu d'or,
Chantait peu, dormait moins encor:
C'était un homme de finance.
Si sur le point du jour parfois il sommeillait,
Le savetier alors en chantant l'éveillait:
Et le financier se plaignait

(*) Des fredons, des roulemens de voix, tels qu'en pouvait faire un homme de sa sorte.

(†) De Grèce, connus sous ce nom-là.

Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger et le boire.
En son hôtel il fait venir
Le chanteur, et lui dit : Or çà, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an ? — Par an ? Ma foi, monsieur,
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte, et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année :
Chaque jour amène son pain. —
Eh bien, que gagnez-vous, dites-moi, par journée ? —
Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours
(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chômer ; on nous ruine en fêtes :
L'une fait tort à l'autre ; et monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône.
Le financier, riant de sa naïveté,
Lui dit : je veux vous mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus : gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin.
Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avait produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui : dans sa cave il enserre
L'argent, et sa joie à la fois.
Plus de chant : il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis ;
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines.

Tout le jour il avait l'œil au guet, et la nuit,
Si quelque chat faisait du bruit,
Le chat prenait l'argent. A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus :
Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
Et reprenez vos cent écus.

La Fontaine.

---

## EXPLICATION.

Par cette fable on veut montrer que le bonheur est de tous les rangs, et que quelquefois il se trouve plus entier chez le pauvre que chez le riche. J'aime la franche gaîté de ce savetier, qui, n'ayant que le nécessaire, chante du matin jusqu'au soir; et dit le mot pour rire. Un peu d'argent change tout à coup son caractère : le voilà inquiet, craintif. Comme chez tous les hommes, la richesse amène chez lui les soucis; mais, plus sage que ses semblables, il rend l'or et reprend sa gaîté. La Fontaine a mis une naïveté précieuse dans le portrait de ce joyeux savetier.

---

## FABLE IV.

### LES DEUX SAVETIERS.

Jaloux de retrouver ses chansons et son somme,
L'honnête savetier dont parle le Bonhomme
Venait de reporter au financier Mondor,
Ses maudits cent écus, trop dangereux trésor.
Il retourne à son ouvrage,
Libre de soin et de chagrin,
Et déjà chantait en chemin
Quelques refrains de son jeune âge.

Un de ses vieux amis, savetier comme lui,
Vient l'attendre à sa porte, et lui dit : cher confrère,
Aide-moi; ma femme aujourd'hui,
De deux jumeaux m'a rendu père;
Une pistole ou deux seraient bien mon affaire.
On m'a dit qu'un trésor.... — Va, félicite-toi!
Ce trésor-là n'est plus chez moi :
Je viens de le rendre à son maître;
Mais il me reste, Dieu merci,
Deux bons gros écus : les voici.
Hier, mon cœur, plus endurci,
Te les eût refusés peut-être.

JAUFFRET.

—

## FABLE V.

### LE CAMÉLÉON ET LES OISEAUX.

Un corbeau s'écriait : Vive la couleur noire!
Un caméléon l'entendit,
Et vite noir il se rendit.
C'est pour lui chose aisée, à ce que dit l'histoire,
De changer de couleur comme on change d'habit.
Une colombe sur sa branche,
Un vieux cygne sur son étang,
De s'écrier aussi: Vive la couleur blanche!
Et le caméléon de blanchir à l'instant.
Fi du blanc et du noir! rien n'est beau que le jaune,
Dit à son tour un loriot.
Non, c'est le gris, dit un pierrot.
Pour moi, c'est le vert que je prône.
Dit une perruche aussitôt.

Et mon caméléon, toujours preste et docile,
Qui se rend tour à tour et jaune, et vert, et gris,
Croyait par-là se faire des amis
Parmi l'espèce volatile;
Mais passant toujours indécis,
Du blanc au noir, du vert au jaune,
Il ne sut contenter personne,
Et se fit beaucoup d'ennemis.

VITALLIS.

—

EXPLICATION.

Le but de cette fable est excellent: elle doit faire sentir aux jeunes gens qui, par mollesse de caractère, par légèreté d'esprit ou par une basse adulation, adoptent tous les sentimens qu'on leur montre, qu'une semblable manière d'agir attirera nécessairement le mépris sur eux.

—

FABLE VI.

LE ROSSIGNOL ET LE HIBOU.

Que j'ai lieu de haïr cet endroit solitaire!
Se disait un jour un hibou.
J'y meurs d'ennui. Pourtant, je reste dans mon trou:
Dans le monde qu'irais-je faire ?
Je m'y déplairais plus qu'ici.

Que j'ai lieu d'aimer ce bois-ci!
Disait, dans un plus doux langage,
Un rossignol du voisinage.
Où pourrait-on trouver des ombrages plus frais ?

Où pourrais-je goûter une semblable paix?
Il est bien vrai que je fais mon étude
De charmer cette solitude,
Je l'aime et veux encor ne la haïr jamais.
Je sais chanter; eh bien, je chante:
Mon loisir m'ennuîrait si je ne savais rien.
Ce que je fais me plaît; ce que j'ai me contente.
N'est-ce donc pas là le vrai bien?
Coulez, mes jours heureux, sous ce paisible ombrage;
Je suffis à moi-même, et c'est être assez sage;
J'amuse encore autrui: j'ai vu plus d'une fois
Les bergers s'approcher pour entendre ma voix.

Voisin hibou, d'aventure,
Avait recueilli ces mots;
Et quand toute la nature
Fut dans un profond repos,
Quittant sa retraite obscure,
Voisin hibou chanta, pensant bien qu'à son tour
Il devait éveiller les échos d'alentour.
Il eût bien mieux fait de se taire:
A sa voix extraordinaire
L'écho jeta des cris perçans,
Capables d'effrayer les gens.
Il se tut; mais de colère,
Car de honte . . . sots ignorans
Sont tous gens qui n'en ont guère.
A ce récit je vois double profit à faire:
Qu'on peut créer soi-même son bonheur,
Et que des moyens, le meilleur
Est le talent, joint au calme du cœur.
En poursuivant, je pourrais même

A deux bonnes leçons en joindre une troisième,
C'est qu'il faut s'en tenir à faire ce qu'on sait.
Êtes vous ignorans ? parlez avec prudence;
Avez-vous peu d'esprit? gardez bien le silence:
Le plus sage des sots, est celui qui se tait.

PIERRE BLANCHARD.

---

## FABLE VII.

### LES DEUX MULETS.

DEUX mulets cheminaient; l'un d'avoine chargé,
    L'autre portant l'argent de la gabelle (*).
Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,
N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé;
        Il marchait d'un pas relevé,
        Il faisait sonner sa sonnette:
        Quand l'ennemi se présentant,
        Comme il en voulait à l'argent,
    Sur le mulet du fisc (†) une troupe se jette,
        Le saisit au frein, et l'arrête.
        Le mulet, en se défendant,
Se sent percé de coups; il gémit, il soupire:
Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avait promis?
Ce mulet qui me suit du danger se retire:
        Et moi j'y tombe et je péris!
        Ami, lui dit son camarade,
Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi:
Si tu n'avais servi qu'un meunier, comme moi,
        Tu ne serais pas si malade.

LA FONTAINE.

(*) L'argent des impôts. (†) Deniers publics.

—

## EXPLICATION.

Ce mulet, qui, *glorieux d'une charge si belle, n'eût voulu pour beaucoup en être soulagé*, rappelle ces hommes qui, dans les hauts emplois ne montrent que de l'orgueil et de la vanité. Cette fable fait encore mieux connaître ceux qui, assez heureux pour pouvoir jouir paisiblement de la vie, laissent là le bonheur pour prendre quelque charge qui flatte leur ambition, mais qui exige mille soins, donne mille soucis et occasionne leur perte.

Remarquez bien l'allure du mulet :

> **Il marchait d'un pas relevé,**
> **Et faisait sonner sa sonnette.**

C'est la peinture d'un sot en place. Le second vers imite en quelque sorte le son de la sonnette.

—

## FABLE VIII.

### LE LION ET L'HOMME.

Au fond de son charnier, ou, si vous aimez mieux
Que je m'exprime avec noblesse,
Au fond de son palais, un Lion, déjà vieux,
Du Lionceau, son fils, instruisait la jeunesse.
Mon fils, lui disait-il, je règne dans les bois;
Et bientôt, grâce à ta naissance,
Héritier de mon nom, ainsi que de mes droits,
Tu le seras de ma puissance.
Pour la consolider, ne la compromets pas.

De tous les animaux l'Homme se dit le maître.
Il est fin. Évite ses pas;
Avec lui crains de te commettre.
Le Lionceau, bouillant d'ardeur,
N'écoutait qu'à regret les avis de son père;
Déjà même, au fond de son cœur,
Il roulait le projet (cet âge est téméraire)
D'attaquer l'ennemi dont on lui faisait peur.
Impatient, il sort de la forêt obscure
Qui lui servait d'asile, et qui fut son berceau;
Et, dès le point du jour, Don Quichotte nouveau,
Il va courir le monde et chercher aventure.
Au détour d'un vallon, notre Lion errant
Voit un taureau, l'accoste, et, d'un ton arrogant:
Réponds-moi, lui dit-il, est-ce toi que l'on nomme
L'Homme?
— Non; mais il me gouverne, et son pouvoir est grand.
Il me soumit au joug, et pour lui je laboure.
— Parle: pour le trouver où faut-il que je coure?
J'ai deux mots à lui dire, et je suis fort pressé.
— Tu ne tarderas pas à le voir, que je pense;
Marche dans ce sentier, que lui-même a tracé.
Ces lieux sont pleins de sa présence.
Le lionceau s'éloigne; et, suivant son chemin,
Un autre objet l'arrête: il voit, au sein de l'herbe,
Courir, caracoler, un animal superbe.
Il s'en approche avec dédain,
Le mesure de l'œil, et lui dit: je te somme
De me répondre; es-tu mon rival, es-tu l'Homme?
— Non; mais je vois en lui mon digne souverain.
Il a su me dompter; il m'a soumis au frein.
Je fais rouler son char; je le sers à la guerre,

Et suis fier de porter le maître de la terre.
— Le maître de la terre! on le lui fera voir
Avant qu'il soit demain, avant même ce soir.
Sa demeure est-elle prochaine?
— Je puis te le montrer lui-même. Vois celui
Qui fend, dans ce vallon, l'énorme tronc d'un chêne.
Va l'interroger; c'est lui.
Le jeune Lionceau part, vole sur la route,
Et toujours insolent, et toujours fanfaron,
Va s'adresser au bûcheron.
— A-t-on été sincère? es-tu l'Homme? — Sans doute.
— De tous les animaux tu te prétends le roi.
Tu m'as volé ce titre; il n'appartient qu'à moi.
Battons-nous. Le succès du combat fera dire
Lequel a, de nous deux, plus de droits à l'empire.
— Fort bien. J'accepte le cartel.
Le combat sera mémorable,
Et promet au vainqueur un renom immortel.
Prépare, si tu veux, ta griffe redoutable,
— Elle est prête. — Es-tu fort? as-tu de la vigueur?
Fendrais-tu ce bois-là dans toute sa longueur?
— En pourrais-tu douter? — Montre ton savoir-faire:
Pour me persuader, l'épreuve est nécessaire.
Le Lionceau robuste, et d'ardeur enflammé,
Saisit alors le tronc, par le coin entamé;
Et, plongeant dans la fente une griffe tendue,
Pour que le bois éclate, il se tourmente, il sue.
Étonné qu'il résiste à ses efforts puissans,
Sur le coin, de colère, il imprime ses dents,
Et l'arrache, croyant avancer son ouvrage.
Il avançait sa mort. Bientôt des cris de rage
Annoncent que le tronc, resserrant ses parois,

Tient captif par les pieds le monarque des bois.
Le bûcheron jette l'alarme.
De toute part, on court, on s'arme;
Et sur le Lionceau plus de cent villageois
Se précipitent à la fois.
Ah, dit-il en mourant, que n'ai-je cru mon père!
Je me serais bien moins reposé sur mon droit.
Je ne le vois que trop: l'empire de la terre
N'est pas au plus robuste, il est au plus adroit.

JAUFFRET.

---

## FABLE IX.

### LE TREMBLEMENT DE TERRE ARRIVÉ CHEZ LES FOURMIS.

Près d'un chêne entouré d'une source féconde,
Dames fourmis, depuis long-temps,
Avaient et la ville et les champs.
Ce gîte leur semblait toute la terre ronde:
Cette source était l'Océan:
L'autre rive eût sans doute été le Nouveau-Monde,
Si dans l'art de traverser l'onde
Il se fût trouvé là quelque insecte savant.
«Reines de l'univers, tout ce qui le décore
«Nous offre des plaisirs, ou charme nos ennuis.
«Pour réjouir nos yeux on voit briller l'aurore;
«Jupiter fit pour nous et les jours et les nuits;
«Il créa les saisons encore:
«Jupiter est flatté qu'une fourmi l'honore:
«Il le faut avouer, nous sommes d'un grand prix!»
Ainsi parlait cette chétive race,

Tandis qu'aux dieux elle eût dû rendre grâce
De vivre de fétus, d'exister seulement.
La frayeur rabattit leur caquet insolent.
Borée un jour soufflait, et sur la fourmilière
Il fit tomber un gland.
Sa chute fut fatale à plus d'un habitant,
Et répandit l'effroi jusque sur la frontière.
« Il pèse à la nature entière;
« La terre en a tremblé de l'aurore au couchant;
« L'avez-vous senti, ma commère?
« En vain nous avons cru que Jupiter, jaloux
« De notre fragile existence,
« Attachait à nos jours l'éclat de sa puissance:
« Tout nous vient de lui seul; il n'attend rien de nous:
« Rendons grâce à sa bienveillance,
« Et craignons son juste courroux. »

Ainsi l'orgueil fit place à la reconnaissance.
Ce que les dons du ciel n'avaient pu sur leur cœur,
Un coup de vent en eut l'honneur.

AUBERT.

---

## EXPLICATION.

Cette fable est fort agréable, et rappelle parfaitement la manière de La Fontaine: elle serait meilleure encore, si on l'eût purgée de toutes les redondances qui la déparent, et que la rime seule semble avoir nécessitées. Le commencement de la fable est très-bien imaginé, et présente à l'esprit une image grâcieuse. On voit et l'on aime à voir les fourmis, entourées d'une source, prendre leur petite île et l'onde qui baigne ses

bords, pour le monde entier: elles raisonnent presque aussi bien que les hommes ; elle s'estiment tout autant; c'est absolument la même jactance : mais le gland tombe; la frayeur les saisit et les voilà au point de remarquer leur petitesse, leur *impercibilité.* N'en arrive-t-il pas autant chez nous ? La morale de l'apologue est donc aussi bonne que la manière dont il est raconté.

---

## FABLE X.

### LE PRÉDICATEUR ET LES STATUES.

Le fils d'un fameux statuaire
(On ne peut disputer des goûts, ni des couleurs)
Avait ambition de tonner dans la chaire,
Et d'enlever la palme aux plus grands orateurs.
A son retour du séminaire,
Voulant, pour mieux remplir le plus beau des emplois,
Donner à son débit ce mâle caractère
Qui doit en imposer aux peuples comme aux rois;
Il se levait au jour, tout seul, en tapinois,
Et dans l'atelier de son père
Il venait s'escrimer du geste et de la voix.
Animé d'un saint zèle, à l'aspect des statues
Qui peuplaient ce profane lieu,
Et qui, pour la plupart, étaient à demi-nues,
Il se croyait en chaire; et, ministre de Dieu,
Il les apostrophait. Tremblez, femmes perdues!
Ces coupables attraits, dont vous êtes pourvues,
Ne pourront échapper aux ravages du temps!
L'Éternel a compté vos rapides instans.
Tout périt ici-bas. Sparte, qui fut si fière,
Babylone, Memphis, dorment dans la poussière:

Et qui sait, de nos jours, où Ninive exista?
La cité qui, jadis, à Rome résista,
Le temps l'a dévorée; et la ronce sauvage
Croît sur les mêmes bords où florissait Carthage.
Tout passe, tout périt, si ce n'est la vertu.
Accourant aux transports de son bouillant délire,
Son père vient, l'entend, fait un éclat de rire,
Et lui dit: Est-ce un songe? à qui t'adresses-tu?
Ton esprit, occupé de visions cornues,
Empêche-t-il tes yeux de voir là des Statues?
Crois-tu les convertir? Tes efforts seraient vains.
— Je le sais, l'auditoire est sourd, et j'en enrage;
Mais un prédicateur qui s'adresse aux humains
Est-il écouté davantage?

JAUFFRET.

---

## FABLE XI.

### LA GUENON, LE SINGE ET LA NOIX.

Une guenon (*) cueillit
Une noix dans sa coque verte;
Elle y porte la dent, fait la grimace: Ah certes!
Dit-elle, ma mère mentit
Quand elle m'assura que les noix étaient bonnes;
Puis croyez aux discours de ces vieilles personnes

(*) Quelques naturalistes ont donné le nom de *guenon* à la famille du singe; d'autres, aux singes de petite taille. Buffon a donné particulièrement ce nom à des animaux qui ressemblent aux singes ou aux babouins, mais qui ont des queues aussi longues, et quelquefois plus longues que leur corps.

Qui trompent la jeunesse! Au diable soit le fruit!
Elle jette la noix. Un singe la ramasse;
Vite entre deux cailloux la casse,
L'épluche, la mange, et lui dit:
Votre mère eut raison, ma mie;
Les noix ont fort bon goût, mais il faut les ouvrir.
Souvenez-vous que dans la vie,
Sans un peu de travail, on n'a point de plaisir.

DESBILLONS.

---

## EXPLICATION.

Que l'étude est ennuyeuse! que ces principes sont arides et rebutans! dit un jeune homme qui commence à s'instruire, et manque de courage. Sans doute les principes de toute science, de tout art, n'ont rien d'attrayant, mais poursuivez, dévorez vos premiers dégoûts, et vous verrez que cette science, que cet art, dont les principes vous rebutaient, sont pleins d'attraits; c'est même en eux, par la suite, que vous trouverez les jouissances les plus vives. Du courage en tout: *Sans un peu de travail, on n'a point de plaisir.*

---

## FABLE XII.

### LE CHEVAL ET LE POULAIN.

UN bon père cheval, veuf et n'ayant qu'un fils,
L'élevait dans un pâturage
Où les eaux, les fleurs et l'ombrage
Présentaient à la fois tous les biens réunis.
Abusant, pour jouir, comme on fait à cet âge,

Le poulain tous les jours se gorgeait de sainfoin,
Se vautrait dans l'herbe fleurie,
Galopait sans objet, se baignait sans envie,
Ou se reposait sans besoin.
Oisif et gras à lard, le jeune solitaire
S'ennuya, se lassa de ne manquer de rien;
Le dégoût vint bientôt. Il va trouver son père:
Depuis long-temps, dit-il, je ne me sens pas bien;
Cette herbe est malsaine et me tue.
Ce trèfle est sans saveur, cette onde est corrompue;
L'air qu'on respire ici m'attaque les poumons;
Bref, je meurs si nous ne partons.
Mon fils, répond le père, il s'agit de ta vie;
A l'instant même il faut partir.
Sitôt dit, sitôt fait; ils quittent leur patrie.
Le jeune voyageur bondissait de plaisir:
Le vieillard, moins joyeux, allait un train plus sage;
Mais il guidait l'enfant et le faisait gravir
Sur des monts escarpés, arides, sans herbage,
Où rien ne pouvait le nourrir.
Le soir vint: point de pâturage;
On s'en passa. Le lendemain,
Comme l'on commençait à souffrir de la faim,
On prit, du bout des dents, une ronce sauvage.
On ne galopa plus le reste du voyage;
A peine, après deux jours, allait-on même au pas.
Jugeant alors la leçon faite,
Le père va reprendre une route secrète,
Que son fils ne connaissait pas,
Et le ramène à la prairie
Au milieu de la nuit. Dès que notre poulain
Retrouve un peu d'herbe fleurie,

Il se jette dessus: Ah! l'excellent festin!
La bonne herbe, dit-il; comme elle est douce et tendre!
Mon père, il ne faut pas attendre
Que nous puissions rencontrer mieux;
Fixons-nous pour jamais dans ces aimables lieux:
Quel pays peut valoir cet asile champêtre?
Comme il parlait ainsi, le jour vint à paraître:
Le poulain reconnaît le pré qu'il a quitté;
Il demeure confus. Le père, avec bonté,
Lui dit: mon cher enfant, retiens cette maxime:
Quiconque jouit trop est bientôt dégoûté;
Il faut au bonheur du régime.

Florian.

—

## EXPLICATION.

Le bonheur fatigue comme le reste. Les premières jouissances nous enivrent; les secondes nous paraissent moins vives; bientôt nous y sommes accoutumés; et la satiété, qui vient ensuite, nous apprend que les peines sont dans la vie comme les ombres dans un tableau: elles font ressortir les instans de plaisir qui leur succèdent. Une félicité trop continue use les ressorts de l'ame, comme des plaisirs trop répétés usent ceux du corps. Les gens qui n'ont plus rien à désirer, finissent par former le désir de pouvoir jouir de ce qu'ils possèdent. Un financier, trop habitué à une table somptueusement servie, vit un jour sur le chemin un mendiant qui dévorait avec le plus grand appétit un morceau de pain. *Oh, l'heureux coquin!* s'écria-t-il. Il était réduit à envier la faim du misérable.

—

## FABLE XIII.

### LE MAURE ET SES DEUX FILS.

Sur le sol africain, non loin de ce rivage
Où jadis, exista la superbe Carthage,
Et qui, depuis long-temps, n'offre plus aux regards
Qu'un pays inculte et sauvage,
Avec quelques hameaux épars;
Montés sur des chevaux de la plus noble race,
Un Maure et ses deux fils s'en allaient à la chasse
Des lions et des léopards.
(A poursuivre un lapin on court moins de hasards.)
Ils marchèrent deux jours, d'un trot assez rapide,
Avant de parvenir jusqu'aux lieux écartés,
Par ces animaux habités.
Le Maure, chasseur intrépide,
A ses enfans servait de guide.
Vers le soir, il suspend leurs pas précipités.
Mes amis, leur dit-il, nous sommes à l'entrée
D'un bois qui m'est suspect: halte-là! le jour fuit,
Déjà le voile de la nuit
Enveloppe cette contrée:
Prenons quelque repos; livrons-nous au sommeil.
Demain, sitôt que le soleil
Luira sur ces rocs solitaires,
Nos armes, des lions, des chacals, des panthères,
Ensanglanteront le réveil:
Le jour, vous le savez, excite le courage,
Et nous serons plus frais quand nous aurons dormi.
— Ma foi! veillons plutôt: c'est le seul parti sage,
Dit l'un des fils. Déjà, dans tout le voisinage,
J'entends des hurlemens. Mon cheval a frémi.

Devons-nous fermer l'œil en pays ennemi ?
— Mon ami, répliqua le Maure,
Nous le pouvons ici, du moins jusqu'à l'aurore.
Les lions rugiront ; ces immenses déserts
Retentissent déjà de leurs affreux concerts,
Et l'écho rend leur voix encor plus menaçante,
Mais cesse de t'en alarmer !
Ces feux, que je viens d'allumer,
Dans leur cœur, à l'instant, vont jeter l'épouvante.
La nuit seconderait leurs sinistres desseins :
Mais de loin, de nos feux la lueur nous éclaire ;
Et chez les animaux, comme chez les humains,
Les méchans craignent la lumière.

JAUFFRET.

—

## FABLE XIV.

### LE CHAPEAU.

Le bien, dit-on, vers le mieux s'achemine :
Ce mieux-là n'est qu'un mot, ou je suis bien trompé.
Le chapeau, dans son origine,
S'arrondissait sans être retapé.
Le premier cependant qui s'en couvrit la tête,
En était fier, quoiqu'il fût rabattu :
C'était à qui lui ferait fête ;
Et le bruit de son nom fut partout répandu.
Cet homme devint vieux, et mourut comme un autre,
Du chapeau rond son plus proche hérita ;
C'était de son temps comme au nôtre.
Profondément il médita,
Et releva deux bords. Tout le peuple s'écrie :



Ma foi, l'inventeur ne fut rien ;
Son successeur est tout : quel effort de génie !
C'est à présent que le chapeau sied bien !
Le successeur, au milieu de sa gloire,
Alla rejoindre son parent ;
Et l'héritier, esprit fort pénétrant,
Voulut, comme eux, illustrer sa mémoire.
Voilà sa tête en mouvement :
Son essor créateur ne connaît plus de borne ;
Et soudain au chapeau quel heureux changement !
Dans son enthousiasme, il ajoute une corne !...
Une corne de plus ! vite, vite un autel !
C'est un prodige, un dieu, sous les traits d'un mortel.
La parque enfin le ravit à la terre ;
Au terme des grandeurs le voilà parvenu,
Et le chapeau trois fois cornu,
Vient enrichir un nouveau légataire.
Que fera-t-il ? que va-t-il concevoir ?
A ses dépens chacun raisonne et glose...
O sublime métamorphose !
Son feutre est blanc ; il va le teindre en noir,
Afin d'inventer quelque chose.
Nouveaux transports ! grande rumeur !
Oh ! pour le coup, l'idée est admirable !
Un chapeau blanc ! fi ! c'était une horreur.
Voici du beau, du neuf, de l'incroyable.
Honneur au chapeau noir, gloire soit à l'auteur !

Dorat.

—

### EXPLICATION.

La fable dn chapeau est l'histoire des opinions humaines : on ne fait que les modifier, leur donner une autre couleur; et l'on croit avoir fait de grandes découvertes.

C'est ici l'occasion de donner l'historique des révolntions du chapeau. Ce n'est guère qu'au quinzième siècle qu'on commença à le connaître; auparavant on se servait de capuchons et de bonnets: sous Henri IV il n'est pas même encore très-commun. D'abord on porta des chapeaux ronds, ensuite on en releva un bord, celni dn côté droit, qu'on décora d'nn bouton environné de rubans: c'est l'origine des cocardes. Dans le seizième siècle, la conlenr noire fnt affectée aux chapeaux, et les bords en furent abattus. Le dix-septième siècle vit successivement relever le côté droit et le côté gauche; ce qui procura les chapeaux pointus par-devant; enfin le derrière cessa d'être abattu, et de là résultèrent les chapeaux à trois cornes!

---

### FABLE XV.

#### LES DEUX SOURCES.

Filles d'une même montagne,
Deux sources commençaient leur cours;
L'une, à flots raisonnans, tombait dans la campagne;
L'autre plns lentement, roulait des flots plus sourds.
Ma sœur, dit la source bruyante,
De ce train-là tn n'iras pas bien loin.
Tn vas tarir dans peu, tandis qne triomphante,
Entre les fleuves, moi, je vais tenir mon coin.
A trois cents pas d'ici je gage

Que je porte déjà bateau;
Puis, étendant mon lit, reculant mon rivage,
Je veux qu'au loin sur mon passage
Il ne soit bruit que de mon eau.
Je vais par le commerce appeler la fortune
Dans tous les lieux de mon département;
Et puis majestueusement
J'irai porter mon tribut à Neptune.
Adieu; pour remplir mon destin
Il faut un peu de diligence;
Pour toi, tu ne seras qu'un ruisseau clandestin;
Adieu, ma sœur, prends patience.
L'autre ne sait répondre à ce discours hautain,
Qu'en allant doucement son train.
Elle s'ouvre un chemin, descend dans les prairies,
Appelle dans son lit mille petits ruisseaux
Qui serpentaient sur les rives fleuries;
Et, poursuivant son cours, elle en grossit ses eaux.
La voilà parvenue aux honneurs des rivières;
Elle a des mariniers, se voit déjà des ponts,
Nourrit un peuple de poissons,
Abreuve de ses eaux des campagnes entières;
Puis, des rivières même enflant encor son cours,
La voilà fleuve, enfin, à force de secours:
Tandis que la source orgueilleuse,
Qui sans aide croyait suffire à sa grandeur,
Demeurant un ruisseau, se trouve trop heureuse
De se jeter enfin dans les bras de sa sœur.
En vain le sot orgueil s'applaudit et s'admire:
N'attendez rien de grand de qui croit se suffire.

La Motte.

---

## EXPLICATION.

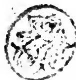
Cette fable est une des plus belles de La Motte. Le début en est agréable, la marche bien conduite, et la morale amenée très-à propos. Le style est ce qu'il doit être, simple, quoique orné. Il n'y a là ni recherche, ni envie d'être naïf comme La Fontaine. Seulement (car où la critique ne trouve-t-elle pas à dire?) les expressions ne sont pas toujours bonnes et appropriées aux idées. *Tenir son coin parmi les fleuves* a quelque chose de bizarre; un ruisseau *clandestin* est mis pour *obscur, inconnu,* qui coulera dans l'obscurité. *Clandestin* ne se dit que des choses qui se passent en secret, parce qu'on n'ose les avouer. Mais ces taches n'empêchent pas qu'on ne voie la beauté de l'ensemble. La progression du ruisseau qui devient rivière, et ensuite fleuve, est parfaitement tracée: c'est un petit tableau.

---

## FABLE XVI.

### LA CAILLE ET LA PERDRIX.

La terre avait perdu les riches ornemens
Dont la blonde Cérès avait paré ses champs.
Forcés d'abandonner leurs champêtres asiles,
Les perdreaux dispersés se croisaient dans les airs;
Mille et mille ennemis divers
Poursuivaient à l'envi les pauvres volatiles:
Mère perdrix, dans ses revers,
Se promenait tout éplorée,
Appelait par ses cris sa famille effarée.
Abandonnez ces lieux à leur maître pervers,
Dit une jeune caille, et par-delà les mers



Venez, ainsi que nous, chercher une patrie,
Où nous puissions du moins conserver notre vie.
L'esclavage et la mort dans ces champs dévastés,
Nous poursuivent de tous côtés...
Entendez-vous gronder le tonnerre de l'homme,
Qui retentit sur les coteaux?...
Et son lâche ministre, instrument de nos maux,
Le chien, le voyez-vous, qui rampe sur le chaume?...
De notre seul refuge on a su nous priver!
Des griffes de l'autour qui pourra nous sauver?
Hélas! quand nous pourrions échapper à la force,
Qui nous garantira d'une perfide amorce?
Et comment nous soustraire à ces lâches filets,
Dont nous couvrent la nuit nos ennemis secrets?
Croyez-moi, ma voisine, imitons l'hirondelle;
Elle vient de quitter ce solide palais,
Qu'elle avait sur le roc construit à si grands frais;
Et pour bâtir au loin fend l'air à tire-d'aile.
Le rossignol, jadis la gloire de nos champs,
Dont les humains jaloux admiraient les accens,
Fut lui-même forcé, par leur ingratitude,
D'abandonner sa solitude:
Et nous, vil peuple, hélas! sans faire aucun effort,
Sur le chaume rasé nous attendrons la mort!...
Quel climat n'a jamais habité la misère?
Reprit la tendre casanière.
Croyez que dans tous les pays
L'on trouve des autours où l'on voit des perdrix;
La trahison, la force, ont, par toute la terre,
Sans doute à la faiblesse en tout temps fait la guerre.
Vous ne connaissez pas encore tous nos maux:
Je prévois de plus grands fléaux.

Nous avions jusqu'alors au moins la subsistance ;
Les trésors de Cérès des avides humains
Remplissent désormais les vastes magasins.
Avec l'hiver, hélas ! la famine s'avance.
J'ai déjà vu ces jours d'horreur
Dont l'automne est l'avant-coureur....
De neige et de glaçons la terre était couverte ;
La nature, fermant son sein,
Refusait aux oiseaux jusques au moindre grain ;
Les élémens semblaient conspirer notre perte....
Par bonheur à l'hiver succéda le printemps ;
Je vis bientôt renaître (et même dans des champs
Stériles jusqu'alors) des moissons abondantes ;
Je vis croître en tous lieux des forêts verdoyantes,
Dont le soleil d'été, propice à nos souhaits,
Jaunissait par dégrés les fertiles sommets ;
Le chaume nous donna le couvert et le vivre ;
Le chasseur sous nos toits n'osa plus nous poursuivre,
Et le bonheur revint habiter nos guérets.
On oublia bientôt la peine et la tristesse,
Pour se livrer à la tendresse.
Je fus mère dix fois (je dois m'en souvenir)
Dans ces champs dont en vain on voulait me bannir.
Quelqu'en soit le danger, quelques maux que j'endure,
Je ne puis les quitter sans que mon cœur murmure.
J'ose encor me flatter que de nouveaux Zéphyrs
Ramèneront la paix, l'amour et les plaisirs ;
Et tant que j'en aurai l'espérance chérie,
Rien ne peut m'arracher du sein de ma patrie.

Boissard.

—

## EXPLICATION.

Il n'est pas pour nous une terre plus belle que celle de notre patrie : les soins de nos parens et les premiers plaisirs de notre enfance nous y ont attaché pour toujours ; et sous quelque climat que nous vivions, heureux ou non, nous porterons continuellement en nous le désir de revoir ces lieux que nous avons vus les premiers. Voilà ce que dit avec tant de grâce et de douceur la fable que nous venons de lire. Elle est pleine de sensibilité. On y désirerait un peu plus de concision, un style quelquefois plus correct ; mais les traits charmans dont elle étincelle font facilement oublier ces fautes. On ne peut mieux peindre le fusil et le chien de chasse, que dans ces quatre vers :

Entendez-vous gronder le tonnerre de l'homme,
Qui retentit sur les coteaux ?...
Et son lâche ministre, instrument de nos maux,
Le chien, le voyez-vous, qui rampe sur le chaume ?...

---

## FABLE XVII.

### LE SINGE ET L'ÉCOLIER.

Un sapajou, bouffon et grimacier,
Divertissait un petit écolier :
L'enfant avec transport racontait à sa mère
Tout les tours qu'il lui voyait faire.
Qu'il est badin ! qu'il est charmant !
Que sa figure est agréable !
A son gré Fagotin est incomparable.
Mais par malheur un jour le garnement

(C'est le singe qu'il faut entendre)
Voyant dans un panier des márrons et des noix,
Déjeuner de l'enfant, le galant les escroque :
Il mange tout, sans en faire à deux fois.
L'écolier de retour ne trouve que la coque.
A cet aspect il demeure confus.
Au larcin de ses noix mille fois plus sensible,
Qu'un suppôt de Plutus
A la perte de ses écus.
Le singe si chéri n'est plus qu'un monstre horrible,
Un mauvais plaisant, un fripon,
Qu'il faut chasser de la maison.
A coups de fouet il le met à la porte.
Tout homme est cet enfant; pareils égaremens,
Quand la passion nous transporte:
La haine ou l'amitié dictent nos jugemens.

RICHER.

---

## EXPLICATION.

Obligez-nous, amusez-nous, vous êtes le plus brave homme du monde : faites quelque chose qui nous déplaise ou tourne à notre préjudice, personne alors n'est plus détestable, plus coupable que vous. Voilà les jugemens des hommes : notre intérêt décide de tout.

---

## FABLE XVIII.

### LE LOUP ET L'AGNEAU.

ROBIN, gentil moutonnet,
Menacé de pulmonie,
Par régime était au lait,
Et gardait la bergerie.

Le loup en fut informé;
Il va gratter à sa porte :
Comment est-ce qu'on se porte?
N'est-on pas trop renfermé ?
Est-il dit que l'on ne sorte
Sitôt qu'on est enrhumé ?
Je sais une herbe divine,
Plus douce que serpolet,
Dont je garantis l'effet
Pour tous les maux de poitrine :
J'y mènerai Robinet,
Et je vous le guérirai net.
— De l'avis, ni de l'escorte
Je ne veux en nulle sorte;
Du garde et du médecin
Grand merci, reprit Robin;
Dussé-je mourir au gîte,
J'en préfère le danger :
Si le loup veut m'obliger
C'est de s'en aller bien vite.

BOISSARD.

## EXPLICATION.

Cette mesure de trois pieds et demi ou sept syllabes, dans la versification, court avec aisance et rapidité. La Fontaine s'en est servi plusieurs fois avec le plus grand succès : on la retrouve avec plaisir dans la fable que nous venons de voir; elle lui donne une sorte de naïveté qui convient au genre. Boissard ne donne jamais la moralité de ses fables; il la fait seulement sentir; et l'on voit qu'ici son but est de nous engager à fuir toute société dangereuse pour nos intérêts ou nos mœurs.

## FABLE XIX.

### LA CIGALE ET LA FOURMI.

La cigale ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue (*);
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau:
Elle alla crier famine
Chez la fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle:
Je vous paîrai, lui dit-elle,
Avant l'oût (†), foi d'animal
Intérêt et principal.
La fourmi n'est pas prêteuse;
C'est là son moindre défaut:
Que faisiez-vous au temps chaud?
Dit-elle à cette emprunteuse. —
Nuit et jour à tout venant
Je chantais, ne vous déplaise. —
Vous chantiez! j'en suis fort aise,
Hé bien, dansez maintenant.

La Fontaine.

---

(*) *Quand la bise fut venue;* c'est-à-dire quand l'hiver fut arrivé. On appelle *bise* le vent du nord qui souffle en hiver.

(†) *Avant l'oût*, c'est-à-dire avant le mois d'Août, avant la moisson. Beaucoup de personnes prononcent *oût*, au lieu d'*Août*, prononciation barbare qu'il est bon d'éviter.

## EXPLICATION.

Cette fable nous fait sentir que c'est dans la jeunesse qu'il faut amasser des biens, qui nous feront passer heureusement les derniers jours de notre vie; et que l'homme paresseux et imprévoyant ne doit s'attendre qu'à la misère. Elle nous dit aussi que, si nous ne voulons pas nous instruire aujourd'hui que nous le pouvons, nous nous trouverons ignorans dans un autre âge, et que nous nous en repentirons bien inutilement. Voilà l'excellente leçon que nous donne la fable de *la Cigale et la Fourmi.*

---

## FABLE XX.

### LE PETIT GARÇON ET SON CHAT.

Il faut chasser ce vilain chat,
Maman, sa conduite est indigne.
Le petit gueux, le scélérat,
Il nous mord, il nous égratigne;
Nous l'aimions tant! — C'est un ingrat,
Il est juste qu'on le punisse.
Mais, à qui la faute, entre nous?
Qui s'amusait de son courroux?
Il vous plaisait par sa malice,
Il ne faut l'imputer qu'à vous.

Tel qui de ses parens fait gémir la vieillesse,
Aurait embelli leur destin,
Si son petit esprit mutin,
N'eût été pris pour gentillesse.

DUTREMBLAY.

---

## FABLE XXI.

### LE GRILLON.

Un pauvre petit grillon (*),
Caché dans l'herbe fleurie,
Regardait un papillon
Voltigeant dans la prairie.
L'insecte ailé brillait des plus vives couleurs;
L'azur, le pourpre et l'or éclataient sur ses ailes;
Jeune, beau, petit-maître, il court de fleurs en fleurs,
Prenant et quittant les plus belles.
« Ah! » disait le grillon, « que son sort et le mien
Sont différens! Dame Nature
Pour lui fit tout, et pour moi rien.
Je n'ai point de talent, encor moins de figure;
Nul ne prend garde à moi, l'on m'ignore ici-bas:
Autant vaudrait n'exister pas. »
Comme il parlait, dans la prairie
Arrive une troupe d'enfans:
Aussitôt les voilà courans
Après ce papillon dont ils ont tous envie;
Chapeaux, mouchoirs, bonnets servent à l'attraper.
L'insecte vainement cherche à leur échapper;

---

(*) Il y a plusieurs espèces de *grillons*, les uns sont domestiques, habitent les maisons et se plaisent derrière les plaques des cheminées, auprès des fours; les autres habitent de petits trous souterrains dans les campagnes. Le soir on les entend chanter de toutes parts lorsqu'il fait beau; ce sont les mâles. Ces insectes ont trois estomacs comme les animaux ruminans. Il y a des gens que les regardent comme des hôtes qui portent bonheur à la maison, et inspirent ce préjugé à leurs enfans.

Il devient bientôt leur conquête.
L'un le saisit par l'aile, un autre par le corps;
Un troisième survient, et le prend par la tête:
Il ne fallait pas tant d'efforts
Pour déchirer la pauvre bête.
« Oh! oh! » dit le grillon, je ne suis plus fâché,
Il en coûte trop cher pour briller dans le monde.
Combien je vais aimer ma retraite profonde!
Pour vivre heureux, vivons caché. »

FLORIAN.

---

## FABLE XXII.

### LE PIGEON ET LE MOINEAU.

Pour un moineau dans l'indigence
On cherchait quelque secours:
Tous les riches oiseaux furent d'intelligence
Pour le secourir en discours.
Dans cette triste conjecture,
Un pigeon fut le seul, quoiqu'assez mal aisé,
Qui donnât le couvert et quelque nourriture
Au moineau pauvre et méprisé.

Des oiseaux spectateurs la surprise est extrême,
C'est un phénomène pour eux,
Qu'un pigeon si pauvre lui-même
Veuille assister un malheureux.
« Eh! c'est ce qui me rend encor plus accessible, »
Répondit le pigeon. « Un destin rigoureux
Prépare à la pitié le cœur le moins sensible.

Quand on jouit d'un sort tranquille et gracieux,
Imagine-t-on sous les cieux
Quelqu'un dans un état si différent du nôtre?...
Non, on mesure tout sur sa prospérité;
Mais au sein de l'adversité,
Le malheureux sent mieux qu'un autre
Le poids de l'infortune et de la pauvreté.»

Pesselier.

—

EXPLICATION.

Cette fable est faible: nous ne la plaçons ici que pour donner une idée du talent de Pesselier dans ce genre. Il a publié un recueil de fables assez gros, et celle que nous venons de voir n'est pas une des plus mauvaises. On lit dans le *Dictionnaire historique,* qu'il en a fait *quelques-unes qui sont dignes de La Fontaine:* nous avons été assez malheureux pour ne point les trouver: nous n'avons rien remarqué dans ce recueil, qu'une envie démesurée de faire paraître de l'esprit.

—

## FABLE XXIII.

### L'HOMME ET LES SINGES.

Certain Aventurier, jeté par la tempête
Dans une île du Sud, ayant eu, de tout temps,
De grands singes pour habitans,
Se mit, par hasard, dans la tête
Qu'il pourrait, par des soins assidus et constans,
Policer les Pongos et les Orangs-Outangs.
«Ces singes,» disait-il, «si l'on en croit l'histoire,

Formaient jadis un peuple: on les vit autrefois
Tenir tête aux Carthaginois,
Et leur disputer la victoire.
Les Pongos, à la fin, vaincus et dispersés,
De l'Afrique furent chassés.
Rendons-les, s'il se peut, à leur antique gloire.»
Notre homme était un peu malade du cerveau:
Plein du projet dont il raffole,
Il prend quelques Pongos au sortir du berceau,
Et le voilà qui tient école.
Après un an ou deux, les singes, sans broncher,
A l'aide d'un bâton, parvinrent à marcher.
Ils avaient quelque intelligence.
Le professeur absent rentrait-il au logis,
Ses élèves par déférence,
Se levaient s'ils étaient assis,
Et lui faisaient la révérence.
«Enfin,» dit celui-ci, «le moment est venu
De leur apprendre un art aux Pongos inconnu.
Quand l'enfant encore en bas âge,
Marche seul et sans bourrelet,
On sait que le commun usage
Est de le mettre à l'alphabet;
Ne perdons point de temps, et que l'on puisse dire,
Qu'enfin, grâce à mes soins, les singes ont su lire!»
Voilà tous nos Pongos, un alphabet en main;
Mais ce livret, comme on peut croire,
Chef-d'œuvre de l'esprit humain,
N'était pour eux que du grimoire.
Le maître à l'expliquer, use en vain ses poumons;
Il y perd à la fois son temps et ses leçons.
A-t-il recours à la menace,

Et ride-t-il son front de tristesse et d'ennui,
Chaque Pongo fait la grimace,
Et ride son front comme lui.
Cédant un jour à sa colère,
Il donne un soufflet à l'un d'eux;
Et voilà que, pour son salaire,
Au lieu d'un, il en reçoit deux.
Ardent à réprimer cette insolence étrange,
Il court à son bâton. Les Pongos mécontens
Se saisissent des leurs, et l'école se change
En arène de combattans.
Le maître, rossé tout de bon,
Jette enfin loin de lui son funeste bâton,
Et donne de bon cœur tous les Pongos au diable.
«Malheureux,» leur dit-il, «je ferme désormais
Les portes de l'académie.
De vous civiliser qu'un autre ait la manie;
Pour moi, j'y renonce à jamais.
Je vois trop qu'au siècle où nous sommes,
Prétendre changer les Pongos,
C'est compromettre autant son bonheur, son repos,
Que de vouloir changer les hommes.»

JAUFFRET.

—

## FABLE XXIV.

### LES DEUX PIGEONS.

DEUX pigeons s'aimaient d'amour tendre;
L'un deux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.

L'autre lui dit: Qu'allez-vous faire?
Voulez-vous quitter votre frère?
L'absence est le plus grand des maux:
Non pas pour vous, cruel! Au moins que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage.
Encor si la saison s'avançait davantage,
Attendez les Zéphyrs: qui vous presse? Un corbeau
Tout-à-l'heure annonçait malheur à quelque oiseau.
Je ne songerai plus que rencontre funeste;
Que faucons, que réseaux. Hélas! dirai-je, il pleut:
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon souper, bon gîte, et le reste?
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur:
Mais le désir de voir et l'humeur inquiète,
L'emportèrent enfin. Il dit: Ne pleurez point;
Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite:
Je reviendrai dans peu conter de point en point,
Mes aventures à mon frère;
Je le désennuîrai. Quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême,
Je dirai: j'étais là; telle chose m'avint;
Vous y croirez être vous-même.
A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne: et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le Pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie;

Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
Voit un pigeon auprès; cela lui donne envie,
Il y vole, il est pris; ce blé couvrait d'un lacs
Les menteurs et traîtres appas.
Le lacs était usé; si bien que, de son aile,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin.
Quelque plume y périt; et le pis du destin
Fut qu'un certain vautour, à la serre cruelle,
Voit notre malheureux, qui, traînant la ficelle
Et les morceaux du lacs qui l'avait attrapé,
Semblait un forçat (*) échappé.
Le vautour s'en allait le lier (†), quand des nues
Fond a son tour un aigle aux ailes étendues:
Le Pigeon profita du conflict des voleurs (§),
S'envola, s'abattit auprès d'une masure,
Crut pour ce coup que ses malheurs
Finiraient par cette aventure:
Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié,)
Prit sa fronde, et d'un coup tua plus d'à moitié
La volatile malheureuse,
Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile et tirant le pied,
Demi-morte et demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna:
Que bien, que mal, elle arriva
Sans autre aventure fâcheuse.
Voilà nos gens rejoints: et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

---

(*) Un galérien qui s'est sauvé, traînant sa chaîne.

(†) *Lier* se dit, lorsque l'oiseau enlève sa proie dans ses serres.

(§) Du combat de ces oiseaux de proie, qui se disputent le pauvre pigeon.

Amans, heureux amans, voulez-vous voyager?
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau;
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
J'ai quelquefois aimé: je n'aurais pas alors,
Contre le Louvre et ses trésors,
Contre le firmament et la voûte céleste,
Changé les bois, changé les lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable et jeune bergère
Pour qui, sous le fils de Cythère,
Je servis, engagé par mes premiers sermens.
Hélas! quand reviendront de semblables momens?
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmans
Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète!
Ah! si mon cœur osait encor se renflammer!
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête?
Ai-je passé le temps d'aimer?

La Fontaine.

—

## EXPLICATION.

Cette fable est célèbre et au-dessus de tout éloge. Le ton du cœur qui y règne d'un bout à l'autre, a obtenu grâce pour les défauts qu'une critique sévère lui a reprochés. Le discours du premier des deux pigeons:

Qu'allez-vous faire?
Voulez-vous quitter votre frère?

est plein de traits de sentiment:

Non pas pour vous, cruel, etc.
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon souper, bon gîte, et le reste!

Quelle grâce, quelle finesse sous-entendues dans ce petit mot, *Et le reste,* caché comme négligemment au bout du vers!

Tout le morceau de la fin, depuis *Amans, heureux amans,* est, s'il est possible, d'une perfection plus grande. C'est l'épanchement d'une âme tendre, trop pleine de sentimens affectueux, et qui les répand avec une abondance qui la soulage. Quels souvenirs et quelle expression dans le regret qui les accompagne! On a souvent imité ce morceau, et même avec succès, parce que les sentimens qu'il exprime sont cachés au fond du cœur, mais on n'a pu surpasser ni peut-être égaler La Fontaine.

La Mothe, qui a fait un examen détaillé de cette fable, dit qu'on ne sait quelle est l'idée qui domine dans cet apologue, ou des dangers du voyage, ou de l'inquiétude de l'amitié, ou du plaisir du retour après l'absence. Si au contraire, dit-il, le pigeon voyageur n'eût pas essuyé de dangers, mais qu'il eût trouvé les plaisirs insipides loin de son ami, et qu'il eût été rappelé près de lui par le seul besoin de le revoir, tout m'aurait ramené à cette seule idée, que la présence d'un ami est le plus doux des plaisirs. Cette critique de La Mothe n'est peut-être pas sans fondement; mais que dire contre un poète qui, par le charme de sa sensibilité, touche, pénètre, attendrit votre cœur au point de vous faire illusion sur ses fautes et qui sait plaire même par elles? On est presque tenté de s'étonner que La Mothe ait perdu à critiquer cette fable un temps qu'il pouvait employer à la relire.

---

## FABLE XXV.

### FANFAN ET COLAS.

Fanfan, gras et vermeil, et marchant sans lisière,
Voyait son troisième printemps.
D'un si haut nourrisson Perrette toute fière
S'en allait à Paris le rendre à ses parens.
Perrette avait sur sa bourrique
Dans deux paniers, mis Colas et Fanfan.
De la riche Chloé celui-ci fils unique
Allait changer d'état, de nom, d'habillement,
Et peut-être de caractère.
Colas, lui, n'était que Colas,
Fils de Perrette et de son mari Pierre:
Il aimait tant Fanfan qu'il ne le quittait pas;
Fanfan le chérissait de même.
Ils arrivent, Chloé prend son fils dans ses bras;
Son étonnement est extrême,
Tant il lui paraît fort, bien nourri, gros et gras.
Perrette de ses soins est largement payée.
Voilà Perrette renvoyée;
Voilà Colas, que Fanfan voit partir:
Trio de pleurs: Fanfan se désespère;
Il aimait Colas comme un frère:
Sans Perrette et sans lui, que va-t-il devenir?
Il fallut se quitter. On dit à la nourrice:
« Quand de votre hameau vous viendrez à Paris,
« N'oubliez pas d'amener votre fils,
« Entendez-vous, Perrette? on lui rendra service. »
Perrette, le cœur gros, mais plein d'un doux espoir,
De son Colas déjà croit la fortune faite.

De Fanfan cependant Chloé fait la toilette :
Le voilà décrassé, bean, blanc, il fallait voir!
Habit moiré, toquet d'or, riche aigrette.
On dit que le fripon, se voyant au miroir,
Oublia Colas et Perrette.
«Je voudrais à Fanfan porter cette galette,»
Dit la nourrice un jour : «Pierre, qu'en penses-tu ?
«Voilà tantôt six mois que nous ne l'avons vn.»
Pierre y consent, Colas est dn voyage.
Fanfan trouva (l'orgueil est de tout âge),
Pour son ami, Colas trop mal vêtu;
Sans la galette il l'aurait méconnn.
Perrette accompagna ce gâteau d'un fromage,
De fruits et de raisins, donx trésors de Bacchus.
Les présens furent bien reçus :
Ce fut tout; et, tandis qu'elle n'est occupée
Qu'à faire éclater son amour,
Le marmot, lui, bat du tambour,
Traîne son chariot, fait danser sa poupée.
Quand il a bien joné, Colas dit : c'est mon tour.
Mais Fanfan n'est plus son frère;
Fanfan le trouva téméraire;
Fanfan le repoussa d'un air fier et mutin.
Perrette alors prend Colas par la main :
«Viens,» lui dit-elle avec tristesse;
«Voilà Fanfan devenu grand seigneur;
«Viens, mon fils, tu n'as plus son cœur :
«L'amitié disparaît où l'égalité cesse.»

AUBERT.

## FABLE XXVI.

### LE VOYAGEUR, L'ORME ET LE MANCENILLIER (*).

C'EST l'ennui, la satiété,
Qui font aimer la nouveauté.
Ce goût ne fut jamais donné par la nature.
Le Lapon dans sa hutte obscure,
Le sauvage au fond des forêts,
Le sage dans la solitude,
Craignent le changement, et ne trouvent d'attraits
Qu'à suivre la douce habitude:
Mais pour l'homme blasé, l'objet le plus nouveau
Ne peut manquer d'avoir la préférence;
Il est neuf, inconnu; donc il est le plus beau.
Ainsi raisonne l'inconstance,
Qui, lasse des vrais biens et cherchant à jouir,

(*) Le mancenillier est un arbre de la hauteur et du port de nos pommiers, qui croît en Amérique sur les bords de la mer. Ses feuilles ressemblent assez à celles du poirier. Son écorce est épaisse et grisâtre; pour peu qu'on y fasse une incision, il en sort une substance laiteuse, qui est un poison très-âcre, brûlant et mortel. C'est dans cette substance que les Indiens ont soin de tremper leurs flèches. Dans cette opération, le sauvage évite la vapeur qui s'exhale de ce suc; il se couvre même le visage: car une seule goutte de cette sève pernicieuse suffirait pour l'aveugler, et même lui donner la mort. A l'arsenal de Bruxelles, une flèche qu'on avait trempée dans cette liqueur, il y avait plus de cent ans, donna sur-le-champ la mort à un chien contre lequel on la lança. Cet arbre dangereux porte un fruit plein de ce suc perfide qui circule dans toute la plante. Il faut craindre de cet arbre jusqu'à son ombrage. Le voyageur excédé, qui a l'imprudence de se reposer et de s'endormir sous cette ombre funeste, trouve à son réveil, ses yeux enflammés et son corps enflé.

Donne tout au hasard, et change sans choisir.
De ce goût dépravé, dont le pouvoir magique
A gouverné plus d'un pays,
Je vais citer un exemple tragique.
Un voyageur (il était de Paris),
Sur le déclin du jour, surpris par un orage,
S'arrêta tout-à-coup au milieu d'un sentier;
Et cherchant des yeux un ombrage,
Il vit auprès d'un orme un grand mancenillier.
Comment ne pas lui rendre hommage?
Pour lui cet arbre était nouveau.
C'en fut assez pour dédaigner l'ormeau,
Qui cependant portait un plus épais feuillage.
Sous le mancenillier, l'imprudent voyageur,
D'un funeste repos savourant la douceur,
Exempt d'effroi, de défiance,
S'abandonna sans résistance
Aux charmes d'un sommeil trompeur,
Qui fut le dernier de sa vie.
Une profonde léthargie
En peu d'instans mit un terme à son sort;
Dans les bras de Morphée il rencontra la mort.
L'ormeau n'aurait pas eu cette affreuse influence;
Mais il était privé de l'attrait si piquant
D'une nouvelle connaissance.
A nos anciens amis donnons la préférence;
C'est le plus doux parti comme le plus prudent.

*Madame* DE GENLIS.

## REMARQUE.

Madame de Genlis, auteur de cette fable, en a donné un recueil entier de sa composition, sous le titre assez singulier d'*Herbier moral*. Ces fables offrent des leçons très-instructives; mais elles sont d'une versification souvent faible: l'auteur, parmi ses talens nombreux, ne compte pas celui de la poésie; mais elle a produit plusieurs autres ouvrages qui lui assurent un rang distingué parmi les écrivains français.

---

## FABLE XXVII.

### LE PIVERT ET LE ROITELET.

Certain pivert frappait sur un ormeau
Avec son bec; outil digne d'envie,
Qui sert de clous et de marteau
Tout à la fois: c'est une économie.
A chaque coup aussitôt il passait
De l'autre côté de l'arbre,
Pour voir si le coup perçait;
Et quand c'eût été du marbre,
Il eût fait même façon.
Un roitelet le vit, et lui dit: « Mon garçon,
Etes-vous fou? quelle idée est la vôtre? »
« Quelle idée? — Elle est, » répond l'autre,
« Pleine de sens; je ne veux avancer
Que jusqu'aux vermisseaux qui logent sous l'écorce:
C'en est assez pour les sucer,
Et je ne voudrais pas percer
Ce bel ormeau: mon bec a tant de force! »

Le roitelet rit du propos,
Puis il s'en va dans un coin du bocage,
En rire avec d'autres oiseaux.
En se posant, il fait sur le feuillage,
Avant de prendre son repos,
Un balancement qu'il croit sage,
Pour éprouver si le branchage
Est assez fort : c'est son usage.
Lors le pivert de s'approcher
Et de rire à son tour. « Ma foi, » dit-il, « je gage
Que l'éléphant, s'il voulait se percher,
N'en pourrait faire davantage.
Roitelet, mon ami, quelle est ta vanité !
T'inquiéter de la solidité
De ces rameaux ! petit atome,
Qui sur le moindre brin de chaume
Serais de reste en sûreté ! »
Ces oiseaux se disaient tous deux la vérité,
Mais n'avaient garde de la croire ;
Chacun avait sa vaine gloire,
Et s'estimait au gré de sa fatuité.

Humains, n'en riez pas : la fable est votre histoire.

MANCINI-NIVERNOIS.

—

EXPLICATION.

L'auteur de cette fable, a cultivé pendant une longue vie les lettres avec succès. Ses *fables*, quoique d'une versification généralement assez faible, respirent la meilleure morale. La fable que nous venons de lire découvre un ridicule assez commun ; c'est à nous d'en profiter.

## FABLE XXVIII.

### LES SOUHAITS RIDICULES.

Il était autrefois un pauvre bûcheron,
Qui, las de sa pénible vie,
Avait, disait-il, grande envie
D'aller se reposer au bord de l'Achéron (*):
Car, enfin, malheureux depuis qu'il est au monde,
L'injuste ciel a-t-il jamais
Accordé quelque trève à sa douleur profonde?
A-t-il daigné remplir un seul de ses souhaits?
Un jour que dans les bois il était à se plaindre,
Jupiter, foudre en main, à ses yeux apparut.
On aurait peine à bien dépeindre
La peur que le bonhomme en eut.
« Je ne veux rien, » dit-il, en se jetant par terre;
« Point de souhait, point de tonnerre;
Seigneur demeurons but à but. »
— « Cesse d'avoir aucune crainte:
Je viens, » dit Jupiter, « touché de ta complainte,
Y mettre fin, et pour jamais.
Ecoute donc: je te promets,
Moi qui du monde entier suis le souverain maître,
D'exaucer pleinement les trois premiers souhaits
Que tu voudras former sur quoi que ce puisse être.
Vois ce qui peut te satisfaire:
Et, comme ton bonheur dépend tout de tes vœux,
Songes-y bien avant que de les faire. »
A ces mots, Jupiter dans les cieux remonta;
Et le gai bûcheron, embrassant sa falourde (†),

(*) Un des fleuves des enfers. (†) Gros fagot.

Pour retourner chez lui, sur son dos la jeta.
Cette charge jamais ne lui parut moins lourde.
«Il ne faut pas,» disait-il en trottant,
«Dans tout ceci, rien faire à la légère.
Il faut, le cas est important,
Prendre l'avis de notre ménagère.
Ça,» dit-il en entrant sons son toit de fougère,
«Faisons, Fanchon, grand feu, grand' chère;
Nous sommes riches à jamais,
Et nous n'avons qu'à faire des souhaits.»
Là-dessus, Blaise lui raconte
Le fait dont il s'agit. L'épouse, vive et prompte,
Forme sur ce recit mille vastes projets.
«Ne gâtons rien par notre impatience,
Mon cher ami,» dit-elle à son époux;
«Examinons bien entre nous
Ce que nous devons faire en pareille occurence:
Remettons à demain notre premier souhait,
Et consultons notre chevet.»
— «C'est bien penser,» lui répond Blaise;
«Mais, va tirer du vin derrière ces fagots.»
A son retour il bnt, et, goûtant à son aise,
Près d'un grand feu, la douceur du repos,
Il dit en s'appuyant sur le dos de sa chaise:
«Pendant que nous avons une si bonne braise,
Qu'une anne de bondin nous viendrait à propos!»
A peine acheva-t-il de prononcer ces mots,
Que sa femme aperçut, grandement étonnée,
Un boudin fort long, qui, partant
D'un des coins de la cheminée,
S'approchait d'elle en serpentant.
Mais jugeant que cette aventure

Avait pour cause le souhait,
Que, par sottise toute pure,
Son homme imprudent avait fait:
« Quand on peut, » lui dit-elle, « obtenir un empire,
De l'or, des perles, des rubis,
Des diamans, de beaux habits,
Est-ce alors du boudin qu'il faut que l'on désire?
— Eh bien, Fanchon, j'ai tort, j'ai mal placé mon choix;
J'ai commis une faute énorme,
Je ferai mieux une autre fois.
— Bon! bon! » répond la femme, « attendez-moi sous l'orme:
Pour faire un tel souhait il faut être bien bœuf! »
Excité par ces mots, et bouillant de colère,
Blaise pensa souhaiter d'être veuf;
Et peut-être, entre-nous, ne pouvait-il mieux faire.
« Les hommes, » disait-il, « pour souffrir sont bien nés.
Peste soit du boudin, et du boudin encore!
Plût à Dieu, maudite pécore (*),
Qu'il te pendît au bout du nez! »
La prière aussitôt du ciel fut écoutée,
Et l'épouse, déconcertée,
En voyant de son nez l'horrible supplément.
Fanchon était jolie, elle avait bonne grâce;
Et pour ne point mentir, un pareil ornement
Figurait mal à cette place.
« Je pourrais, » dit Blaise, à part soi,
« Après un malheur si funeste,
Avec le souhait qui me reste,
Tout d'un plein saut me faire roi.
Rien n'égale, il est vrai, la grandeur souveraine:
Mais encore faut-il songer

(*) Sotte.

Comment serait faite la reine,
Et dans quelle douleur ce serait la plonger,
De l'aller placer sur le trône
Avec un nez plus long qu'une aune.
Consultons-la du moins, sachons son sentiment,
Et ne décidons rien que de son agrément. »
La chose bien examinée,
Quoiqu'elle sût d'un sceptre et la force et l'effet,
Et que, lorsqu'on est couronnée,
On a toujours le nez bien fait;
Comme au désir de plaire il n'est rien qui ne cède,
Elle aima mieux garder son bavolet (*),
Que d'être reine et d'être laide.
Ainsi le bûcheron ne changca point d'état,
Ne devint pas grand potentat,
D'écus ne remplit point la bourse;
Trop heureux d'employer le souhait qui restait
(Faible bonheur, pauvre ressource),
A remettre sa femme en l'état qu'elle était.

Ainsi que Blaise, tous les hommes
Se plaignent de leur sort et font tous des souhaits:
Songeons plutôt, songeons, imprudens que nous sommes,
A bien user des dons que le ciel nous a faits.

Perrault.

—

## EXPLICATION.

Perrault a laissé des poésies, parmi lesquelles on distingue quelques contes. Celui que nous venons de transcrire est raconté

(*) Coiffure de paysanne normande, pendante sur le dos.

avec une simplicité qui fait plaisir. Si l'on y trouvait plus de correction, on pourrait le croire d'un meilleur maître. Le commencement surtout a quelque chose de la facilité de La Fontaine.

---

## FABLE XXIX.

### LE CHÊNE ET LE ROSEAU.

Le chêne un jour dit au roseau:
Vous avez bien sujet d'accuser la nature:
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau.
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête:
Cependant mon front, au Caucase (*) pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est Aquilon (†), tout me semble Zéphir (§);
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir:
Je vous défendrais de l'orage.
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent (**).
La nature envers vous me semble bien injuste.
— Votre compassion, lui répondit l'Arbuste,
Part d'un bon naturel, mais quittez ce souci.
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables.
Je plie et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici,

(*) Haute montagne en Asie. (†) Vent très-impétueux.
(§) Vent fort doux. (**) Les eaux, comme les étangs.

Contre leurs coups épouvantables,
Résisté sans courber le dos;
Mais attendons la fin. Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horison accourt avec furie
Le plus terrible des enfans (*)
Que le Nord eût porté jusques-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon, le roseau plie:
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts (†).

LA FONTAINE.

—

## EXPLICATION.

LA FONTAINE réprésente toutes les puissances de la nature en action dans ce paysage. On y voit le soleil, le vent, l'orage, l'eau, une grande montagne, un chêne, un roseau, enfin un roitelet, puissance animale. Il n'y a pas de doute que si son sujet eût comporté un personnage humain, et surtout une nymphe, il ne l'eût rendu plus intéressant. Mais, à son défaut, il personnifie ses deux acteurs inanimés; il donne au chêne un *front, au Caucase pareil,* un dos qui ne courbe jamais, une tête au ciel voisine, et des pieds qui touchent à l'empire des morts. Il lui suppose des sentimens convenables à sa taille, un orgueil protecteur, une compassion dédaigneuse; il lui oppose un faible roseau, jouet des vents, mais humble, patient, content de son sort, et qui trouve sa sûreté dans sa faiblesse même. Il relève ensuite, par des expressions sublimes, son site naturel-

(*) Un vent des plus violens.

(†) Expression poétique, pour dire pénétraient fort avant dans la terre.

lement circonscrit, et y ajoute des lointains par des images accessoires. Il appelle les marais, *humides bords des royaumes du vent;* il peint le vent lui-même en le personnifiant. Enfin, arrive la catastrophe, pour servir d'éternelle leçon aux grands et aux petits. La moralité de cette fable n'est point récapitulée en maxime au commencement ou à la fin, comme dans les autres fables de La Fontaine; mais elle est répandue partout, ce qui vaut encore mieux. C'est le lecteur lui-même, et non l'auteur, qui la tire. Lorsqu'elle est entremêlée avec la fiction, la fable ressemble à ces riches étoffes où l'or et la soie sont filés ensemble. Cependant la morale de celle-ci paraît se montrer dans les expressions mêmes de sa dernière image. Elles conviennent également au chêne orgueilleux déraciné par le vent, et aux grands de la terre renversés par des causes souvent aussi légères.

---

## FABLE XXX.

### LES DEUX PERSANS.

Cette pauvre raison dont l'homme est si jaloux,
N'est qu'un pâle flambeau qui jette autour de nous
Une triste et faible lumière;
Par-delà c'est la nuit. Le mortel téméraire
Qui veut y pénétrer, marche sans savoir où;
Mais ne point profiter de ce bienfait suprême,
Éteindre son esprit, et s'aveugler soi-même,
C'est un autre excès non moins fou.

En Perse, il fut jadis deux frères,
Adorant le soleil, suivant l'antique loi (*).

(*) Les *Persans*, ou les *Perses*, adoraient anciennement le feu, qu'ils regardaient comme le principe de toutes choses.

L'un d'eux, chancelant dans sa foi,
N'estimant rien que ses chimères,
Prétendait méditer, connaître, approfondir
De son dieu la sublime essence;
Et du matin au soir, afin d'y parvenir,
L'œil toujours attaché sur l'astre qu'il encense,
Il vonlait expliquer le secret de ses feux.
Le pauvre philosophe y perdit les deux yenx;
Et dès lors du soleil il nia l'existence.
L'antre était crédnle et bigot:
Effrayé dn sort de son frère,
Il y vit de l'esprit l'abns trop ordinaire;
Il mit tous ses efforts à devenir un sot.
On vient à bont de tout: le panvre solitaire
Avait peu de chemin à faire;
Il fut content de lui bientôt.
Mais de peur d'offenser l'astre qui nons éclaire,
En portant jusqu'à lui des regards indiscrets,
Il se fit nn trou sous la terre,
Et condamna ses yeux à ne le voir jamais.

Humains! pauvres humains! jouissez des bienfaits
D'un Dien que vainement la raison veut comprendre,
Mais que l'on voit partont, mais qui parle à nos cœurs.
Sans vouloir deviner ce qu'on ne pent apprendre,
Sans rejeter les dons que sa main sait répandre,
Employons notre esprit à devenir meilleurs.
Nos vertns au Très-Haut sont le plus digne hommage;
Et l'homme juste est le seul sage.

FLORIAN.

## EXPLICATION.

Cette fable renferme une grande leçon, dont doivent profiter également ceux qui tendent à l'athéisme, et ceux qui font dégénérer la religion en superstition. Les vers qui terminent cet apologue sont vraiment admirables; relisez-les, et surtout profitez-en.

---

## FABLE XXXI.

### LE SOURD ET L'AVEUGLE.

Oh! qu'on a bien imaginé
De bâtir des maisons et d'en former des villes,
Et d'assembler dans ces asiles
Le genre humain par là devenu fortuné!
C'est là que nous vivons tranquilles.
Là, le commerce offre à nos soins
Des moyens simples et faciles
De satisfaire à nos besoins;
Car tout est commerce en ce monde.
Tel homme a de l'esprit, tel autre a de l'argent;
Celui-ci se pourvoit de ce dont l'autre abonde;
Personne ne reste indigent.
Le malheur est que chacun à sa guise
Met le prix à sa marchandise;
D'où résulte que trop souvent
A son voisin on la survend:
C'est ainsi qu'on se tyrannise.
Appuyons cette vérité,
Honteuse pour l'humanité,
D'un fait qui lui rend témoignage,
Et que pour sûr on m'a conté.

Un homme qui des yeux avait perdu l'usage,
S'était mis en société
Avec un Sourd. J'aime fort ce traité;
C'était s'arranger à merveille.
L'Aveugle prêtait ses oreilles,
Le Sourd administrait ses yeux :
Tout paraissait devoir aller au mieux;
Mais dès qu'il s'agissait d'entendre,
L'Aveugle se faisait valoir;
Et dès qu'il s'agissait de voir,
Le Sourd ne manquait pas de prendre
Son avantage, et de prétendre
Que sans lui tout serait perdu;
Chacun avait son tour et faisait l'entendu.
Je laisse à penser quelle fête!
Tous les deux criaient à tue-tête,
Et presque toujours le débat
Se terminait par un combat.
Ils restèrent pourtant ensemble.

Juste image, à ce qu'il me semble,
Du grand pacte commun qui nous lie ici-bas.
Ce n'est partout que plaintes, qu'altercas;
Mais les humains ne se quitteront pas :
C'est le besoin qui les rassemble.

MANCINI-NIVERNOIS.

---

## FABLE XXXII.

### LE LOUP CONVERTI.

Un jour un Loup des plus gloutons,
Après avoir, dans une bergerie,
Assouvi sa fureur sur de pauvres moutons,
Se mit à réfléchir sur cette barbarie.
Pour la première fois il sentit des remords
Naître dans son cœur sanguinaire.
« Quoi! toujours, » disait-il, « d'une aveugle colère
Écouterai-je les transports ?
Toujours du sang! toujours des morts!
Je suis las à la fin de ce train de corsaire.
Que m'a fait ce peuple innocent
Qui de ma rage est la victime?
Il est faible et je suis puissant;
Mais sa faiblesse est-elle un crime?
C'en est fait, je veux aujourd'hui
Quitter des mœurs que je déteste,
Au lieu de l'opprimer devenir son appui,
Et dépouiller, en vivant avec lui,
Cette férocité funeste. »

Cela dit, maître Loup vers le troupeau voisin
Tourne ses pas, repassant dans sa tête
Et la sérénité des plaisirs qu'il s'apprête,
Et quelle joie et quelle fête
Ce sera de le voir, devenu plus humain,
Près du petit mouton Robin
Bondir et folâtrer. Tout plein de cette idée,
Il arrive auprès d'un troupeau
Qui, sortant du prochain hameau,

Broutait le serpolait et foulait la rosée.
A cet aspect, adieu ses beaux projets;
De la rage la plus cruelle
Il sent renaître les accès:
Il s'élance, il saisit la brebis la plus belle,
Et court la dévorer dans le fond des forêts.

A ces beaux pénitens bien simple qui se fie:
Dès la première occasion,
Les sermens du matin, le soir on les oublie:
Le Loup n'est pas long-temps mouton.

GINGUENÉ.

---

## FABLE XXXIII.

### LES DEUX JARDINS.

Au retour du printemps,
Lorsque les oiseaux chantent,
Et que les ruisseaux serpentent
Sur des gazons naissans,
Paul et Marc, jeunes enfans
Voisins, à la ville, aux champs,
Pleins de joie et d'espérance,
S'en vont au lieu de plaisance,
Où leurs parens se rendent à la fois.
Que de plaisirs pendant ce doux voyage!

La nature les traite en rois;
Leur char s'en va roulant sous un dais de feuillage,

Au milieu du concert des bois;
Et mille fleurs tapissent leur passage.

Heureux enfans! mais les voilà chez eux.
C'est là que tout devient merveille,
Que les oiseaux chantent bien mieux,
Et que la rose est sans pareille.
D'un seul regard ils voudraient tout revoir;
Ils volent partout dès le soir.
Voilà le jeu de bague, et le sombre ermitage,
Le lac et le canot, la salle de feuillage,
Le mont en miniature, et le pont du ruisseau
Souvent sans eau.
Puis, la simple et verte prairie,
Et les moutons et le berger,
Et le vaste et beau potager,
Et le parterre et la serre fleurie.

Chaque lieu présente à son tour,
Des souvenirs, plaisirs si véritables!
Là, j'enlevai des nids sur ces étables;
Moi j'escaladai cette tour;
Moi, barbouillé comme Silène,
Du jus des plus noirs raisins,
J'embrassais ma sœur Irène,
Quand la nymphe de la fontaine,
Vengeant mes efforts malins,
Dedans ces flots cristallins
Me fit glisser sous ce chêne.

Ici, j'ai reçu de mon père
Les tendres soins et les leçons;

Là, bien souvent caressé par ma mère,
J'écoutai ses douces chansons.
Ici, j'étais joyeux; là, je versais des larmes....
Hélas! dans le passé, tout est si plein de charmes!

De Paul, de Marc, tel fut au premier jour,
Dans leurs maisons des champs, les plaisirs du retour.

Le lendemain on se lève sans peine,
La gaîté rend si diligent!
Chacun veut parcourir son champêtre domaine;
Mais de Paul et de Marc parlons séparément,
Car maintenant chacun est chez son père.

Marc est appelé par le sien,
Qui lui dit: «Mon cher fils, j'aime à te satisfaire;
Ici j'en trouve un doux moyen;
Du moins ma tendresse l'espère.»
Il dit, ouvre une porte, et montre un jardinet,
Où la tulipe, et la rose et l'œillet,
Les arbres les plus beaux, les plantes étrangères,
Formant des touffes bocagères,
Joignent le charme des odeurs
A l'éclat des vives couleurs.
Pas un coin de perdu; la culture serrée
Pour chaque saison préparée,
Fait honneur aù talent du jardinier François.
Tout, dans ce lieu, vient s'offrir à la fois;
Vertumne (*) y règne avec Pomone (†) et Flore (§).

(*) Dieu des vergers et des jardins. (†) Déesse des fruits.
(§) Déesse des fleurs.

Marc, enchanté, croit sommeiller encore.

Pendant ce temps que faisait son voisin,
Le jeune Paul ? Avec son père,
Tous deux levés de bon matin,
Avaient déjà tout vu, bois, potager, parterre.
Ils arrivent près du verger;
Là se trouvait un enclos sans culture;
Des sauvageons, enfans de la nature,
Commençaient seuls à l'ombrager.
« Mon père, je vous en conjure, »
Dit Paul, « faites-moi don de cet agreste lieu;
Ah! combien je serais heureux
De créer un jardin, de le soigner moi-même!
Comme j'en aimerais et les fruits et les fleurs!
Quel plaisir d'en offrir à vous, à ceux que j'aime,
D'arranger des bosquets pour ma mère et mes sœurs! »

— « J'y consens, mon cher fils, » dit le père avec joie;
« Mais n'emploie
Personne à t'aider fortement;
Qu'on te dirige seulement. »

Paul est ravi; c'est le vœu de son zèle,
De doux plaisirs quelle source nouvelle!
Il prend la bêche; il trace des niveaux;
Se fatigue, s'amuse, admire son ouvrage.
Bientôt la force et l'art sont les fruits du courage,
Et l'espérance est le prix des travaux.

Que faisait Marc dans son jardin superbe?
Il cueillait une rose, arrachait un brin d'herbe;

Triste loisir amène le dégoût ;
A ne rien faire on s'ennuîrait partout.
De l'illustre François il laisse le chef-d'œuvre ;
Il va chez Paul, il se fait son manœuvre ;
Dans l'agreste jardin trop heureux de sentir
Que sans travail il n'est point de plaisir.

AZAÏS.

—

## EXPLICATION.

Cette fable nous enseigne qu'il n'y a pas de vrai bonheur dans ce monde sans le travail, qui devient même si souvent dans la vie une ressource nécessaire ! La bonté, les talens, l'instruction, le courage, réparent en tous lieux les atteintes du malheur. Soyez laborieux et empressé d'acquérir des talens, pour être un jour heureux dans toutes les situations de la vie.

—

## FABLE XXXIV.

### LE LION ET LE RAT.

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
De cette vérité deux fables feront foi,
Tant la chose en preuves abonde.
Entre les pattes d'un lion
Un rat sortit de terre assez à l'étourdie.
Le roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il était, et lui donna la vie :
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un aurait-il jamais cru
Qu'un lion d'un rat eût affaire ?

Cependant il avint qu'au sortir des forêts
Ce lion fut pris dans des rets,
Dont ses rugissemens ne le purent défaire.
Sire rat accourut, et fit tant par ses dents,
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

La Fontaine.

---

## FABLE XXXV.

### LA COLOMBE ET LA FOURMI.

L'autre exemple est tiré d'animaux plus petits.
Le long d'un clair ruisseau buvait une colombe;
Quand, sur l'eau se penchant, une fourmis y tombe:
Et dans cet océan (*) l'on eût vu la fourmi
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La colombe aussitôt usa de charité:
Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,
Ce fut un promontoire où la fourmis arrive.
Elle se sauve. Et là dessus
Passe un certain croquant (†) qui marchait les pieds nus.
Ce croquant, par hasard, avait une arbalète.
Dès qu'il voit l'oiseau de Vénus (§),
Il le croit en son pot, et déjà lui fait fête.

(*) Il ne s'agit ici que d'un ruisseau; mais ce ruisseau est un océan, une grande mer, pour un insecte aussi petit que la fourmi.

(†) Mot de mépris pour *paysan*.

(§) La colombe est ainsi appelée, parce qu'elle était consacrée à Vénus, la déesse de la beauté.

Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête,
La fourmi le pique au talon.
Le vilain retourne la tête:
La colombe l'entend, part, et tire de long.
Le soupé du croquant avec elle s'envole:
Point de pigeon pour une obole (*).

La Fontaine.

## EXPLICATION.

Ces deux fables offrent une moralité bien importante: il faut obliger tout le monde, et il arrive souvent que l'on a besoin d'un plus petit que soi: votre vie, mes amis, vous confirmera plus d'une fois la vérité et l'utilité de cette double maxime.

La seconde de ces fables est pleine d'images champêtres; c'est un petit chef-d'œuvre.

## FABLE XXXVI.

### LE TIGRE ET LE SERPENT.

«Quand tu piques, moi je dévore,»
Disait au serpent venimeux,
Un tigre au regard furieux.
«On peut bien te valoir encore,»
Dit le reptile... «inaperçu,
J'empoisonne sans être vu.»

Qu'on calomnie ou qu'on médise,
On est cruel profondément.

(*) C'est à dire, à bon compte ou pour rien. *L'obole* était une monnaie ancienne, de la plus petite valeur.

Mais qu'on soit tigre au moins, et qu'on ait la franchise
De déchirer ouvertement.

DUTRAMBLAY.

---

## FABLE XXXVII.

### LE BUISSON ET LA ROSE.

«COMMENT! déjà sur le retour!
Ce matin même, à peine éclose:
Pauvre fleur! tu ne vis qu'un jour,»
Disait le buisson à la rose.

«Je n'ai pas vécu sans honneur,»
Répond-elle, «en parfum je me métamorphose;
Je laisse après moi bonne odeur:
Puis-je regretter quelque chose?»

DUTRAMBLAY.

---

## EXPLICATION.

Cette fable nous fait entendre qu'une vie courte, mais bien employée, vaut mille fois mieux que le plus grand âge, passé dans l'oisiveté, qui est la source de tous les maux, et qui nous condamne aux yeux de la Providence et des hommes.

---

## FABLE XXXVIII.

### LE GLAND ET LE CHAMPIGNON.

TOMBÉ du haut d'un chêne, un Gland, par aventure,
Était gisant sur la verdure
Côte à côte d'un Champignon.
«Faquin!» dit le premier, «d'où te vient cette audace

De me traiter ainsi de pair à compagnon ?
Si près de ma personne occuper une place ?
Eh! qui t'a donc permis de croître dans ces lieux
Que depuis deux mille ans illustrent mes aïeux,
Toi, race de fumier?» — «Je ne suis qu'une bête,»
Répond le Champignon, son chapeau sur la tête.
«Dire d'où je viens, qui je suis,
Franchement, je l'ignore, et n'ai qu'une manière,
C'est de juger de l'arbre par les fruits:
Or, j'ai des qualités, soit dit sans vous déplaire,
Que prisent les gens délicats;
Et ces qualités-là, vous ne les avez pas.»
«Comment, maraud!» .... — «Tout doux, moins de colère.
De l'homme sensuel je flatte le palais;
Point de festins où je ne brille;
A la table du roi on admet ma famille,
Et l'on vient me chercher jusqu'au fond des forêts.
Maintenant répondez, beau sire,
Vous, si fier, vous, si glorieux,
Vous êtes le régal de qui?.... Faut il le dire?»
A ce mot, le Gland furieux,
Allait à son voisin insulter de plus belle,
Quand, pour finir cette grande querelle,
Dom Pourceau, qui rôdait par-là,
Saisit le Gland et l'avala.

Honneur aux rejetons d'une famille antique,
Lorsqu'en gloire, en vertus, ils savent l'égaler!
Mais, sans ce double titre, à quoi sert d'étaler
Un arbre généalogique?

Le Bailly.

---

## FABLE XXXIX.

### LES FORÇATS.

Des criminels à périr condamnés,
Chargés de fers, accablés de misères,
Comptaient des jours sans cesse empoisonnés
Par la rigueur de leurs destins contraires.
Aux malheureux sied-il d'être jaloux,
De se haïr, de connaître l'envie?
Ceux-ci, rivaux, et se trahissant tous,
En noirs complots passaient leur triste vie.
Un jour, livrés au plus affreux courroux,
Et se frappant avec leurs propres chaînes,
Ces furieux se meurtrirent de coups.
Quelqu'un leur dit: Cruels! y pensez-vous?
Quelle fureur vous fait doubler vos peines?
Modérez-les plutôt en vous aimant.
Humains! humains! je vous en dis autant.

AUBERT.

---

## FABLE XL.

### LE NID DE L'HIRONDELLE.

«Voici le temps de la nichée,»
Dit une hirondelle à sa sœur,
«As-tu choisi la retraite cachée
Où tu déposeras le trésor de ton cœur?
«Je n'ai point oublié,» repart l'autre hirondelle,
«Que le printemps dernier une tuile m'offrit
L'asile où prospéra ma famille nouvelle.»
«Fi donc!» réplique l'autre, «un nid

Sur un toit! en plein air! de la pauvre nature
C'est la grossière architecture.
J'imagine un peu mieux; vois-là haut ce rempart
D'où l'œil au loin des mers embrasse l'étendue;
Autour sont rangés avec art
De gros tubes d'airain qui brillent à la vue,
Et pour nous bien loger semblent faits tout exprès.
C'est un abri profond, solide, magnifique,
Où la foudre en tombant verrait briser ses traits,
Et qu'une mère enfin, s'il faut que je m'explique,
Doit préférer à l'asile mesquin
Que t'offre une méchante brique.
Imite-moi; je vais nicher demain.»
Sa sœur répond: «Je n'en ai point envie;
Quitter le gîte où je vécus en paix
Serait ingratitude, et peut-être folie.
On peut se repentir d'habiter un palais.
Enfin, pour moi j'aurai l'expérience,
Et la sécurité que donne l'innocence.»
Suivant l'usage, en son opinion
Chaque femelle tint bon,
Et se mit à bâtir le berceau de sa race,
L'une au faîte d'un toit, l'autre dans un canon.
La couvée alla bien dans l'une et l'autre place,
Et des petits un duvet noir et blanc
Commençait à vêtir les formes délicates,
Quand un matin sur l'Océan
On vit approcher deux pirates.
Grand bruit au fort; le tambour bat;
A ses bronzes court le soldat,
Portant la mèche en spirale allongée.
Oh! cruelle trahison!

Chaque pièce d'avance était toujours chargée.
Soldat, arrête; en ce canon
Une tendre mère est logée...
Le barbare ne m'entend pas...
Dieu! c'en est fait, la flamme brille,
Et le salpêtre avec fracas
A brisé dans les airs l'imprudente famille.
L'autre sœur vit de leurs débris
Son humble tuile couverte,
Et répéta souvent à ses petits:
«Qui se fie à la force y trouvera sa perte.»

LÉMONTEY.

---

## FABLE XLI.

### LE CHIEN INDOCILE.

Un homme avait deux chiens, et voulut les instruire.
Ce projet leur valut assez peu de bon temps.
Il coûte cher à ceux qui deviennent savans.
Le jour commençait-il à luire?
Alors commençait la leçon,
Et les gros mots et le bâton.
Tour à tour il fallait danser, monter la garde,
Fumer, tenir la hallebarde,
Faire le mort, et maint autre métier;
Point de relâche et de quartier:
«Croyez-vous donc qu'on vive sans rien faire?
Allons, drôles, allons, gagnez votre souper.»
Ce repas était d'ordinaire,
Passable pour celui qui savait contenter;

L'autre faisait fort maigre chère;
Encore avait-on soin de la lui reprocher.

L'un des deux chiens employa tout son zèle,
Devint savant, et fut le favori.
Dans la maison on ne vit plus que lui:
On le citait comme un modèle;
Et, moyennant pour monsieur quelques sauts,
Pour madame un air agréable,
Il avait sa part à la table,
Et du loisir pour le repos.

Obstiné, paresseux, l'autre chien, au contraire,
N'avait jamais rien voulu faire:
Aussi jamais n'apprit-il rien;
Et cependant son ignorance
En châtiment lui coûtait bien
Ce que son frère avait acheté sa science:
Lui coûtait bien! je faux (*); disons: lui coûtait plus.
Ce n'est tout: ennuyé de l'indocile bête,
Son maître l'abandonne à certains malotrus (†),
Gens d'accueil assez malhonnête,
Qui ne parlaient que du bâton
Pour caresse et revenant-bon (§).

Chez cette gent sans courtoisie
Il fallut vivre d'industrie,
Gagner tout au prix du combat;
Souvent payer un mauvais plat

(*) *Je faux*, vieux mot, hors d'usage, pour *je me trompe*.
(†) Gens méprisables. (§) Émolument, bénéfice, profit.

De quelque morceau d'une oreille;
Encor n'était-ce pas merveille
Que le péril échut et la proie échappât.
Il vit, sans déjeûner, que plus d'un jour passât,
Quoiqu'il n'eût pas soupé la veille.

Sur son fumier enfin, de fatigue abattu,
Au Destin il osa reprocher sa misère.
«Vraiment,» dit le Destin, «la plainte est singulière!
Puis-je rendre le temps perdu?
Je t'ai mis dans la voie: eh! que n'avançais-tu?
Quand tu l'as pu, tu n'as rien voulu faire;
Souffre aujourd'hui, sache encore te taire:
C'est là ta dernière vertu.»

Écoutez les humains, ils ne sont pas plus sages.
Dans leurs plaintes jamais le tort n'est venu d'eux:
C'est la faute du sort qui les rend malheureux.
Eh! mes amis, changez ces faux adages;
Laissez le sort, et n'accusez que vous:
Car, franchement, convenons entre nous
Que nos vices, notre imprudence,
Ajoutons-y notre ignorance,
Font les trois quarts de nos malheurs.
Si quelque chose encor doit exciter nos pleurs,
Après les jours perdus dans la paresse,
Ce sont ceux qu'employa si mal notre jeunesse:
C'est là le pis. Humains, avouez votre tort;
Le reste sera mis sur le compte du sort.

BLANCHARD.

---

## FABLE XLII.

### LE CORBEAU ET LE RENARD.

Maître corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage,
Maître renard par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage:
«Hé! bon jour, monsieur du corbeau,
Que vous êtes joli! que vous me semblez beau!
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.»
A ces mots le corbeau ne se sent plus de joie:
Et, pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le renard s'en saisit, et dit: «mon beau monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute;
Cette leçon vaut bien un fromage sans doute.»
Le corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

La Fontaine.

## EXPLICATION.

Savez-vous bien ce que représente maître corbeau? Un sot, un imbécille, qui aime qu'on le loue, qui prend pour des vérités les louanges les plus grossières, et qui donne ce qu'il possède à ses flatteurs. Maître renard est un fripon qui profite de cette sottise. Que ce soit ici une grande leçon pour vous, mes amis: redoutez ceux qui sont toujours prêts à relever le peu de bon-

nes qualités qui se trouvent en vous, ou même qui n'ont pas honte d'appeler par de beaux noms vos vices naissans. Ce sont de malhonnêtes gens qui veulent plaire, et qui louent tout haut ce qu'ils méprisent intérieurement. Ces gens-là vous feront beaucoup de mal, si vous êtes assez sots pour les écouter.

---

## FABLE XLIII.

### LE CROCODILE ET L'ESTURGEON.

Sur la rive du Nil, un jour deux beaux enfans
S'amusaient à faire sur l'onde,
Avec des cailloux plats, ronds, légers et tranchans,
Les plus beaux ricochets du monde.
Un crocodile affreux arrive entre deux eaux,
S'élance tout-à-coup, happe l'un des marmots,
Qui crie et disparaît dans sa gueule profonde.
L'autre fuit, en pleurant son pauvre compagnon.
Un honnête et digne Esturgeon,
Témoin de cette tragédie,
S'éloigne avec horreur, se cache au fond des flots;
Mais bientôt il entend le coupable amphibie
Gémir et pousser des sanglots:
« Le monstre a des remords, » dit-il, « ô Providence!
Tu venges souvent l'innocence;
Pourquoi ne la sauves-tu pas?
Ce scélérat, du moins, pleure ses attentats;
L'instant est propice, je pense,
Pour lui prêcher la pénitence:
Je m'en vais lui parler. » Plein de compassion,
Notre saint homme d'Esturgeon

Vers le Crocodile s'avance:
« Pleurez, » lui cria-t-il, « pleurez votre forfait:
Livrez votre ame impitoyable
Au remords, qui des Dieux est le dernier bienfait,
Le seul médiateur entr'eux et le coupable.
Malheureux! manger un enfant!
Mon cœur en a frémi! j'entends gémir le vôtre » ...
« Oui, » répond l'assassin, « je pleure en ce moment,
De regret d'avoir manqué l'autre. »

Tel est le remords du méchant.

FLORIAN.

---

## EXPLICATION.

Il ne faut pas prendre à la lettre la moralité de cette fable; il n'est pas toujours vrai que le méchant n'ait d'autre regret que celui de n'avoir pas fait tout le mal qui était en son pouvoir; souvent, malgré ses soins, l'horreur du passé et la crainte de l'avenir se glissent ensemble dans son cœur: alors il connait les remords, et sent déjà la main d'un Dieu vengeur. Mais quand la vue de ses fautes n'alarmerait jamais son cœur endurci, il n'en serait pas plus heureux: le criminel jouit peu; et, quand sa vie est terminée, la justice divine sait bien l'atteindre et le punir avec d'autant plus de rigueur, qu'il a cru éviter le châtiment.

---

## FABLE XLIV.

### LE VILLAGEOIS ET SON FILS.

Un villageois sensé, la moisson approchant,
Avec son jeune fils vint visiter son champ:

Qu'y voit-il? la terre couverte
De bleuets, de pavots et de mainte autre fleur;
Mais peu d'épis, et leur maigreur
Le faisait gémir de la perte
Que lui causait son laboureur.
L'enfant ne pensait pas de même:
Il était d'une joie extrême
De voir ce spectacle nouveau.
« Voyez, » disait-il à son père,
« Ce bleu; ce jaune, ce ponceau!
Quelle variété! que ce champ doit vous plaire!
Notre jardin a-t-il rien de si beau? »
« Vous pensez aujourd'hui comme on pense à votre âge, »
Lui dit le père en soupirant:
« Mais un jour devenu plus sage,
Vous penserez tout autrement.
Vous sentirez combien nous cause de dommage
Ce qui vous paraît si charmant;
Et ce qui vous plaît davantage
Sera par votre main arraché promptement.
Ne jugez point sur l'apparence;
Rien, mon fils, rien n'est si trompeur:
C'est se former une vaine espérance
Que de compter sur un dehors flatteur. »
Il en est de même des hommes.
Qu'on est trompé par leur extérieur!
On ne connaît ce que nous sommes
Qu'aux qualités de l'esprit et du cœur.

GROSELIER.

---

## FABLE XLV.

### LE JOUEUR DE GOBELETS.

Escroquillard, fameux escamoteur,
Dans un village, un beau Dimanche,
Dressa son théâtre imposteur
Sur deux trétaux que couvrait une planche;
Puis au bruit du tambour il se fit annoncer:
« C'est par ici, messieurs, allons, prenez vos places!
Dans l'instant je vais commencer. »
Tous mes benêts, pipés par ses grimaces,
De l'admirer ne pouvaient se lasser.
Après maints tours de passe passes,
Ils ne savaient que dire et que penser.
Leurs yeux frappés de ce rare spectacle,
Prenaient pour autant de miracle
Chaque parole et chaque changement;
Ils ne concevaient pas comment,
Sans y toucher, une muscade,
Par le pouvoir du seul commandement,
Allait joindre sa camarade...
« Allons, messieurs, à ce tour-ci:
Par la vertu de ma baguette
Je vais changer cet écu que voici
En plomb... Partez... La chose est faite.
Le voyez-vous? Ça, maintenant,
Que le plomb redevienne argent;
Soufflez dessus. »... Chaque marouffle
Tour-à-tour de bonne foi souffle.
Et l'écu paraît de nouveau.
« Ah, mon Dieu, Seigneur! que c'est beau!
« Quel esprit! c'est pire qu'un homme,

Que cet homme-là.» ... «Ça, messieurs,»
Leur dit Escroquillard, «le temps m'appelle ailleurs.»
A leurs dépens muni d'une assez bonne somme,
Son départ fut son dernier tour.

VADÉ.

---

## FABLE XLVI.

### LA POULE ET LE JEUNE COQ.

«Voyez ce puits fatal!... C'est-là qu'un de vos frères,
En voulant essayer ses ailes téméraires,
S'est lui-même jeté dans les bras de la mort.
Si vous en approchez, craignez le même sort.»...
Dame Poule autrefois adressa ce langage
Au coq son fils. Il promet d'être sage,
Tandis que dans son cœur il forme le désir
De s'approcher du puits, et de désobéir.
«A quoi bon l'ordre de ma mère?»
Dit-il; «elle est vieille, elle a peur.
Mais dois-je respecter une vaine terreur?
Un coq doit-il trembler comme une ame vulgaire?
Le beau conseil! suis-je un lâche à ses yeux?
A-t-elle contre moi des soupçons odieux?
Peut-être aussi qu'ayant du grain de reste,
Ma mère l'a caché dans le fond de ce puits,
Et qu'elle le destine à ses plus jeunes fils.
Volons, volons vers ce lieu si funeste»...
Il dit, il vole; il arrive d'abord
Au puits fatal; et perché sur le bord,
Il se baisse, il voit son image...
«Que vois-je!... C'est un coq. Vraiment, il se nourrit

Des grains cachés. Oh! je l'avais bien dit.
Voyons qui de nous deux en aura davantage »...
A l'instant il s'élance, et trouve au lieu de grain,
La mort. Jeune étourdi qu'on avertit en vain,
Cette fable est pour vous. Tâchez d'en faire usage.

BARBE.

---

## FABLE XLVII.

### L'ENFANT BIEN CORRIGÉ.

Le pauvre Nicolas, tout courbé sous le poids
D'un énorme fagot, s'en revenait du bois
Un soir, beaucoup plus tard qu'il n'avait de coutume.
En marchant, il disait, d'un ton plein d'amertume:
«La bonne Marguerite est bien triste à présent!
Elle s'inquiète, elle pleure;
Chaque moment
Lui paraît long, long comme une heure;
Antoine est triste aussi: c'est un si bon enfant!
C'est tout le portrait de sa mère;
Si les dieux nous aident, j'espère
Qu'il sera tendre et bienfaisant:
Cet espoir est bien doux. Mais voici que j'approche!
Ils seront consolés quand ils me reverront;
Comme ils seront joyeux, comme ils m'embrasseront!
S'ils me faisaient quelque reproche,
Je leur dirai pourquoi j'ai tardé si long-temps;
Au lieu de m'en vouloir, ils seront bien contens.»
Tout en raisonnant de la sorte,
Nicolas arrive à sa porte;
Il entre: il voit sa femme assise auprès du lit;

Sur la traverse de sa chaise,
Sa tête est renversée ; elle pleure et gémit ;
Son fils est à genoux ; il tient, il presse, il baise
Sa main qu'elle paraît vouloir lui retirer.
« Cessez, » dit Nicolas, « cessez de soupirer.
Me voilà bien portant... est-ce ainsi qu'on m'embrasse ?
Vous ne me dites rien ! mon fils, tu ne viens pas
Te jeter dans mes bras ?
Une caresse me délasse :
Tu le sais bien : viens donc ; ils veulent me punir ! ...
Ne bondez plus ; tenez, mettez-vous à ma place ;
Voyez si je devais plus tôt m'en revenir.
J'avais fait mon fagot, je sortais du bocage ;
Il n'était pas encor absolument bien tard,
Quand j'y vois arriver un malheureux vieillard ;
(Il est je crois de ce village
Que par notre fenêtre on aperçoit là-bas,)
Il se traînait à peine. A voir votre démarche,
Lui dis-je, patriarche,
Vous semblez déjà las.
Il me répond par un hélas !
Qui me fait grand pitié. Vite, je prends ma hache,
Je lui coupe un fagot ; je ne le fis pas gros,
Il ne l'eût pas porté ; de deux harts je l'attache,
Et le met sur son dos.
Il me remercie, et me quitte.
Je veux doubler le pas pour arriver plus vite,
La neige tient à mes sabots,
Et m'empêche... Mais quoi ! ma chère Marguerite,
Encore des soupirs, encore des sanglots,
Tu ne pardonnes point ? tu ne m'aimes donc guère ?
Je ne l'aurais pas cru. » Marguerite, à ces mots,

Le prenant par la main, lui dit: «malheureux père!
Pourrais-tu désirer d'être aimé de la mère
Du fils le plus méchant?»
— «Antoine méchant! lui! non, non; son caractère
Est bon; je le connais; il est encore enfant,
Il aime à folâtrer: c'est le droit de son âge:
Mais laisse faire, en grandissant
Il sera bon et sage.»
— «Dis plutôt cruel.» — «Non, je le promets pour lui.
Antoine, tu devrais le promettre toi-même,
Et tâcher d'appaiser une mère qui t'aime.
Mais approche, dis-moi, qu'as-tu fait aujourd'hui
Pour la fâcher? réponds, puisque je le demande....
Vous vous cachez, mon fils: la faute est donc bien grande!»
— «Très-grande, cher époux: mais il en est honteux;»
— «C'est bon signe. — Dis-moi ce que c'est.»
— «Tu le veux;
Tu seras fâché de l'entendre:
Mais enfin tu le veux; tu le sauras. Ce soir,
Comme il m'ennuyait de t'attendre,
J'ouvrais de temps en temps la porte et j'allais voir
Si tu venais. Une Fauvette
Entre avec moi dans la maison,
Puis se blottit sur la couchette;
Elle grelottait: la saison
Est pour cela bien assez dure.
Je la réchauffais dans mon sein
De mon haleine, et sous ma main,
Lorsque je vois entrer la fille de couture,
La petite Babet: la pauvre créature,
En tombant sur des échalas,
Dans sa vigne, ici près, s'est déchiré le bras;

Elle pleurait, et sa blessure
Saignait beaucoup : ce n'est pas moi
Qu'elle demandait, c'était toi.
Voyant que tu tardais, et qu'elle était pressée,
Comme j'ai pu je l'ai pansée.
Pour la panser j'ai pris
Le baume du pot gris :
Est-ce bien celui-là ? me serais-je trompée ?»
— «C'est bon; après»... — «Tandis que j'étais occupée
A tout cela, ton fils, à qui j'avais donné
La Fauvette à tenir, dans un coin s'est tourné
Et puis» ... — «Achève donc!» — «Et puis il l'a plumée.»
— «Quoi! plumée?» — «Oui, par tout le corps,
Hors les ailes pourtant. La porte était fermée,
Il a bien su l'ouvrir pour la mettre dehors.
Elle a volé, la malheureuse,
Elle volait en gémissant;
J'entendais sa voix douloureuse
Qui me saignait le cœur... Nous aurons un méchant;
Juge ce qu'il fera s'il devient jamais grand.
Voilà, mon bon ami, ce qui me désespère :
Aurais-tu fait cela, quand tu n'étais qu'un enfant?
Moi qui disais à tout instant :
Mon cher Antoine aura la bonté de son père.
Aussi je l'aimais trop : que Dieu m'en punit bien!»...
— «Va, va, console-toi, ma chère,
Sèche tes pleurs et ne crains rien :
Il est là-haut une justice
Aux bons parens toujours propice.
S'il doit être un méchant, les Dieux nous l'ôteront;
Non, jamais ils ne permettront....
Approche-toi, mon fils! viens, viens, que je t'embrasse,

Que je t'embrasse, hélas! pour la dernière fois.
Tu fais bien de pleurer; je pleure aussi, tu vois,
Mets ta main sur mon cœur; tiens, c'était-là ta place,
Car je t'aimais, Antoine! et c'était mon bonheur.
Je ne t'aimerai plus... Oh! si fait, j'ai beau dire,
Je t'aimerai toujours, ce sera ma douleur:
Ciel! j'aimerai donc un... j'ai peur de te maudire.
Il faut les ramasser, les plumes de l'oiseau,
Et les pendre à ce soliveau;
Ramasse-les, ma femme.
Quand nous l'aimerons trop, nous les regarderons;
En les regardant nous dirons:
Il ne faut point aimer une aussi méchante ame:
Ce pauvre oiseau! mon fils, (reste sur mes genoux)
Ce pauvre oiseau! crois-tu que la seule froidure
L'ait amené chez-nous?
Non, c'est l'Auteur de la nature
Qui le mettait entre nos mains;
C'était nous ordonner de lui sauver la vie:
Il prend soin des oiseaux tout comme des humains;
Et vous l'avez plumé! S'il me prenait envie
De vous envoyer nud passer la nuit au froid,
Vous m'en avez donné le droit;
Vous n'auriez point à vous en plaindre:
Mais je serais méchant, je vous ressemblerais;
Et plus que vous j'en souffrirais.
Ne tremble point, mon fils, va, tu n'as rien à craindre:
Car je sens que je t'aime, et t'aimerai toujours.
J'espérais que dans ma vieillesse
De ta mère et de moi tu serais le secours;
Et tu vas abréger nos jours
Par les chagrins et la tristesse!»

— « Ah! maman... ah! papa... baisez-moi de bon cœur;
Non, vous ne mourrez pas de chagrin, de douleur:
Tout le bien que je pourrai faire,
Je vous promets je le ferai,
Je serai bon enfant, je vous ressemblerai. »
Aisément un père, une mère,
Se laissent attendrir. Antoine eut son pardon;
Il tint promesse: il fut bon.
Il fut si vertueux, si sage,
Qu'on le montrait dans le canton
A tous les enfans de son âge.
Un jour qu'il regardait tristement au plancher,
Sa mère qui le vit alla prendre une échelle:
« Monte, mon fils! » monte, dit-elle,
« Et va promptement détacher
Les plumes de l'oiseau: c'est-là ce qui t'afflige;
Jette-les au feu, ne crains rien:
Ton père le veut bien;
Tu le veux; n'est-ce pas? » — « Oui. » — Jette-les, te dis-je,
Et qu'il ne reste aucun vestige. »...
— « Non, maman, je les garderai;
A mes enfans, quand j'en aurai,
En pleurant, je les montrerai. »

Barbe.

—

## FABLE XLVIII.

### APOLLON, MERCURE ET LE BERGER.

L'homme est ingrat; c'est son grand vice.
Comme une grâce il sollicite un bien:
L'a-t-il reçu, ce n'est plus que justice;

On a bien fait, il n'en doit rien.
Place-t-on un nouveau ministre,
Il faut pour ses flatteurs agrandir son palais;
Des grâces, des trésors n'a-t-il pas le registre?
Une solitude sinistre
Fait déserter jusques à ses valets.
La foule se presse où l'on donne;
Mais où l'on a donné, l'on ne voit plus personne.
Je plaindrais un vendeur d'encens
Qui n'en débiterait qu'aux cœurs reconnaissans.
On a tort: les plaisirs que l'on daigne nous faire,
Doivent être payés du cœur;
Et c'est voler son bienfaiteur,
Que lui retenir son salaire.

. . . . . . . . . . . . . .

Apollon et Mercure
Un jour firent gageure.
« On m'adore pour ma bonté, »
Disait l'un; « moi, pour ma malice, »
Disait l'autre, « et je suis le plus accrédité.
Faisons un peu l'essai de notre autorité.
Qui de nous obtiendra le premier sacrifice,
Aura le pas sur l'autre. » On conclut le traité.
Apollon vit alors un berger dans la plaine,
Qui du son de sa flûte éveillait les échos.
Il lui fait sous ses pas rencontrer une aubaine;
C'est une pierre où sont écrits ces mots:
*Ici gît un trésor qu'Apollon te décèle.*
Est-il possible! ô ciel! s'écria le berger.
Il renverse la pierre et la trouve fidèle.
Riche trésor. L'envisager,
Le tirer, le compter, ce ne fut qu'une affaire.

Il achètera tout, terres, forêts, châteaux;
Rien de trop cher avec si grosse somme.
Adieu donc, mes pauvres troupeaux,
Le bon Guillot n'est plus votre homme.
Tandis qu'ainsi le pâtre, ivre de son trésor,
Laisse égarer ses yeux et sa pensée,
Le dieu malin enlève l'or.
Il ne faut à ce dieu qu'un instant, moins encor;
Toute la somme est éclipsée.
L'œil de Guillot revient. «Plus d'argent. Justes dieux!
Est-ce un songe? Non. Je veille, j'ai des yeux;
Voilà le trou; voilà la pierre renversée.»
On voyait en effet ces autres mots écrits:
*Apollon te le donne, et Mercure l'a pris.*
Ciel! Mercure l'a pris! O disgrâce mortelle!
Voilà mon Guillot à genoux:
«Prenez pitié de moi, Mercure! calmez-vous:
Je vais vous immoler ma brebis la plus belle.»
Il le dit, il le fait; et, les larmes aux yeux,
Allume le bûcher, y met la pauvre bête.
Mercure en rit du haut des cieux,
Et sans songer à signer la requête,
S'écria: «j'ai gagné! Qu'il nous connaissait bien:
Intérêt obtient tout; reconnaissance, rien.»

La Motte.

—

## EXPLICATION.

Cette fable est une des meilleures du recueil de La Motte: l'abbé Le Batteux, excellent juge en littérature, en fait l'éloge, et la rapporte dans ses ouvrages comme un modèle de narration. Il remarque surtout la rapidité de ce vers:

Il ne faut à ce dieu qu'un instant, moins encor.

Mais la moralité l'emporte encore sur le mérite de l'invention et des vers: elle découvre un vice odieux du cœur humain, l'ingratitude, qui nous est en quelque sorte naturelle:

La foule se presse où l'on donne;
Mais où l'on a donné, l'on ne voit plus personne.

Elle nous montre toute la bassesse qu'il y a à s'humilier pour demander, surtout quand la reconnaissance ne suit pas l'accomplissement de nos désirs. Nous peindre la laideur d'un vice, c'est nous engager à nous en défaire, et c'est là le but de la fable.

—

## FABLE XLIX.

### LE LIÈVRE, SES AMIS ET LES DEUX CHEVREUILS.

Un lièvre de bon caractère
Voulait avoir beaucoup d'amis.
Beaucoup! me direz-vous, c'est une grande affaire.
Un seul est rare en ce pays.
J'en conviens, mais mon lièvre avait cette marotte,
Et ne savait pas qu'Aristote
Disait aux jeunes Grecs à son école admis:
«Mes amis, il n'est point d'amis.»
Sans cesse il s'occupait d'obliger et de plaire:
S'il passait un lapin, d'un air doux et civil
Vite il courait à lui: «mon cousin,» disait-il,
«J'ai du beau serpolet tout près dans ma tanière;
De déjeûner chez moi faites-moi la faveur.»
S'il voyait un cheval paître dans la campagne,
Il allait l'aborder: «Peut-être monseigneur

A-t-il besoin de boire? Au pied de la montagne
Je connais un lac transparent
Qui n'est jamais ridé par le moindre zéphyre:
Si monseigneur veut, dans l'instant
J'aurai l'honneur de l'y conduire.»
Ainsi, pour tous les animaux,
Cerfs, moutons, coursiers, daims, taureaux,
Complaisant, empressé, toujours rempli de zèle,
Il voulait de chacun faire un ami fidèle,
Et s'en croyait aimé parce qu'il les aimait.
Certain jour que, tranquille en son gîte, il dormait,
Le bruit du cor l'éveille; il décampe au plus vite:
Quatre chiens s'élancent après,
Un maudit piqueur les excite;
Et voilà notre lièvre arpentant les guérets.
Il va, tourne, revient aux mêmes lieux, repasse,
Saute, franchit un long espace
Pour dévoyer les chiens, et prompt comme l'éclair,
Gagne pays, et puis s'arrête:
Assis, les deux pattes en l'air,
L'œil et l'oreille au guet, il élève la tête,
Cherchant s'il ne voit pas quelqu'un de ses amis.
Il aperçoit dans des taillis
Un lapin que toujours il traita comme un frère:
Il y court: «Par pitié, sauve-moi,» lui dit-il;
«Donne retraite à ma misère;
Ouvre-moi ton terrier; tu vois l'affreux péril»...
— «Ah! que j'en suis fâché,» répond d'un air tranquille
Le lapin: «je ne puis t'offrir mon logement;
Ma femme accouche en ce moment,
Sa famille et la mienne ont rempli mon asile;
Je te plains bien sincèrement:

Adieu, mon cher ami.» Cela dit, il s'échappe,
Et voici la meute qui jappe.
Le pauvre lièvre part. A quelques pas plus loin
Il rencontre un taureau, que cent fois au besoin
Il avait obligé; tendrement il le prie
D'arrêter un moment cette meute en furie,
Qui de ses cornes aura peur.
«Hélas!» dit le taureau, «ce serait de grand cœur,
Mais des génisses la plus belle
Est seule dans ces bois; je l'entends qui m'appelle,
Et tu ne voudrais pas retarder mon bonheur.»
Disant ces mots, il part. Notre lièvre, hors d'haleine,
Implore vainement un daim, un cerf dix cors,
Ses amis les plus sûrs; ils l'écoutent à peine,
Tant ils ont peur du bruit des cors.
Le pauvre infortuné, sans force et sans courage,
Allait se rendre aux chiens, quand au milieu du bois
Deux chevreuils reposant sous le même feuillage,
Des chasseurs entendent la voix:
L'un d'eux se lève et part; la meute sanguinaire
Quitte le lièvre et court après.
En vain le piqueur en colère
Crie, et jure, et se fâche: à travers les forêts
Le chevreuil emmène la chasse,
Va faire un long circuit, et revient au buisson
Où l'attendait son compagnon,
Qui dans l'instant part à sa place.
Celui-ci fait de même; et, pendant tout le jour,
Les deux chevreuils lancés et quittés tour à tour,
Fatiguent la meute obstinée.
Enfin les chasseurs tout honteux,
Prennent le bon parti de retourner chez eux.

Déjà la retraite est sonnée,
Et les chevreuils rejoints. Le lièvre, palpitant,
S'approche, et leur raconte, en les félicitant,
Que ses nombreux amis, dans ce péril extrême,
L'avaient abandonné. « Je n'en suis pas surpris, »
Répond un des chevreuils : « à quoi bon tant d'amis ?
Un seul suffit quand il nous aime. »

FLORIAN.

---

## EXPLICATION.

De quelle utilité n'est pas un bon ami ! La fortune peut nous élever assez, pour nous affranchir d'une infinité de besoins ; mais quelque pouvoir qu'elle ait, elle ne fera jamais qu'on puisse se passer d'un ami fidèle. N'ambitionnez pas d'en avoir un grand nombre. Celui qui appelle toutes sortes de personnes ses amis n'en a point. Contentez-vous d'en avoir un ou deux d'un commerce sûr, aisé et agréable, avec qui vous puissiez retirer tous les avantages et goûter toutes les douceurs de l'amitié. Bornez-vous même à un seul, si vous n'en trouvez qu'un, sur lequel vous puissiez compter. Un seul bon ami vaut mieux que beaucoup d'amis équivoques. Il y en a tant de ceux-ci, et les vrais amis sont si rares !

---

## FABLE L.

### LE DERVIS (*).

Dans un village de la Grèce,
Depuis qu'elle est soumise à l'Empire Ottoman,

(*) Les dervis ou derviches sont des espèces de moines musulmans, qui se réunissent à peu près comme les religieux catholiques, pour se livrer ensemble à des exercices de piété.

La veuve d'un soldat n'avait d'autre richesse
Qu'une brebis. Depuis un an,
A peu près, son fils et sa fille
Attendaient la saison
Où le fermier déshabille
Les moutons de leur toison.
Ils l'attendaient avec impatience,
Car ils allaient nu-pieds, faute d'avoir des bas.
La mère à leur subsistance
Pourvoyait avec ses bras
Petitement, et n'avait pas
De quoi les habiller. Enfin le temps s'avance;
On le prévient, la brebis en pâtit:
Il faisait encor froid; de plus, elle était pleine;
Et pour elle et pour son petit
On devait lui laisser sa laine.
Mais la nécessité ne connaît pas de loi.
Quand elle fut tondue,
La veuve tristement se disait, à part soi:
« Le ciel m'en est témoin, tu ne serais pas nue,
Par le temps qu'il fait, ma brebis,
Si mes pauvres enfans avaient eu des habits. »
Déjà la toison est pesée:
Ce ne sera pas chose aisée
D'y trouver des bas, un corset,
Une veste avec un bonnet;
Mais pour le mieux il faudra faire,
Et commencer par le plus nécessaire.
Avec l'ardeur qu'inspire le besoin,
On allait se mettre à l'ouvrage,
Lorsqu'on vit arriver de loin
Un grave personnage:

C'était un saint dervis. «Femme, à quoi penses-tu?»
Dit-il, en approchant; «à quel profane usage
Prétends-tu détourner la laine qu'en partage
Mahomet se réserve? Où donc est ta vertu?
Ignores-tu que de l'année
La première toison au ciel est destinée?
Tremble pour tes enfans: le céleste courroux
Sur eux va s'allumer. Dans peu je vois ta fille
Expirer sur ton fils.»... A ces mots, la famille,
En offrant la toison, tomba sur les genoux.
Anx prières dn saint chacun se recommande.
Sa colère s'appaise, il accepte l'offrande,
La prend, l'emporte avec dévotion,
Et donne à tous les trois sa bénédiction.
La mère, de son mienx, et console et rassure
Ses malheureux enfans,
Que voilà restés sans chaussure,
Et peut-être pour bien du temps.
«Pour Dieu,» dit-elle, «ce qu'on donne
N'a jamais appauvri personne:
Il est bon, il est tout-puissant.
A sa voix, du néant
On voit sortir chaque être;
Il pourra faire naître
De notre brebis un troupeau
Nombreux et beau.»
Ainsi parlait la mère tendre,
Et toujours les enfans demeuraient attristés.
Ils n'étaient pas encore en âge de comprendre
D'aussi sublimes vérités.
J'entends d'ici le précepteur d'Emile
S'écrier en grondant: Quel sermon inutile!

Ami Rousseau! frondez la mère et son sermon;
Quant à moi, je l'approuve;
Il faut, je crois, que la raison,
Dès son aurore trouve
Dans le cœur des enfans le bon grain tout semé;
Il est bien plus tôt germé.
Un laboureur, pour faire la semaille,
N'attend jamais que la sève travaille.
Tandis qu'en longs raisonnemens
Je perds ici mon temps,
Notre brebis féconde
Use bien mieux du sien, et vient de mettre au monde
Le plus beau, le plus gros
Des agneaux
Qui soient nés dans tout le village,
Depuis dix ans et davantage.
Dieu sait les bonds, les ris
De la fille et du fils.
« Maman, que je le baise ! »
« Que je le baise aussi, maman ! »
Et puis ils le baisaient. La mère était fort aise,
Mais plus tranquillement.
De mère brebis en gésine
On prend le plus grand soin;
On la nourrit avec du foin,
Du son, de la farine :
Aussi donne-t-elle du lait
En abondance à l'agnelet,
Qui déjà bondit, saute et danse.
Bientôt il mange dans la main
Des deux enfans, qui de leur pain
Retranchent la mince pitance

Pour le nourrir.
Après eux on le voit courir,
Puis les quitter pour la mamelle,
Puis retourner vers eux et courir de plus belle.
La brebis et l'agneau, la mère et les enfans
Étaient tous heureux et contens.
Tel est le sort des pauvres gens:
Un rien les rend joyeux. Au bout de quelque temps,
Le bon dervis vient faire sa visite
Dans la maison. A s'asseoir on l'invite;
On le fête, on lui dit: « Vous nous avez bénis,
Il y paraît; notre brebis
A fait ce bel agneau: bénissez-nous encore,
Ayez cette bonté. Quand un saint homme implore
Les célestes faveurs, sans peine il les obtient. »
D'un ton doux il répond: « Veuille le ciel propice
Vous bénir, mes enfans; qu'avec vous il bénisse
La brebis qui porta l'agneau qui m'appartient! »
— « A vous? » — « Non, pas à moi, mais au souverain maître;
Le divin Alcoran (*) dit que tout premier né
En holocauste (†) est destiné
Au Créateur qui le fit naître.
Ah! s'il m'appartenait, je vous le laisserais;
Mais en vous le laissant, hélas! je trahirais
Le terrible devoir de ministre et de prêtre!
J'attirerais sur moi, sur vous aussi, peut-être,
La colère des cieux. »
Il finit ce discours tendre et dévotieux
Par emporter l'agneau. Que chacun se figure,

(*) L'*Alcoran*, ou le *Koran*, est le livre où Mahomet a renfermé tous les préceptes de sa religion.

(†) Holocauste, ou victime qu'on offre en sacrifice.

Comme il pourra, l'affliction,
Les cris, le désespoir, la désolation
De la pauvre famille: en faire la peinture,
Me causerait trop de douleur.
La veuve n'écoutant qu'une sombre fureur,
Dit: «Tu n'en feras plus pour un si méchant homme,
De toisons ni d'agneaux. A ces mots, elle assomme
D'un coup de masse la brebis.
Revenant sur ses pas le tranquille dervis
Lui dit: «Ma chère sœur, vous l'avez immolée;
C'est donc une victime? Aux termes de la loi,
Les intestins, les pieds, la tête, sont à moi;
Coupez les promptement.» La veuve, désolée,
Dit: «Maudite brebis! maudit soit le moment
Où pour toi je donnai ce que j'avais d'argent!»
«Ah! vous l'avez maudite; elle est sous l'anathème,»
Reprit l'homme de bien;
«Laissez, laissez, ne coupez rien:
Tout animal maudit doit à l'Être suprême
Être offert en entier: gardez-vous d'y toucher;
Ce serait, mon enfant! mortellement pécher,
Et pour toujours vous rendre immonde.
Adieu, ma fille! adieu; pour les biens de ce monde
N'ayez plus tant d'amour; c'est un faible roseau:
Malheur à qui sur eux se fonde!»
Il dit, puis emporta la brebis et l'agneau.

Le dervis, retourné dans sa dervicherie,
Vit qu'il ne pourrait seul manger tant de mouton.
Pour en venir à bout, il prie
Les autres dervis du canton.
Il met aussi de la frérie

Un vieux marchand arménien (*).
Ce marchand était veuf, ignorant et fort riche,
Sans héritiers connus, point avare, point chiche:
Voilà bien le motif d'attirer ce chrétien,
A force de caresses,
De soins, de politesses,
A prendre le turban.
Aussi le saint dervis ne s'en faisait pas faute.
Déjà les conviés sont rendus chez leur hôte:
On jase, on déraisonne, on cite l'Alcoran,
On prouve que le Ramazan (†)
Fut établi pour la canaille;
Que si l'on a perdu la dernière bataille,
C'est qu'un visir n'a pas consulté le divan (§).

Pendant que sur ce point avec chaleur on *braille*,
Une esclave charmante a servi le repas.
On place le marchand au haut bout de la table,
On lui fait les honneurs, et d'un air agréable
On lui sert le premier les morceaux délicats.
Les vins de Ténédos, et de Chypre, et d'Allone,
Sont, par la jeune esclave, à la ronde versés.
Chaque dervis reçoit, les yeux presque baissés,
Dévotement ce qu'on lui donne,
Et ne dit jamais c'est assez.

(*) Les *Arméniens*, peuple de l'Asie mineure, sont Chrétiens, mais séparés de l'église de Rome. Ils ont un patriarche, et leurs prêtres peuvent, comme dans la primitive église, se marier.

(†) Le *Ramazan*, ou le *Ramadan*, est une espèce de carême, observé pendant un mois chez les Turcs et tous les Musulmans, c'est-à-dire sectateurs de Mahomet. Pendant ce mois, on ne mange point avant le coucher du soleil.

(§) Le *Divan*. On appelle ainsi le conseil du Grand-Seigneur.

Tandis qu'à plaisir on s'abreuve,
Et qu'on se met en belle humeur,
On se moqua un peu de la veuve
Et de sa dévote frayeur.
Tous à sa santé veulent boire;
Tous au maître de la maison
Vingt fois font raconter l'histoire
De l'agnelet, de la toison,
Enfin de la brebis. Et puis, comme on peut croire,
A chaque article on rit de la simplicité
D'une pauvre femme assez bête
Pour se soumettre en toute humilité,
Aux lois d'un Alcoran, fabriqué dans la tête
Du fin dervis. L'Arménien
Observe tout et ne dit rien.
Le plus vite qu'il peut, au sortir de la table,
Il s'esquive en donnant tous les dervis au diable,
S'en va se faire instruire, et demeure Chrétien;
Et cette loi d'amour, en éclairant son ame,
En fait un homme tout nouveau.
Il fait chercher la pauvre femme,
Et lui donne un nombreux troupeau.
Et lorsque le dervis revint pour la séduire,
Avec un zèle saint; on l'entendit lui dire:
«Va, fuis, vil imposteur! ton peu de charité
Me prouve que ton culte est une absurdité.»

LE MONNIER.

—

## EXPLICATION.

Cette fable nous a paru une des meilleures de cet auteur, non pour l'invention, qui n'est pas de lui, et qui est fort agréable,

mais pour la manière dont elle est racontée. Quoique les vers parasites y soient assez nombreux, qu'il n'y ait ni poésie ni harmonie, encore fait-elle plaisir : il y règne une sorte de bonhomie qui, bien que rustique, n'est pas sans charme ; le caractère du dervis est bien tracé par ses actions mêmes, et la pauvre famille intéresse vivement. Quelques vers par-ci par-là soutiennent cette narration trop longue et languissante.

Quand elle fut tondue,
La veuve tristement se disait, à part soi :
« Le ciel m'en est témoin, tu ne serais pas nue,
Par le temps qu'il fait, ma brebis,
Si mes pauvres enfans avaient eu des habits. »

Cela est jeté sans art, presque sans grâce. Ce morceau, ainsi détaché, laisserait même en doute si ce n'est pas *la veuve* qui est *tondue*; et cependant ce passage fait un vrai plaisir : pourquoi ? parce qu'il est naturel, et qu'il laisse, pour ainsi dire, couler un sentiment qui honore l'humanité. On plaint la brebis et la veuve.

Aux prières du saint chacun se recommande.
Sa colère s'appaise, il accepte l'offrande,
La prend, l'emporte avec dévotion,
Et donne à tous les trois sa bénédiction.

Le tableau est achevé ; on voit le tartufe, et le dernier vers est une épigramme qui termine très-bien ce morceau.

La mère, de son mieux, et console et rassure
Ses malheureux enfans,
Que voilà restés sans chassure,
Et peut-être pour bien du temps.

On trouve dans ces vers le mérite de la simplicité. Ce sont sans doute quelques traits semblables qui ont fait distinguer le recueil de Le Monnier.

## FABLE LI.

### L'ÉLÉPHANT.

Qui voit un homme les voit tous.
Oui, le dehors sans doute se ressemble;
Mais les esprits? il en est, ce me semble,
De plus sages ou de moins fous.
Tels sont les animaux. L'éléphant a la gloire
D'être prudent; mais aujourd'hui
De l'un d'eux je conte une histoire
Qui dépose un peu contre lui.
De sa trompe volumineuse
Ils se plaignait un jour amèrement;
C'était, à son avis, un fort bon ornement
Qui le déshonorait. Traîner à tout moment
Une masse informe et hideuse,
Qui s'allonge sans grâce et tombe lourdement!
Jupiter avait bien affaire
De l'affubler ainsi! «Quel poids! Sous le soleil,»
S'écriait-il avec colère,
«Vit-on jamais un nez pareil?»
Jupiter, qui voit tout, du séjour du tonnerre,
L'entend, l'exauce; au même instant
L'animal sent tomber à terre
Ce lourd fardeau dont il se plaignait tant.
Qu'arriva-t-il? Bientôt Dame Nature
Lui demanda quelque aliment.
Mais où trouver un instrument
Qui jusqu'à son palais portât la nourriture
Comme sa trompe? Il sent enfin
La sottise qu'il vient de faire.

Hélas! comment s'y prendre? avec la faim
Nous savons tous qu'on ne raisonne guère;
Il s'agit de la satisfaire,
Ou d'en mourir. Or, un matin,
Il en mourut dans son triste repaire.
L'œil des dieux voit plus loin que nous:
Ce sont nos désirs qu'il faut craindre;
Si le ciel les exauçait tous,
Nous serions bien plus à plaindre.

IMBERT.

## EXPLICATION.

Le but de cette fable est de nous faire sentir que la sagesse la plus admirable règne dans les ouvrages de la Divinité; et, s'il nous arrive d'y découvrir des défauts, ce n'est pas parce que la création est imparfaite, mais parce que nos yeux sont trop faibles pour en saisir l'ensemble.

## FABLE LII.

### LE LION ET LE MOUCHERON.

« VA-T'EN, chétif insecte, excrément de la terre!»
C'est en ces mots que le lion
Parlait un jour au moucheron.
L'autre lui déclara la guerre:
— «Penses-tu,» lui dit-il, «que ton titre de roi
Me fasse peur ni me soucie?
Un bœuf est plus puissant que toi;
Je le mène à ma fantaisie.»
A peine il achevait ces mots,

Que lui-même il sonna la charge,
Fut le trompette et le héros.
Dans l'abord il se met au large,
Puis prend son temps, fond sur le cou
Du lion qu'il rend presque fou.
Le quadrupède écume et son œil étincelle;
Il rugit. On se cache, on tremble à l'environ (*);
Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage d'un moucheron.
Un avorton de mouche en cent lieux le harcelle;
Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau,
Tantôt entre au fond du naseau.
La rage alors se trouve à son faîte montée.
L'invisible ennemi triomphe et rit de voir
Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée
Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
Le malheureux lion se déchire lui-même,
Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,
Bat l'air, qui n'en peut mais (†); et sa fureur extrême
Le fatigue, l'abat: le voilà sur les dents.
L'insecte du combat se retire avec gloire;
Comme il sonna la charge il sonne la victoire,
Va partout l'annoncer, et rencontre en chemin
L'embuscade d'une araignée:
Il y rencontre aussi sa fin.

Quelle chose par-là nous peut être enseignée?

---

(*) *On tremble à l'environ;* vieille manière de parler: il faut dire, *aux environs.*

(†) *Bat l'air, qui n'en peut mais;* autre manière ancienne de parler, pour dire, *qui n'y peut rien.*

J'en vois deux; dont l'une est qu'entre nos ennemis,
Les plus à craindre sont souvent les plus petits;
L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,
Qui périt pour la moindre affaire.

LA FONTAINE.

---

EXPLICATION.

C'est encore ici une des belles fables de ce poète, même une de celles dont vous suivez plus facilement la marche. Vous voyez ce lion si terrible, qui fait trembler toute la forêt, et dont le nom seul annonce la force et l'empire; vous le voyez entrer en fureur, rugir, battre l'air de sa queue, lever ses énormes griffes; et tout cela contre un moucheron, qui se moque de lui. Voilà un tableau qui ne vous échappe pas; mais si je vous demandais de faire une application du sens moral, vous seriez peut-être bien embarrassés. Cela signifie qu'un homme puissant, un prince, un roi a quelquefois tout à craindre du dernier des hommes; et que ce misérable, qui a pu se vanter de faire trembler celui qui semble pouvoir tout, va succomber sous les coups d'un misérable comme lui. Mais qu'est-ce que cela vous fait à vous? Vous êtes dans un âge où les événemens qui troublent la vie des hommes ne vous intéressent guère encore, et vous sont même inconnus. Tant mieux, mes amis; puisse cette heureuse ignorance se prolonger pour vous long-temps encore.

---

FABLE LIII.

LE JARDINIER, LES CHENILLES ET L'ORTIE.

GUERRE ouverte dans le fruitier:
Chenilles contre le pommier,

Et Gros-Jean contre les chenilles.
Pour quelques fruits rongés, des milliers de familles
Périrent de la main de notre jardinier.
C'était un beau sujet de guerre!
Et certes, souvent parmi nous
N'a-t-on pas vu plusieurs milliers de fous
Se faire tuer pour quelque arpent de terre?
Pour moins encor,
Pour un peu d'or?
Tandis donc que Gros-Jean, pour garantir ses pommes,
Se démenait,
Exterminait;
Une ortie aussi se plaignait
Et des chenilles et des hommes.
Quel sort, hélas! plus triste que le sien!
Pas le plus petit soin! pas la moindre culture!
Pas une feuille, mal ou bien,
Qui ne soit une découpure!
«Sotte plante! de tes piquans,
Chenilles vengent les passans,»
Lui dit l'homme, «et je t'abandonne
A ces insectes dévorans:
Tandis, sur toi, qu'ils exercent leurs dents,
Mes fruits pourront gagner l'automne;
Et tandis que tu te défends
Tu ne fais de mal à personne.»
Dieu met aux prises les méchans,
Dont l'espèce toujours abonde,
Pour laisser aux honnêtes gens
Quelque repos en ce bas-monde.

VITALIS.

---

## FABLE LIV.

### LE CHIEN ET LE CHAT.

Ragotin, chien picard, et sentant le terroir,
Fidèle et bien la meilleure ame
Qne dans son espèce on pût voir,
Hôte d'une maison, ne s'y faisait valoir
Qne par ses soins zélés pour monsieur, pour madame,
Pour enfans, valets, tout le train;
Jamais chien ne fut plus hnmain.
Vous l'eussiez vu caresser sa maîtresse,
Faire cent tours ponr l'égayer;
Prendre sa part de joie on de tristesse,
Selon qu'il la voyait on rire ou larmoyer;
D'une liene annoncer son maître;
Pour le servir, appeler tons ses gens,
Caresser ses amis, de loin les reconnaître,
Patte flatteuse et point de dents.
Quelquefois dans un petit coche
De traîner les enfans il faisait son devoir;
Il escortait Catant quand elle allait le soir;
Pour le cuisinier même il était tourne-broche;
Il était tont: aussi dans le logis
Ne comptait-il qne des amis:
J'en excepte un matou dont il tira l'oreille,
Un jour, en dispntant un os.
« Tu penx t'attendre à pis qu'à la pareille, »
Lui dit le chat, l'œil en feu, le cœur gros.
Le chien ne prend garde au propos,
Ni n'en gruge moins bien, ni moins bien n'en sommeille.
Mais cependant le traître matou,
Méditant nnit et jour où

Il pourrait en tirer vengeance,
Le trouve enfin : tout vient quand on y pense.
La maîtresse avait un serin
Qui la charmait de son ramage :
Le scélérat, un beau matin,
*Incognito* s'en va rompre la cage,
Étrangle le musicien,
Et tout rongé, le porte à la loge du chien.
Or, je vous laisse à juger le vacarme
Que la maîtresse fit, se trouvant sans serin.
Tout le logis est en alarme :
On court, on cherche ; on trouve enfin
Le vrai corps du délit auprès de Ragotin.
» Ah, le perfide ! il faut qu'il meure ;
Point de pardon pour cet ingrat.
Vite qu'on me l'assomme. « On obéit sur l'heure ;
En le frappant chacun le pleure ;
Mais l'amitié n'alla qu'à soupçonner le chat,
Et pas plus loin ; du chien nul ne prit la défense ;
Et pour toute reconnaissance :
« C'est dommage, » dit-on ; « mais qu'y faire ? il est mort.
Un ennemi nuit plus que cent amis ne servent.
Qu'à jamais les dieux m'en préservent !
La haine veille, et l'amitié s'endort.

La Motte.

---

## EXPLICATION.

Excellente leçon, qui nous doit apprendre combien il est dangereux de blesser l'amour-propre de qui que ce soit, même du plus petit ou du plus méprisé des hommes. Il n'est personne

qui, poussé fortement par la haine et le désir de la vengeance, ne puisse parvenir à nous perdre, ou tout au moins à nous nuire.

—

## FABLE LV.

### LE SECRET DE POLICHINELLE.

«Qui découvre une vérité,»
A dit un grave personnage,
«La gardera pour soi, s'il est quelque peu sage
Et chérit sa tranquillité.
Socrate, Galilée, et gens de cette étoffe,
Ont méconnu ce dogme, et s'en sont mal trouvés.
Quels maux n'ont-ils pas éprouvés!
D'abord cet Anitus qui crie au philosophe;
Mélitus applaudit; et mon sage, en prison,
Reconnaît, mais trop tard, le tort d'avoir raison.
Socrate y but la mort: mais quoi! son infortune,
Qui n'a fait qu'assurer son immortalité,
Pourrait-elle étonner mon intrépidité?
Ce qu'il osa cent fois, je ne l'oserais une!
Non, non, je veux combattre un prejugé reçu.
Dût l'Anitus du jour, aboyant au scandale,
Calomnier mes mœurs pour venger la morale,
Je rectifie un fait qu'on n'a jamais bien su;
Des générations erreur héréditaire,
Erreur qu'avec Fréron partage aussi Voltaire;
Polichinelle, amis, n'était pas né bossu.
L'histoire universelle affirme le contraire.
Je le sais fort bien; mais qu'y faire?
Ne pas lui céder en ce point,
Ni sur cet autre encor: monsieur Polichinelle

Grasseyait bien un peu, mais ne bredouillait point,
Quoiqu'en ait dit aussi l'histoire universelle.
Du reste, en fait d'esprit, se croyant tout donné,
Pour avoir un peu de mémoire,
Monsieur Polichinelle, au théâtre adonné,
Fondait sur ce bel art sa fortune et sa gloire :
Il voulait l'une et l'autre. Assez mal à propos
Un soir donc il débute en costume tragique,
Ignorant, l'idiot, qu'un habit héroïque
Veut une taille de héros.
Aussi la pourpre et l'or dont mon vilain rayonne
Font-ils voir aux plus étourdis
Ce qui, sous ses simples habits,
N'avait encor frappé personne :
Son dos un peu trop arrondi,
Son ventre un pen trop rebondi,
Sa figure un peu trop vermeille.
De plus, si ce n'est trop de la plus douce voix
Pour dire ces beaux vers qui charment à la fois
L'esprit, et le cœur, et l'oreille,
Imaginez-vous mon grivois
Psalmodiant Racine et grasseyant Corneille.
On n'y tint pas: il fut hué,
Sifflé, bafoué, conspué.
Un autre en serait mort, ou de honte ou de rage :
Lui, plus sensé, n'en mourut pas;
Et crut même de ce faux pas
Pouvoir tirer quelque avantage.
« Mes défauts sont connus: pourquoi m'en affliger ?
Mieux vaudrait-il les mettre à la mode.
Je ne saurais les corriger,
Affichons-les; c'est si commode!

Il est plusieurs célébrités.
Hommes de goût, gens à scrupules,
La vôtre est dans vos qualités,
La nôtre est dans nos ridicules. »
Il dit ; et sur son dos, qui n'était que voûté,
Il ajuste une bosse énorme ;
Puis, un ventre de même forme
A son gros ventre est ajouté.
Loin d'imiter ce Démosthènes
Qui, bredouilleur ambitieux,
Devant les flots séditieux,
Image du peuple d'Athènes,
S'exerçait à briser les chaînes
De son organe vicieux,
Confiait aux vents la harangue
Où des Grecs il vengeait les droits,
Et pour mieux triompher des rois,
S'efforçait à dompter sa langue,
Polichinelle croit qu'on peut encor charmer
Sans être plus intelligible
Que tel que je pourrais nommer,
Et met son art à se former
Un parlage un peu plus risible.
Puis, vêtu d'un habit de maint échantillon,
Il barbouille de vermillon
Sa face déjà rubiconde,
Prend des manchettes, des sabots ;
Dit des sentences, de gros mots ;
Bref, n'omet rien pour plaire aux sots,
Et plaît à presque tout le monde.
Quels succès par les siens ne sont pas effacés ?
Les Roussels passeront, les Janots sont passés !

Lui seul, toujours de mode, à Paris comme à Rome,
Peut se prodiguer sans s'user;
Lui seul, toujours sûr d'amuser,
Pour les petits enfans est toujours un grand homme.
Ajoutons à ce que j'ai dit,
Que tel, qui tout bas s'applaudit
De la faveur universelle,
Ne doit sa vogue et son crédit
Qu'au secret de Polichinelle.

ARNAULT.

---

## EXPLICATION.

C'est un grand ridicule de se louer soi-même. L'homme sage et judicieux ne donnera point dans cette vanité. Celui qui a du mérite n'en parle pas; il laisse aux autres le soin de le publier. *Qu'un autre vous loue*, dit Salomon, *et non votre bouche; que ce soit un étranger, et non vos propres lèvres.* On perd toujours à se louer; et l'on persuade ordinairement le contraire de ce qu'on se propose; on en impose seulement aux ignorans.

---

## FABLE LVI.

### LES SINGES ET LE LÉOPARD.

DES singes dans un bois jouaient à la main chaude:
Certaine Guenon moricaude,
Assise gravement, tenait sur ses genoux
La tête de celui qui, courbant son échine,
Sur sa main recevait les coups.
On frappait fort, et puis devine.
Il ne devinait point: c'était alors des ris,
Des sauts, des gambades, des cris.

Attiré par le bruit du fond de sa tanière,
Un jeune Léopard, prince assez débonnaire,
Se présente au milieu de nos singes joyeux.
Tout tremble à son aspect. « Continuez vos jeux, »
Leur dit le Léopard; « je n'en veux à personne:
Rassurez-vous, j'ai l'ame bonne;
Et je viens même ici, comme particulier,
A vos plaisirs m'associer:
Jouons, je suis de la partie. »
— « Ah! Monseigneur, quelle bonté!
Quoi! votre altesse veut, quittant sa dignité,
Descendre jusqu'à nous! » — « Oui, c'est ma fantaisie.
Mon altesse eut toujours de la philosophie,
Et sait que tous les animaux
Sont égaux.
Jouons donc, mes amis; jouons, je vous en prie. »
Les singes, enchantés, crurent à ce discours,
Comme l'on y croira toujours.
Toute la troupe joviale
Se remet à jouer: l'un d'entre eux tend la main;
Le Léopard frappe, et soudain
On voit couler du sang sous la griffe royale.
Le singe à cette fois devina qui frappait,
Mais il s'en alla sans le dire.
Ses compagnons faisaient semblant de rire,
Et le Léopard seul riait.
Bientôt chacun s'excuse, et s'échappe à la hâte,
En se disant entre leurs dents:
« Ne jouons point avec les grands;
Le plus doux a toujours des griffes à la pate.

FLORIAN.

## EXPLICATION.

L'homme puissant qui n'est pas juste, abuse toujours de la faiblesse du pauvre, qui doit toujours se défier de ses caresses.

LA FONTAINE dit, et il n'a pas tort, que:

« La raison du plus fort est toujours la meilleure. »

---

## FABLE LVII.

### LE PRÉCEPTE DE MAHOMET.

Mahomet dit dans l'Alcoran:
« Crains de manger du porc, fidèle Musulman!
Cet animal renferme une partie impure;
Et, sous les peines de l'enfer,
Tu dois t'abstenir de sa chair! »
Ce précepte, jadis, causa plus d'un murmure
Parmi quelques Imans réunis en secret
Pour manger un cochon de lait.
« Encor, » dit l'un des bons apôtres,
« Si, donnant au précepte un sens moins étendu,
Le prophète eût nommé le morceau défendu,
On aurait pu manger les autres;
Mais à cause d'un seul les interdire tous,
C'est nous traiter en sots: amis, qu'en pensez-vous?»
« Docteur, » répond l'un d'eux, « voici ce que j'en pense:
L'article est délicat; voulons-nous assurer
La paix de notre conscience?
Il convient d'en délibérer:
Or, sans se mettre ici l'esprit à la torture,
Je vais m'expliquer en deux mots.

Le morceau défendu, certes, n'est point la hure;
Mais je soutiens que c'est le dos.»
— «Moi, le ventre,» s'écria un des autres suppôts.
«Ce sont les pieds,» dit un troisième.
Pour l'oreille et la queue on opina de même.
Après avoir bien pesé tout,
Nos dévots musulmans au cochon firent fête.
Chacun en prit selon son goût;
L'animal fut mangé des pieds jusqu'à la tête.

Ce monde est une table où mille conviés,
Sévères pour autrui, pour eux pleins d'indulgence,
Composent de la sorte avec leur conscience;
Et tous les plats sont nettoyés.

Le Bailly.

## FABLE LVIII.

### LE TONNERRE ET LES GRENOUILLES.

La foudre grondait dans les airs;
Les vents entrechoquaient les nues
Où serpentait la lueur des éclairs;
Les champs étaient noyés et les moissons perdues.
Pendant ce tumulte effrayant,
Dans leur habitacle aquatique
Des grenouilles tremblaient: je le crois aisément.
Plus de danses, plus de musique;
Une morne terreur avait glacé l'étang
Et consterné la république.
«C'est notre faute assurément,»
Dit à peu près dans son rauque langage
La doyenne du marécage.

Calmons du ciel le courroux éclatant.
Nous seules allumons ses carreaux redoutables (*).
Quand Jupin tonne, il est constant
Que les grenouilles sont coupables.»

DORAT.

---

## FABLE LIX.

### L'ARAIGNÉE ET LE VER A SOIE.

«QUOI! toujours un maudit balai
Emportera tout mon ouvrage!
Et jamais je n'achèverai...
Ah! cette fois je perds courage.
Imbécilles humains! mais vous n'y pensez pas;
De la rivale de Pallas,
Barbares, vous brisez la trame inimitable;
Et d'un vermisseau méprisable
Vous recherchez le fil mille fois plus grossier!
Pour encourager l'ouvrier,
Vous vous chargez de sa dépense;
Vous le logez avec magnificence.»
Ainsi notre fileuse exhalait son courroux.
Un vermisseau voisin reprit d'un ton fort doux:
«Dame Arachné, pourquoi vous échauffer la bile?
Eh! de grâce, modérez-vous:
Oui, de par tous les dieux, vous êtes fort habile;
Votre ouvrage est fort beau, mais il est inutile!

BOISSARD.

---

(*) Foudre.

## EXPLICATION.

On peut quelquefois imposer silence à l'envie par ses bonnes qualités; mais on ne la changera point. Elle vivra autant que subsistera le mérite qui l'a fait naître. Il semble que l'élévation des autres humilie l'envieux. Aussi n'y a-t-il rien qu'il ne fasse, pour répandre sur les bonnes qualités d'autrui des couleurs qui les altèrent. Il trouvera des taches dans ce que tout le monde admire, il disputera tout haut les qualités louables qu'il est forcé d'avouer en secret, ou il s'efforcera du moins d'en diminuer l'éclat, s'il ne peut venir à bout de l'obscurcir.

---

## FABLE LX.

### LA RICHESSE ET LA PAUVRETÉ.

Dans un lointain pays Richesse et Pauvreté
Je ne sais pourquoi voyagèrent.
Un jour, elles se rencontrèrent
Près d'un château fameux par l'hospitalité.
Au front de ce bel édifice
On lisait: *Cet asile, ouvert pour les vertus,*
*Est toujours fermé pour le vice.*
«Bien!» dit la Pauvreté; «salut au saint hospice,
Où tous les malheureux sont toujours bien reçus,
Où l'homme tend à l'homme une main bienfaitrice,
Où pour l'infortuné tous les cœurs sont émus!»
Cependant la Richesse altière
Aux portes frappe la première,
Frappe en maître... On ouvre aussitôt.
«Vous n'êtes point la Modestie,»
Dit le joyeux portier, qui n'était point un sot;
«Et je me connais en physionomie,

Vous n'êtes pas non plus, certes, l'Humanité,
La Justice, la Fermeté,
Ou la Valeur, ou la Sagesse:
Quelle vertu cachée êtes-vous?» — «La Richesse.» —
«La Richesse! c'est différent,»
Dit Jacques; «de Dorval la Richesse est bien digne,
Et son mérite éblouissant,
Ici vanté, paraît insigne;
Au surplus, un portier doit suivre sa consigne:
Entrez, Richesse! on vous attend.»
Et Jacques, toujours gai, de s'approcher fait signe
A l'autre voyageuse. Elle avance en tremblant.
«Ça, dites-moi, ma bonne amie,
Seriez-vous pas l'Humilité,
La Douceur? Qui vous voit se sent l'ame attendrie;
Qu'êtes-vous?» — «Mon ami, je suis la Pauvreté.»
Jacques dit aussitôt: «Pauvreté n'est pas vice;
Mais je ne sais trop quel service
Ici vous rendre en ce moment:
Sire Dorval est là; c'est un homme opulent,
Si haut! si fier! que dans un sot caprice
Je craindrais bien pour vous un mauvais compliment.
Peut-être un bon conseil vaut-il un bon office:
Le parti que pour vous je crois le plus prudent,
Est de passer ce riche hospice:
Ne m'imputez jamais ce pénible refus:
Je souffre de tant d'injustice;
Mais chez les hommes vils, à l'intérêt vendus,
La richesse tient lieu de toutes les vertus,
La pauvreté, de tous les vices.»

DROBECQ.

—

## EXPLICATION.

Ce n'est point pour ce qu'elle vaut, mais pour ce qu'elle enseigne, que nous plaçons cette fable ici; et encore la morale doit-elle en être prise à contre-sens: car quel avantage pourrait-on retirer de cette maxime, *que richesse tient lieu de toutes les vertus, et pauvreté de tous les vices?* Cet apologue est une critique du vice le plus odieux des hommes, celui qui leur fait rechercher et admirer ceux d'entr'eux que la fortune a favorisés, sans s'inquiéter si quelques bonnes qualités accompagnent cet avantage, et repousser, au contraire, ceux qui n'ont que des vertus pour richesses. Cette morale est bien vieille, bien rabattue, direz-vous. Rien de plus vrai, mes amis; mais le monde s'est-il corrigé? non. Dans ce cas, ne craignons pas de lui répéter la leçon qu'il a déjà entendue cent fois. Il se trouvera peut-être quelqu'un qui ne la laissera pas perdre.

---

## FABLE LXI.

### LE CHEVAL, LE BOEUF, LE MOUTON ET L'ÂNE.

QUATRE animaux divers et d'instinct et de nom,
Dom Coursier à l'humeur altière,
Robin Mouton le débonnaire,
Tête froide le Bœuf, et maître Aliboron,
Mourant de faim parmi les joncs d'un marécage,
Convoitaient un gras pâturage
Qu'en vain ils côtoyaient de près,
Et dont Martin-Bâton leur défendait l'accès.
Tous quatre dévoraient des yeux l'herbe fleurie;
Mais Martin d'en goûter faisait passer l'envie.
Robin, tremblant comme un mouton,

En songeant au danger, oubliait la disette;
Dom Coursier, pour ses faits prôné dans la gazette,
Perdait tout son courage à l'aspect du bâton;
Le Bœuf, après mûre réflexion,
Abandonnait tout projet de conquête.
Tandis qu'il ruminait, l'intrépide Grison,
Sans tant travailler de la tête,
Du gardien terrible affronte le courroux.
On a beau le frapper, on ne peut s'en défaire.
Le ladre sans pudeur avance sous les coups :
D'un saut victorieux il franchit la barrière,
Et le voilà dans l'herbe enfin jusqu'aux genoux,
Se vautrant, gambadant, et broutant sans rancune.
Ses discrets compagnons le poursuivaient en vain
De leurs regards jaloux. «Amis!» dit le Roussin,
«Voilà comme l'on fait fortune!»

BOISSARD.

---

## FABLE LXII.

### LE TIGRE ET LE RENARD.

«TE voilà de retour, ami Renard. Dis-moi:
As-tu bien accompli les ordres de ton roi?
As-tu bien écouté ce que dans mon empire
Chacun de mes sujets peut dire?
Puis-je être assuré de leur foi?
Quels sont les sentimens que ma personne inspire?
Parle; est-ce de l'amour? serait-ce de l'effroi?»
— «Inspirer de l'effroi! de l'effroi, vous! Non, Sire;
On vous chérit, on vous admire.
Vos bienfaits, vos vertus ont gagné tous les cœurs;

On vous nomme des rois le plus grand, le plus juste.
Voyez, dit-on, voyez comme ce Tigre auguste
Sur nous aime à verser chaque jour ses faveurs!
Dans son cœur la justice éclaire
La bienfaisance et la bonté;
A son tour la bonté modère
L'exacte et rigide équité.
Et puis avec transport: Comblez nos voeux, ô Parque!
Et prolongez son terme aux dépens de nos jours.
Je ne finirais pas, s'il fallait, grand monarque,
Vous rapporter ici tous les tendres discours,
Discours non pas d'un seul, mais de la multitude,
Discours des animaux par troupe rassemblés » —
— « Et ceux de qui les fils par ma griffe étranglés...?»
— « Ceux-là, je l'oubliais, chantent leur gratitude,
Et connaissent le prix de cet insigne honneur.
Pour nous, disent-ils, quel bonheur
D'avoir fourni de la pâture» ....
— « Ton rapport, cher ami, ne sent point l'imposture;
Il me contente; j'aime à voir
Que mes sujets font leur devoir.
J'approuve que la voix publique
En toute liberté sur mon compte s'explique.
Mais tous ces animaux qui causent deux à deux,
Leur discours est-il aussi tendre?»
— « Sans doute, roi puissant, ils font pour vous des vœux;
Mais ils sont si respectueux,
Ils se parlent si bas qu'on ne peut les entendre.»

Le Monnier.

## FABLE LXIII.

### LE CHIEN ET LE CHAT.

PATAUD jouait avec Raton,
Mais sans gronder, sans mordre, en camarade, en frère:
Les chiens sont bonnes gens; mais les chats, nous dit-on,
Sont justement tout le contraire.
Raton, bien qu'il jurât toujours
Avoir fait pate de velours,
Raton, et ce n'est pas une histoire apocryphe,
Dans la peau d'un ami, comme fait maint plaisant,
Enfonçait, tout en s'amusant,
Tantôt la dent, tantôt la griffe.
Pareil jeu dut cesser bientôt.
«Eh quoi! Pataud! tu fais la mine:
Ne sais-tu pas qu'il est d'un sot
De se fâcher quand on badine?
Ne suis-je pas ton bon ami?»
— «Prends le nom qui convient à ton humeur maligne,
Raton! ne sois rien à demi:
J'aime mieux un franc ennemi
Qu'un bon ami qui m'égratigne.»

ARNAULT.

---

### EXPLICATION.

Cette fable nous apprend que c'est en vain que les méchans, pour mieux nous tromper, essaient de contrefaire les personnes vertueuses; quelque trait de leur caractère les trahit toujours. On ne doit jamais s'associer qu'avec ses égaux.

---

## FABLE LXIV.

### LES SACS DES DESTINÉES.

On n'est pas bien dès qu'on veut être mieux.
Mécontent de son sort, sur les autres fortunes
Un homme promenait ses désirs et ses yeux,
Et de cent plaintes importunes
Tous les jours fatiguait les Dieux.
Par un beau jour, Jupiter le transporte
Dans les célestes magasins,
Où, dans autant de sacs scellés par les Destins,
Sont par ordre rangés tous les états que porte
La condition des humains.
«Tiens,» lui dit Jupiter, «ton sort est en tes mains:
Contentons un mortel une fois en la vie;
Tu n'en es pas trop digne, et ton murmure impie
Méritait mon courroux plutôt que mes bienfaits;
Je n'y veux pas ici regarder de si près.
Voilà toutes les destinées;
Pèse et choisis; mais, pour régler ton choix,
Sache que les plus fortunées
Pèsent le moins: les maux seuls font le poids.»
— «Grâce au Seigneur Jupin, puisque je suis à même,»
Dit notre homme, «soyons heureux.»
Il prend le premier sac, le sac du rang suprême,
Cachant les soins cruels sous un éclat pompeux.
«Oh! oh!» dit-il, bien vigoureux,
«Qui peut porter si lourde masse:
Ce n'est mon fait.» Il en pèse un second,
Le sac des grands, des gens en place:
Là gisent le travail et le penser profond,
L'ardeur de s'élever, la peur de la disgrâce,

Même les bons conseils que le hasard confond.
«Malheur à ceux que ce poids-ci regarde,»
Cria notre homme, «et que le Ciel m'en garde!
A d'autres.» Il poursuit, prend et pèse toujours
Et mille et mille sacs, trouvés toujours trop lourds:
Ceux-ci par des égards et la triste contrainte;
Ceux-là par les vastes désirs;
D'autres par l'envie ou la crainte;
Quelques-uns seulement par l'ennui des plaisirs.
«O ciel, n'est-il donc point de fortune légère?»
Disait déjà le chercheur mécontent;
«Mais quoi! me plains-je à tort? J'ai, je crois, mon affaire:
Celle-ci ne pèse pas tant.»
— «Elle pèserait moins encore,»
Lui dit alors le Dieu qui lui donnait le choix:
«Mais tel en jouit qui l'ignore;
— Cette ignorance en fait le poids.»
— «Je ne suis pas si sot; souffrez que je m'y tienne,»
Dit l'homme. — «Soit; aussi bien c'est la tienne,»
— Dit Jupiter. «Adieu, mais là-dessus
Apprends à ne te plaindre plus.»

La Motte.

—

## EXPLICATION.

L'invention de cette fable est riche, et la narration ne l'appauvrit point. Elle est bien dans le genre d'esprit particulier à La Motte, qui raisonne beaucoup mieux qu'il ne peint, et qui a cent traits fins et qui donnent à penser, pour une de ces inspirations heureuses qui décèlent le génie. Il veut nous apprendre par cette fable que rien n'est plus étonnant que de voir les hommes courir sans cesse après le bonheur, sans pouvoir jamais l'atteindre. Au lieu de le chercher dans la modération de leurs désirs

et dans la jouissance de ce qu'ils ont, ils croient toujours l'apercevoir dans des postes, des richesses ou des plaisirs, qu'ils n'ont pas. Voulez-vous vivre heureux: sentez le prix des biens que vous possédez, et sachez en jouir. Mettez des bornes à vos désirs et à vos besoins: plus on désire, plus il manque de choses. Contentez-vous du nécessaire: la modération vaut mieux que tous les trésors de la fortune.

---

## FABLE LXV.

### LE MIROIR.

Jadis un père de famille
Eut un fils beau comme le jour;
Il eut au contraire une fille
Sans nuls attraits, vrai remède d'amour.
Ces enfans badinaient comme font d'ordinaire
Ceux de leur âge; et, trouvant un miroir
A la toilette de leur mère,
Le Narcisse nouveau prit plaisir à s'y voir.
Devenu tout-à-coup amoureux de lui-même,
Il vanta ses attraits, vanité dont sa sœur
Ressentit un dépit extrême,
Croyant à chaque mot qu'il taxait sa laideur.
Elle n'entendait pas là-dessus raillerie;
Quoique fort jeune encor, l'amour-propre et l'envie
S'en étaient emparés. Elle va promptement
Trouver son père à son appartement.
«Mon petit frère a la manie
De se mirer,» dit-elle; «il se croit un soleil,
Et son orgueil est sans pareil.
Défendez-lui, mon père, je vous prie.»

Le père, loin de le gronder,
Les embrasse tous deux, tour-à-tour les caresse;
Et leur partageant sa tendresse,
«Mes chers enfans,» dit-il, «je veux
Que vous vous miriez tous les deux:
Vous, mon fils, afin que l'image
De la beauté dont Dieu prit soin de vous parer
Vous donne l'horreur du vice et du libertinage
Qui pourrait la déshonorer;
Et vous, ma fille, afin qu'en cette glace
Apercevant votre disgrâce,
Et que vous n'avez pas ces attraits enchanteurs
Dont brille souvent la jeunesse,
Vous répariez ces défauts par vos mœurs:
Rien n'est si beau que la sagesse.»

RICHER.

---

## FABLE LXVI.

### LE LIVRE DE LA RAISON.

LORSQUE le ciel, prodigue en ses présens,
Combla de biens tant d'êtres différens,
Ouvrages merveilleux de son pouvoir suprême,
De Jupiter, l'homme reçut, dit-on,
Un livre écrit par Minerve elle-même,
Ayant pour titre *la Raison*.
Ce livre, ouvert aux yeux de tous les âges,
Les devait tous conduire à la vertu;
Mais d'aucun d'eux il ne fut entendu,
Quoiqu'il contînt les leçons les plus sages.
L'enfance y vit des mots, et rien de plus;

La jeunesse, beaucoup d'abus:
L'âge suivant, des regrets superflus,
Et la vieillesse en déchira les pages.

AUBERT.

---

## FABLE LXVII.

### L'HISTOIRE.

La capitale d'un Empire,
Que le glaive du Scythe achevait de détruire,
Par mille édifices pompeux
Du sauvage vainqueur éblouissait la vue.
D'un prince qui régna dans ces murs malheureux
Il admirait surtout la superbe statue.
On lisait sur le monument:
*Au très-puissant, très-bon, très-juste et très-clément*,
Et le reste; en un mot l'étalage vulgaire
Des termes consacrés au style lapidaire.
Ces mots en lettres d'or frappent le conquérant;
Ce témoignage si touchant,
Qu'aux vertus de son roi rendait un peuple immense,
Émeut le roi barbare; il médite en silence
Sur ce genre d'honneurs qu'il ne connut jamais;
Long-temps de ce bon prince il contemple les traits.
Il se fait expliquer l'histoire de sa vie.
« Ce prince, » dit l'histoire, « horreur de ses sujets,
Naquit pour le malheur de sa triste patrie:
Devant son joug de fer il fit taire les lois;
Il étouffa l'honneur, ce brillant fanatisme
Qui sert si bien les rois,
Et fit le premier pas vers l'affreux despotisme. »

Tel était le portrait qu'à la postérité
Transmettait l'équitable histoire.
Le Scythe confondu ne sait ce qu'il doit croire.
« Pourquoi donc, si l'histoire a dit la vérité,
Par un monument si notoire
Le mensonge est-il attesté? »
Sa majesté sauvage était bien étonnée.
« Seigneur! » dit un des courtisans,
Qui durant près d'un siècle à la cour des tyrans
Traîna sa vie infortunée,
« Seigneur! ce monument, qui vous surprend si fort,
Au destructeur de la patrie
Fut érigé pendant sa vie.....
On fit l'histoire après sa mort. »

BOISSARD.

---

## FABLE LXVIII.

### LA LINOTTE.

UNE étourdie, une tête à l'évent,
Une linotte, c'est tout dire,
Sifflant à tout propos, et tournant à tout vent,
Quitta sa mère et voulut se produire,
Se faire un sort indépendant.
Un nid chez soi vaut mieux souvent
Que ne vaut ailleurs un empire.
Il s'agit de trouver un bel emplacement.
Ma folle un jour s'arrêta près d'un chêne.
« C'est, » dit-elle, « ce qu'il me faut;
Je serai là comme une reine;
On ne peut se nicher plus haut. »

En un moment le nid s'achève :
Mais deux jours après, ô douleur!
Par tourbillons le vent s'élève,
L'air s'embrase, un nuage crève :
Adieu les projets de bonheur!
Notre linotte était absente.
A son retour, Dieu! quels dégâts!
Plus de nid! le chêne en éclats!
« Ho, ho! je serai plus prudente, »
Dit-elle; « logeons-nous six étages plus bas. »
Des broussailles frappent sa vue.
« La foudre n'y tombera point,
J'y vivrai tranquille, inconnue.
Et ceci, pour le coup, est mon fait de tout point. »
Elle y bâtit son domicile.
Moins d'éclat, sans plus de repos :
La poussière et les vermisseaux
L'inquiètent dans cet asile :
Il faut prendre congé; mais, sage à ses dépens,
D'un buisson qui domine elle gagne l'ombrage,
Y trouve des plaisirs constans,
Et s'y préserve en même temps
De la poussière et de l'orage.
Si le bonheur nous est permis,
Il n'est point sous le chaume, il n'est point sur le trône.
Voulons-nous l'obtenir, amis,
La médiocrité le donne.

DORAT.

—

## FABLE LXIX.

### LE CHAMEAU ET LE BOSSU.

Au son du fifre et du tambour,
Dans les murs de Paris on promenait un jour
Un chameau du plus haut parage;
Il était fraîchement arrivé de Tunis,
Et mille curieux, en cercle réunis,
Pour le voir de plus près, lui fermaient le passage.
Un riche, moins jaloux de compter des amis
Que de voir à ses pieds ramper un monde esclave,
Dans le chameau louait un air soumis.
Un magistrat aimait son maintien grave,
Tandis qu'un avare enchanté,
Ne cessait d'applaudir à sa sobriété.
Un bossu vint, qui dit ensuite :
— « Messieurs, voilà bien des propos;
Mais vous ne parlez pas de son plus grand mérite.
Voyez s'élever sur son dos
Cette gracieuse éminence;
Qu'il paraît léger sous ce poids!
Et combien sa figure en reçoit à la fois
Et de noblesse et d'élégance! » —
En riant du bossu, nous faisons comme lui;
A sa conduite en rien la nôtre ne déroge,
Et l'homme tous les jours dans l'éloge d'autrui,
Sans y songer, fait son éloge.

LE BAILLY.

## FABLE LXX.

### L'ALOUETTE ET SES PETITS, AVEC LE MAÎTRE D'UN CHAMP.

Ne t'attends qu'à toi seul : c'est un commun proverbe.
Voici comme Ésope le mit
En crédit.
Les alouettes font leur nid
Dans les blés quand ils sont en herbe,
C'est-à-dire, environ le temps
Que tout aime, et que tout pullule dans le monde,
Monstres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les forêts, alouettes aux champs.
Une pourtant de ces dernières
Avait laissé passer la moitié d'un printemps
Sans goûter les plaisirs des amours printanières.
A toute force enfin elle se résolut
D'imiter la nature et d'être mère encore.
Elle bâtit un nid, pond, couve, et fait éclore
A la hâte : le tout alla du mieux qu'il put.
Les blés d'alentour mûrs avant que la nitée
Se trouvât assez forte encor
Pour voler et prendre l'essor ;
De mille soins divers l'alouette agitée
S'en va chercher pâture, avertit ses enfans
D'être toujours au guet, et faire sentinelle.
« Si le possesseur de ces champs
Vient avecque son fils, comme il viendra, » dit-elle,
« Écoutez bien ; selon ce qu'il dira,
Chacun de nous décampera. »
Sitôt que l'alouette eut quitté sa famille,
Le possesseur du champ vient avecque son fils.
« Les blés sont mûrs, » dit-il ; « allez chez nos amis

Les prier que chacun, apportant sa faucille,
Nous vienne aider demain dès la pointe du jour.»
Notre alouette, de retour,
Trouve en alarme sa couvée.
L'un commence: «Il a dit que, l'aurore levée,
L'on fît venir demain ses amis pour l'aider.»
«S'il n'a dit que cela,» repartit l'alouette,
«Rien ne nous presse encor de changer de retraite.
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
Cependant soyez gais; voilà de quoi manger.»
Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère.
L'aube du jour arrive, et d'amis point du tout.
L'alouette à l'essor, le maître s'en vient faire
Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.
«Ces blés ne devraient pas,» dit-il, «être debout.
Nos amis ont grand tort, et tort qui se repose
Sur de tels paresseux, à servir ainsi lents.
Mon fils, allez chez nos parens
Les prier de la même chose.»
L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
«Il a dit ses parens, mère! c'est à cette heure...»
— «Non, mes enfans, dormez en paix:
Ne bougeons de notre demeure.»
L'alouette eut raison, car personne ne vint.
Pour la troisième fois le maître se souvint
De visiter ses blés. «Notre erreur est extrême,»
Dit-il, «de nous attendre à d'autres gens que nous.
Il n'est meilleur ami, ni parent que soi-même:
Retenez bien cela, mon fils; et savez-vous
Ce qu'il faut faire? Il faut qu'avec notre famille
Nous prenions dès demain chacun une faucille:
C'est là notre plus court; et nous achèverons

Notre moisson quand nous pourrons. »
Dès-lors que le dessein fut su de l'alouette :
« C'est à ce coup qu'il faut déeamper, mes enfans ; »
Et les petits, en même temps,
Voletans, se culebutans,
Délogèrent tous sans trompette.

LA FONTAINE.

—

## EXPLICATION.

Le poète veut nous faire entendre par cette fable que quand nous avons des occupations à faire, nous devons nous-mêmes mettre la main à l'œuvre et non pas nous reposer sur l'assistance d'antrui. L'homme est né ponr le travail; un fainéant doit être regardé comme un monstre de la société, dont tous les membres doivent concourir au bien commun, par des travaux de l'esprit ou du corps, en travaillant soi-même ou en dirigeant le travail des autres. L'apôtre a dit que *qui ne veut point travailler, ne doit pas manger.* Il en donnait lui-même l'exemple aux Chrétiens de la primitive Église, en travaillant à des ouvrages de tapisserie, afin de ne pas leur être à charge.

—

## FABLE LXXI.

### L'ENFANT ET LES NOISETTES.

QUE j'aime une image naïvo
Qui soit en apparence une leçon d'enfant,
Et qui pour le sage instructive,
Renferme un précepte important !
Les grandes vérités charment sous cette écorce ;

On ne les attend point, et d'abord on les voit.
Cette surprise y donne de la force.
Un exemple, dit-on; eh bien, exemple soit.
Philosophiquement, si je vais dire à l'homme:
Contente-toi de médiocrité,
Il ne t'en coûtera ni repos ni le somme,
Tu l'auras sans difficulté:
Mais par mille projets je te vois agité,
Tes désirs n'ont point de limites,
Toutes fortunes sont à ton gré trop petites.
Tu vois tout; tout échappe à ton avidité.
Belle leçon, mais l'homme y bâille.
Que faire pour le réveiller?
Or, voici comme j'y travaille:
Je lui conte une fable, il cesse de bâiller.

Un jeune enfant, je le tiens d'Epictète,
Moitié gourmand et moitié sot,
Mit un jour sa main dans un pot,
Où logeait mainte figue avec mainte noisette.
Il en emplit sa main tant qu'elle en peut tenir,
Puis veut la retirer; mais l'ouverture étroite
Ne la laisse point revenir.
Il n'y sait que pleurer; en plainte il se consomme:
Il voulait tout avoir, et ne le pouvait pas.
Quelqu'un lui dit (et je le dis à l'homme):
N'en prends que la moitié, mon enfant, tu l'auras.

La Motte.

—

## EXPLICATION.

Le prologue placé en tête de cette fable démontre l'utilité et le but de l'apologue en général : un exemple, même éloigné, une comparaison, gravent bien plus profondément dans l'esprit une leçon, que des raisonnemens simples et réduits à leur propre force.

—

## FABLE LXXII.

### LE PRÊTRE DE JUPITER.

Un prêtre de Jupiter,
Père de deux grandes filles,
Toutes deux assez gentilles,
De les bien marier fit son soin le plus cher.
Les prêtres de ces temps vivaient de sacrifices,
Et n'avaient point de bénéfices :
La dot était fort mince. Un jeune jardinier
Se présenta pour gendre ; on lui donna l'aînée.
Bientôt après cet hyménée
La cadette devint la femme d'un potier.
A quelque jour de là, chaque épouse établie
Chez son époux, le père les va voir.
« Bonjour, » dit-il ; « je viens savoir
Si le choix que j'ai fait rend heureuse ta vie,
S'il ne te manque rien, si je peux y pourvoir. »
— « Jamais, » répond la jardinière,
« Vous ne fîtes meilleure affaire :
La paix et le bonheur habitent ma maison ;
Je tâche d'être bonne, et mon époux est bon ;
Il sait m'aimer sans jalousie ;
Je l'aime sans coquetterie :

Ainsi tout est plaisir, tout jusqu'à nos travaux;
Nous ne désirons rien, sinon qu'un peu de pluie
Fasse pousser nos artichaux.»
— «C'est là tout?» — «Oui vraiment.» — «Tu seras satisfaite,»
Dit le vieillard: «demain je célèbre la fête
De Jupiter; je lui dirai deux mots.
Adieu, ma fille.» — «Adieu, mon père.»
Le prêtre de ce pas s'en va chez la potière
L'interroger, comme sa sœur,
Sur son mari, sur son bonheur.
«Oh!» répond celle-ci, «dans mon petit ménage,
Le travail, l'amour, la santé,
Tout va fort bien, en vérité;
Nous ne pouvons suffire à la vente, à l'ouvrage:
Notre unique désir serait que le soleil
Nous montrât plus souvent son visage vermeil
Pour sécher notre poterie.
Vous, pontife du dieu de l'air,
Obtenez-nous cela, mon père, je vous prie;
Parlez pour nous à Jupiter.»
— «Très-volontiers, ma chère amie;
Mais je ne sais comment accorder mes enfans:
Tu me demandes du beau temps,
Et ta sœur a besoin de pluie.
Ma foi, je me tairai de peur d'être en défaut.
Jupiter, mieux que nous, sait bien ce qu'il nous faut;
Prétendre le guider, serait folie extrême;
Sachons prendre le temps comme il veut l'envoyer.
L'homme est plus cher aux dieux qu'il ne l'est à lui-même.
Se soumettre, c'est le prier.»

FLORIAN.

—

## EXPLICATION.

La moralité que nous venons d'entendre est pleine de sagesse, et doit nous faire sentir combien sont injustes les murmures que nous osons quelquefois élever contre le ciel :

L'homme est plus cher aux dieux qu'il ne l'est à lui-même.
Se soumettre, c'est le prier.

La Fontaine a fait une fable qui a le même but que celle-ci : c'est celle de *Jupiter et le Métayer*.

## FABLE LXXIII.

### JUPITER ET LE MÉTAYER (*).

Jupiter eut jadis une ferme à donner.
Mercure en fit l'annonce, et gens se présentèrent,
Firent des offres, écoutèrent ;
Ce ne fut pas sans bien tourner :
L'un alléguait que l'héritage
Était frayant (†) et rude, et l'autre un autre si (§).

(*) Fermier qui tient des biens à louer.

(†) *Héritage frayant*, qu'on ne peut mettre en valeur sans faire de grosses dépenses. Les fermiers et les paysans de Champagne et des environs de Château-Thierri, où est né La Fontaine, se servent fort communément des mots *frayant* et *frayer*. La vigne, disent-ils, et certaines terres labourables *frayent beaucoup*, c'est-à-dire, que la culture de la vigne et de certains champs exige des soins et des frais considérables. Le mot *frayer* est présentement inconnu à la langue française dans ce sens-là ; et c'est pourtant de *frayer* qu'est venu *défrayer*, terme fort connu, fort usité, et dont le sens conserve un rapport très-sensible avec celui de *frayer* que lui donnent les paysans de Champagne.

(§) Une autre raison pour moins donner au maître de la terre.

Pendant qu'ils marchandaient ainsi,
Un d'eux, le plus hardi, mais non pas le plus sage,
Promit d'en rendre tant, pourvu que Jupiter
Le laissât disposer de l'air,
Lui donnât saison à sa guise,
Qu'il eût du chaud, du froid, du beau temps, de la bise,
Enfin du sec et du mouillé
Aussitôt qu'il aura baillé.
Jupiter y consent. Contract passé, notre homme
Tranche du Roi des airs, pleut, vente et fait en somme
Un climat pour lui seul: ses plus proches voisins
Ne s'en sentaient non plus que les Américains.
Ce fut leur avantage: ils eurent bonne année,
Pleine moisson, pleine vinée:
Monsieur le receveur fut très-mal partagé.
L'an suivant, voilà tout changé.
Il ajuste d'une autre sorte
La température des cieux,
Son champ ne s'en trouve pas mieux.
Celui de ses voisins fructifie et rapporte.
Que fait-il? Il recourt au Monarque des dieux;
Il confesse son imprudence.
Jupiter en usa comme un maître fort doux.

Concluons que la Providence
Sait ce qu'il nous faut mieux que nous.

La Fontaine.

## FABLE LXXIV.

LA CIGALE TROUVÉE PARMI UNE FOULE DE SAUTERELLES.

Sur le midi, dans le temps (*)
Qu'aux moucherons chassent les hirondelles,
Un villageois chassait aux sauterelles,
Qui, sautant et voletant dans ses champs,
Les tondaient à belles dents.
Il les prend, il les empale (†),
Résolu de tout tuer.
Lors sous sa main lui tombe une cigale,
Et, tout prêt à l'écraser,
D'un ton dolent la cigale s'écrie :
« Considérez, bon homme, je vous prie,
Que je n'ai de ma vie
Gâté vos fleurs, vos fruits, votre herbe, ni vos bois. »
— « Pourquoi te trouvais-tu, » reprit le villageois,
« En si mauvaise compagnie ? »

Coste.

—

## EXPLICATION.

On ne trouve pas dans cette fable, mise en vers par Mr. Coste, dont Ésope est l'inventeur, les agrémens qui coulaient si naturellement de la plume de La Fontaine, qu'on dirait qu'il ne s'en apercevait point lui-même; mais si je ne me trompe, elle n'est pas sans mérite par le style simple dont elle est contée, et surtout à cause du sens moral qu'elle contient, lequel

(*) C'est-à-dire, en été, que les hirondelles, volant de tous côtés, happent mouches et moucherons pour elles et pour leurs petits.

(†) Pour en régaler la volaille de sa basse-cour.

intéresse et intéressera toujours les personnes jeunes, vieilles, de moyen âge, de différent sexe, de quelque rang, et de quelque condition qu'elles soient. Le proverbe n'est pas vain: « Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es. »

---

## FABLE LXXV.

### LES MÉTAMORPHOSES DU SINGE.

GILLE, histrion de foire, un jour, par aventure,
Trouva sous sa patte nn miroir.
Mon singe, au même instant, de songer à s'y voir.
« O le museau grotesque! ô la plate figure! »
S'écria-t-il; « que je suis laid!
Puissant maître des dieux, j'ose implorer tes grâces;
Laisse-moi le lot des grimaces;
Je te demande, au reste, un changement complet. »
Jupin l'entend, et dit: « Je consens à la chose;
Regarde; es-tu content de ta métamorphose? »
Le singe était déjà devenu perroquet.
Sous ce nouvel habit, mon drôle s'examine,
Aime assez son plumage, et surtout son caquet:
Mais il n'a pas tout vu. « Peste! la sotte mine
Que me donne Jupin! le long bec que voilà!
J'ai trop mauvaise grâce avec ce bec énorme:
Donne-moi vite une autre forme. »
Par bonheur, en ce moment-là
Le seigneur Jupiter était d'humenr à rire.
Il en fait donc un paon; et cette fois, le sire,
Promenant sur son corps des yeux émerveillés,
S'enfle, se pavane et s'admire;
Mais, las! il voit ses vilains pieds;

Et mon impertinente bête
A Jupin, derechef, adresse une requête.
« Ma bonté », dit le dieu, « commence à se lasser :
Cependant j'ai trop fait pour rester en arrière,
Et vais de chaque état où tu viens de passer
Te conserver le caractère :
Mais aussi plus d'autre prière.
Que je n'entende plus ton babil importun. »
A ces mots, Jupiter lui donne un nouvel être :
Et qu'en fait-il ? un petit-maître.
Depuis ce temps, dit-on, les quatre n'en font qu'un.

Le Bailly.

---

## EXPLICATION.

Cette fable montre bien le véritable caractère du petit-maître, qui, dans les modes qu'il suit, n'est qu'un singe, et dans son jargon un véritable perroquet. Sa fatuité et ses petits et misérables goûts le rendent l'opprobre des hommes, et quelquefois l'objet du mépris des femmes. C'est un pauvre rôle à jouer dans la société : c'est ordinairement celui des sots que la nature a un peu favorisés, ou seulement qui se sont imaginé qu'elle les avait assez bien traités.

---

## FABLE LXXVI.

### LE CAMÉLÉON.

Deux de ces gens coureurs du monde,
Qui n'ont point assez d'yeux et qui voudraient tout voir ;
Qui, pour dire j'ai vu, je le dois bien savoir,
Feraient vingt fois toute la terre ronde ;

Deux voyageurs, n'importe de leur nom,
Chemin faisant dans les champs d'Arabie,
Raisonnaient du caméléon.
« L'animal singulier! » disait l'un; « de ma vie
Je n'ai vu son pareil; sa tête de poisson,
Son petit corps lézard, avec sa longue queue,
Ses quatre pattes à trois doigts,
Son pas tardif à faire une toise par mois,
Par-dessus tout, sa couleur bleue » ...
— « Halte-là, » dit l'autre, « il est vert,
De mes deux yeux je l'ai vu tout à l'aise;
Il était au soleil, et le gosier ouvert.
Il prenait son repas d'air pur » (*)... « Ne vous déplaise, »
Reprit l'autre, « il est bleu; je l'ai vu mieux que vous,
Quoique ce fût à l'ombre. » — « Il est vert. » — « Bleu, vous dis-je. »
Démenti, puis injure; allaient venir les coups,
Lorsqu'il arrive un tiers. « Eh! messieurs, quel vertige!
Holà donc, calmez-vous un peu. »
« Volontiers, » dit l'un deux; « mais jugez la querelle
Sur le caméléon: sa couleur, quelle est-elle?
Monsieur veut qu'il soit vert; moi je dis qu'il est bleu. »
— « Soyez d'accord, il n'est ni l'un ni l'autre, »
Dit le grave arbitre; il est noir.
A la chandelle, hier au soir,
Je l'examinai bien; je l'ai pris, il est nôtre,
Et je le tiens encor dans mon mouchoir. »
— « Non, » disaient nos mutins, « non, je puis vous répondre
Qu'il est vert, » — « qu'il est bleu; j'y donnerais mon sang. »
« Noir, » insiste le juge. Alors, pour les confondre,

(*) Le caméléon se nourrit de petits insectes, et non pas d'air seulement, comme quelques écrivains l'ont avancé.

Il ouvre le mouchoir, et l'animal sort blanc.
Voilà trois étonnés, les plaideurs et l'arbitre.
Ne l'étaient-ils pas à bon titre?
«Allez,» dit le caméléon,
«Vous avez tous trois tort et raison.
Croyez qu'il est des yeux aussi bons que les vôtres;
Dites vos jugemens, mais ne soyez pas fous
Jusqu'à vouloir y soumettre les autres.
Tout est caméléon pour vous.

La Motte.

---

## EXPLICATION.

Soyez circonspects dans vos jugemens; considérez bien toutes les circonstances avant de décider et ne croyez pas toujours avoir raison, quand votre opinion diffère de celle d'autrui. Cette fable explique très-bien les causes du changement de couleur dans le caméléon: il paraît noir, blanc, vert ou bleu, suivant les manières dont il est éclairé.

---

## FABLE LXXVII.

### LA FOURMI.

Eh! qui n'a pas d'orgueil? Un jour, dame Fourmi
Se crut quelque chose sur terre:
Quand l'orgueil sort de la poussière,
Soyez bien sûr qu'il n'est point à demi.
Notre insecte, en conscience,
Ne pouvait pas cependant
Dire: je suis un géant;
L'orgueil a quelque prudence:

Elle allait donc rabaissant
Tout ce dont la différence
La jetait en son néant:
Rien pour elle n'était grand.
Qu'était-ce que l'éléphant?
Une informe et lourde engeance;
Et, cet homme tant vanté?
Peu de chose en vérité.
Or, cet homme l'entend, et cherche en la poussière
Quel être ose élever une voix aussi fière.
Il voit et sourit de pitié.
«Chétif rien, gouflé d'insolence,»
Dit-il «pourquoi cette arrogance?
Que je le veuille, et sous mon pied
Tu disparais en moins d'une seconde;
Et tu te crois quelque chose en ce monde?
Rampe et te tais, tu feras mieux.»
Ne vous semble-t-il pas voir l'homme audacieux
(Imperceptible et vivante misère),
Qui des bords du néant lance un regard aux cieux,
Pour insulter au maître du tonnerre?
Que lui veux-tu? dis-moi, souffle insensé!
Qu'es-tu donc dans la nature?
Qu'une feuille qui murmure,
Un rien déjà presque passé.
Contre l'Olympe on peut écrire un livre;
Ce livre et nous ne sommes rien:
Si Jupiter nous laisse vivre,
C'est que Jupiter le veut bien.

BLANCHARD.

—

## EXPLICATION.

L'auteur de cette fable a voulu peindre cette espèce d'hommes criminelle qui, ne pouvant comprendre l'essence de la Divinité, finit par en nier audacieusement l'existence : comme si l'univers entier ne déposait pas en faveur de cette vérité, la plus grande et la plus frappante de toutes celles qui sont transmises à notre esprit par nos sens même ! Admirons la bonté de Dieu qui a tout fait pour nos besoins et l'instruction qui nous est véritablement utile, et souffre avec patience l'ingratitude de ces hommes qu'il pourrait anéantir d'un seul mouvement de sa volonté.

—

## FABLE LXXVIII.

### LA RONCE ET LE JARDINIER.

La ronce un jour accroche un jardinier :
« Un mot, » lui dit-elle, « de grâce :
Parlons de bonne foi, Gros-Jean, suis-je à ma place ?
Que ne me traites-tu comme un arbre fruitier ?
Que fais-je ici plantée en haie,
Que servir de *suisse* à ton clos ?
Mets-moi dans ton jardin, et par plaisir essaie
Quel gain t'en reviendra ; je te le promets gros.
Tu n'as qu'à m'arroser, me couvrir de la bise :
Je m'engage à rendre à tes soins
Des fruits d'une saveur exquise,
Et des fleurs qui vaudront roses et lis au moins.
J'en pourrais dire davantage,
Mais j'ai honte de me louer :
Mets-moi seulement en usage,

Et je veux que dans peu tu viennes m'avouer
Que je vaux moins au parler qu'à l'ouvrage. »
C'est en ces mots que s'exhalaient
L'amour-propre et l'orgueil de la plante inutile.
Gros-Jean la crut en imbécille :
Du temps que les plantes parlaient,
On n'était pas encor habile.
On transplante la ronce ; on la fait espalier.
Loin qu'on s'en fie à la rosée
Quatre fois plutôt qu'une elle était arrosée ;
Pour elle ce n'est trop de Gros-Jean tout entier.
Comme elle l'a promis, elle se multiplie ;
Elle étend sa racine et ses branches au loin.
Sous ses filets armés tout se casse, tout plie.
Fruits, potager, tout meurt ; les fleurs deviennent foin.
Gros-Jean reconnut sa folie,
Et n'en crut plus les plantes sans témoin.

Pour qui se vante, point d'oreilles :
Telles gens sont bientôt à bout ;
A les entendre, ils font merveilles :
Laissez-les faire, ils gâtent tout.

La Motte.

—

## EXPLICATION.

C'est dans cette fable qu'on peut voir jusqu'à quel point La Motte manquait quelquefois de goût et même d'oreille. Ces expressions, *servir de suisse à ton clos*, pour *servir de haie*, sont des plus bizarres et des moins agréables ; ces autres, *je te le promets gros*, n'ont ni grâce ni harmonie ; celles *je vaux*

*moins au parler qu'à l'ouvrage*, sont impropres : la ronce ne peut travailler, elle produit. *Les fleurs deviennent foin ;* ce monosyllabe *foin* finit le vers durement et d'une manière aride. *N'en crut plus les plantes sans témoin,* il faudrait *sans preuve.* Du reste, la moralité est très-juste : quand vous entendrez un homme se vanter hautement et sans pudeur, vous pouvez, sans vous tromper, avancer qu'il n'a qu'un talent très-médiocre, si même il en a.

---

## FABLE LXXIX.

### L'OISEAU ET LE CHAT.

Hôtes d'un même appartement,
Le chat et le moineau vivaient fort bien ensemble.
A la première vue il semble
Qu'il en devait être autrement.
Détrompez-vous : le chat faisait fort bonne chère ;
Chère choisie en bons morceaux,
Os de poulets, de pigeonneaux ;
Il en avait qu'il ne savait qu'en faire.
Aussi jamais n'était-ce son affaire
De penser aux souris, de songer aux oiseaux.
Quoi ! guetter des souris et plumer des moineaux !
C'était bon aux chats du vulgaire.
Lui seigneur chat devait exister sans rien faire,
Attendre en paix le manger, le dormir,
Puis le réveil, puis le plaisir ;
Tout cela lui devait venir
Comme la pluie aux champs et l'onde à la rivière.
Au moins le croyait-il ; et c'était au dédain
Que le moineau devait la vie.
Tout n'est pas toujours bien ; un beau jour on l'oublie,
Et, contre son attente, enfin

Seigneur, le chat connaît la faim.
La faim, ce mot dit bien des choses:
Il fait ressouvenir à notre vanité
Des besoins de l'humanité;
Des crimes dont ils sont causes.
Parmi les chats, la générosité
N'est pas de mise, d'ordinaire;
Celui-ci n'avait pas un autre caractère:
Jeûner par trop grande bonté,
N'était pas du tout son affaire.
L'oiseau pouvait encor lui donner à dîner.
Le pauvre oiseau n'y pensait guère,
Quand il sentit la griffe meurtrière
Dans son plumage s'enfoncer.
Il s'en plaignit dans son langage.
Avait-il droit d'attendre un pareil traitement,
Lui, compagnon du chat, son ami de même âge,
Et qu'il aimait si tendrement!
Seigneur chat avait-il oublié le serment
Qu'un jour il avait fait si généreusement,
Qu'à lui, pauvret, ne serait fait dommage,
Et qu'il pouvait sans crainte abandonner sa cage?
«Vous rappelez fort bien cela,»
Dit l'hypocrite personnage;
«Mais j'avais dîné ce jour-là.»

Combien de gens sur cette terre
Ressemblent à cet animal!
Si jamais ils ne font de mal,
C'est que jamais ils n'ont besoin d'en faire.

BLANCHARD.

---

## FABLE LXXX.

### LE ZÈBRE (*).

QUAND le zèbre arriva du fond de l'Éthiopie,
Comme il venait de loin, chacun voulut le voir.
L'animal, ignoré dans sa triste patrie,
Pensait avoir bien fait de changer de terroir.
Or, on ne vit d'abord que ses longues rayures,
Dont l'ordre, la couleur, surtout la nouveauté,
Formaient aux yeux surpris de plus d'une beauté
La plus superbe des parures.
On se bigarre à qui mieux mieux;
Chacun s'habille en zèbre, et chacun est heureux.
Du zèbre cependant l'on compte cent merveilles;
Il est, il a.... d'honneur.... il est prodigieux!
Mais enfin on ouvrit les yeux,
Si bien qu'on découvrit ses énormes oreilles;
Et le zèbre, d'abord si prôné, si choyé,
Aujourd'hui, comme on sait, n'est qu'un *âne rayé*.

BOISSARD.

---

(*) Le zèbre, ou l'âne rayé, est un fort bel animal, qui certainement serait au nombre des domestiques chéris de l'homme, s'il voulait avoir la complaisance de s'apprivoiser plus facilement; mais c'est en quoi il ne veut pas entendre raison. On le trouve en Afrique. Il tient le milieu entre le cheval et l'âne; mais quoique d'un air plus noble, il ressemble davantage à ce dernier pour la forme: la peau seule met une grande différence entr'eux. Le zèbre l'a symétriquement cerclée de noir et de jaune dans le mâle, et de noir et de blanc dans la femelle.

## EXPLICATION.

Les fables de Boissard, très-peu connues, sont loin d'être les moins bonnes qu'on ait dans la langue française. L'auteur a de l'esprit, de la facilité et une tournure qui plaît. Ce que l'on désirerait, c'est que ses vers fussent un peu plus travaillés; car il a quelquefois des phrases tout-à-fait inintelligibles. Les fables que nous avons choisies dans son recueil, n'en pourront donner qu'une opinion avantageuse: celle que nous venons de voir n'est toutefois pas une des meilleures; elle nous enseigne cependant que l'homme se laisse souvent entraîner par la nouveauté, mais qu'on méprise bientôt ce qu'on a d'abord tant vanté, et que le vrai mérite seul triomphe avec le temps.

---

## FABLE LXXXI.

### L'ENFANT DÉNICHEUR.

JEUNES enfans ont toujours eu la rage
De dénicher et merles et pinsons,
Et toutes sortes d'oisillons.
Sur trente qu'ils mettent en cage,
A peine un seul survit; et certes c'est dommage!
Moins d'oiseaux, et moins de chansons;
Moins de plaisir dans le bocage.
Mais aux enfans qu'importe le ramage?
C'est l'oiseau qu'ils veulent tenir;
C'est leur manière de jouir.
Et plus d'un homme fait n'en sait pas davantage.
Un marmot s'en vient donc apporter, tout joyeux,
Un nid de fauvette à sa mère.

Jamais il ne fut si heureux.
Bonheur si grand ne dure guère.
Le même soir, un jeune chat
Fit son souper de la nichée.
L'enfant cria, pleura, fit tel sabbat,
Qu'on aurait dit une Hélène enlevée;
Et la mère de dire alors:
« Pourquoi ces pleurs, cette colère?
De quel côté sont donc les torts?
Le chat n'a fait, mon fils, que ce qu'il t'a vu faire.
Tu fus bien plus cruel à l'égard des parens
De ces oiseaux innocens:
Juge de leur douleur amère,
Par la peine que tu ressens.
Les maux que nous causons doivent être les nôtres;
Mon fils, quand tu voudras jouir,
Fais en sorte que ton plaisir
Ne soit pas le tourment des autres. »

VITALLIS.

—

## EXPLICATION.

Tout est trop simple dans cette fable pour avoir besoin d'explication: n'en considérons que le mérite littéraire. Le commencement est plein de grâce et de légèreté.

Sur trente qu'ils mettent en cage,
A peine un seul survit; et certes c'est dommage!
Moins d'oiseaux, et moins de chansons,
Moins de plaisirs dans le bocage.

Ces vers sont très-jolis; on dirait que La Fontaine les a laissé

tomber de sa plume. Malheureusement le poète n'a pas été aussi bien inspiré sur la fin de son apologue

> L'enfant cria, pleura, fit tel sabbat,
> Qu'on aurait dit une Hélène enlevée.

Le premier vers est désagréable à prononcer; l'idée du second vient de trop loin. Quand on veut faire un rapprochement, il faut qu'il soit naturel, qu'il naisse du sujet même. Quand La Fontaine dit:

> Deux coqs vivaient en paix: une poule survint,
> Et voilà la guerre allumée.
> Amour, tu perdis Troie!

cela est charmant, parce que cela est naturel; je sens tout de suite le point du contact qui unit l'idée de la guerre des coqs et celle de la guerre de Troie; et l'exclamation, *Amour, tu perdis Troie!* devient alors une des beautés du premier ordre. Après ce rapprochement, ou, pour me servir d'une expression plus juste, ce parallèle, La Fontaine peut dire encore:

> Plus d'une Hélène au beau plumage
> Fut le prix du vainqueur.....

par ce que l'esprit du lecteur, par l'art du poète, se trouve en même temps placé devant les murs de Troie et sur le champ de bataille des deux coqs.

---

## FABLE LXXXII.

### LES DEUX COQS.

Deux coqs vivaient en paix, une poule survint,
Et voilà la guerre allumée.
Amour tu perdis Troie (*)! et c'est de toi que vint

(*) A cause de l'enlèvement d'Hélène, par Pâris, prince Troyen.

Cette querelle envenimée,
Où du sang des dieux même on vit le Xanthe (*) teint.
Long-temps entre nos coqs le combat se maintint,
Le bruit s'en répandit par tout le voisinage.
La gent qui porte crête au spectacle accourut.
Plus d'une Hélène au beau plumage
Fut le prix du vainqueur : le vaincu disparut ;
Il alla se cacher au fond de sa retraite,
Pleura sa gloire et ses amours,
Ses amours qu'un rival, tout fier de sa défaite,
Possédait à ses yeux. Il voyait tous les jours
Cet objet rallumer sa haine et son courage.
Il éguisait son bec, battait l'air et ses flancs ;
Et s'exerçant contre les vents,
S'armait d'une jalouse rage.
Il n'en eut pas besoin. Son vainqueur sur les toits
S'alla percher et chanter sa victoire.
Un vautour entendit sa voix :
Adieu les amours et la gloire.
Tout cet orgueil périt sous l'ongle du vautour ;
Enfin, par un fatal retour,
Son rival autour de la poule
S'en revint faire le coquet :
Je laisse à penser quel caquet,
Car il eut des femmes en foule.
La fortune se plaît à faire de ces coups :
Tout vainqueur insolent à sa perte travaille.
Défions-nous du sort, et prenons garde à nous
Après le gain d'une bataille.

La Fontaine.

(*) Rivière qui coulait à Troie.

## FABLE LXXXIII.

### UN VIEUX ARBRE ET LE JARDINIER.

Un jardinier, dans son jardin,
Avait un vieux arbre stérile:
C'était un grand poirier qui jadis fut fertile:
Mais il avait vieilli; tel est notre destin.
Le jardinier ingrat veut l'abattre un matin;
Le voilà qui prend sa cognée.
Au premier coup l'arbre lui dit:
— «Respecte mon grand âge, et souviens-toi du fruit
Que je t'ai donné chaque année.
La mort va me saisir: je n'ai plus qu'un instant:
N'assassine pas un mourant
Qui fut ton bienfaiteur.» — «Je te coupe avec peine,»
Répond le jardinier: «mais jai besoin de bois.»
Alors, gazonillant à la fois,
De rossignols une centaine
S'écrie: «Epargue-le, nous n'avons plus que lui:
Lorsque ta femme vient s'asseoir sous notre ombrage,
Nous la réjouissons par notre doux ramage;
Elle est seule, souvent nous charmons son ennui.»
Le jardinier les chasse et rit de leur requête;
Il frappe un second coup. D'abeilles un essaim
Sort aussitôt du tronc, en lui disant: «Arrête!
Écoute-nous, homme inhumain!
Si tu nous laisses cet asile,
Chaque jour nous te donnerons
Un miel délicieux, dont tu peux à la ville
Porter et vendre les rayons.
Cela te touche-t-il?» — «J'en pleure de tendresse,»
Répond l'avare jardinier;

« Et que ne dois-je pas à ce pauvre poirier,
Qui m'a nourri dans sa jeunesse ?
Ma femme quelquefois vient ouïr ces oiseaux:
C'en est assez pour moi, qu'ils chantent en repos.
Et vous qui daignerez augmenter mon aisance,
Je veux pour vous de fleurs embellir ce canton. »
Cela dit, il s'en va, sûr de sa récompense,
Et laisse vivre le vieux tronc.
Comptez sur la reconnaissance,
Quand l'intérêt vous en répond.

FLORIAN.

---

## EXPLICATION.

Le sens moral de cette fable qui n'est que trop vrai, ne demande pas de développement. L'invention de la fable elle-même est riche, et la narration en est agréable et rapide; c'est une des meilleures du recueil de Florian.

---

## FABLE LXXXIV.

### LES DEUX MULOTS (*).

Sous les racines antiques
D'un marronnier spacieux,
Deux mulots, descendus de différens aïeux,

---

(*) Le mulot habite les bois, et les campagnes qui en sont voisines; il multiplie prodigieusement, et fait de très grands ravages dans les grains et les semis. Il se retire sous terre, y établit un domicile divisé en deux parties: l'une est la chambre où il loge, l'autre est son magasin.

Avaient leur héritage et leurs dieux domestiques.
L'un, né maître et seigneur de vastes souterrains,
Grossissait jour et nuit d'amples amas de grains,
De châtaignes et de noisettes,
De cent sortes de fruits provisions complètes.
Les mulots, comme les humains,
Dans leur trésor, dit-on, ne souffrent point de vide;
Grands ou petits, il faut que les greniers soient pleins.
Celui-ci donc, toujours avide,
Accumulait toujours; mais quoi! ses magasins
Semblaient engloutir sa chevance.
«Malheureux» disait-il, «hélas! l'hiver s'avance;
Pourrai-je parvenir à remplir mon cellier?»
Son voisin, petit casanier,
Avait rempli le sien, et sans beaucoup de peine,
Aux seuls dépens du marronnier.
— «Oh!» dit-il au Crésus, qu'il voyait hors d'haleine,
«Je n'ai pas ton vaste domaine,
Mais en réglant le mien sur mes simples besoins,
Que les dieux, je le vois, m'ont épargné de soins!»

Boissard.

—

## FABLES LXXXV.

### L'ÉDUCATION DU LION.

Enfin le roi lion venait d'avoir un fils:
Partout en ses états on se livrait en proie
Aux transports éclatans d'une bruyante joie:
Les rois heureux ont tant d'amis!
Sire lion, monarque sage,
Songeait à confier son enfant bien aimé

Aux soins d'un gouverneur vertueux, estimé,
Sous qui le lionceau fit son apprentisage.
Vous jugez bien qu'un choix pareil
Est d'une assez grande importance
Pour que long-temps on y pense.
Le monarque, indécis, assemble son conseil:
En fort peu de mots il expose
Le point dont il s'agit, et supplie instamment
Chacun des conseillers de nommer franchement
Celui qu'en conscience il croit propre à la chose.
Le tigre se leva: «Sire,» dit-il, «les rois
N'ont de grandeur que par la guerre;
Il faut que votre fils soit l'effroi de la terre:
Faites donc tomber, votre choix
Sur le guerrier le plus terrible,
Le plus craint, après vous, des hôtes de ces bois;
Votre fils saura tout, s'il sait être invincible.»
L'ours fut de cet avis: il ajouta pourtant
Qu'il fallait un guerrier prudent,
Un animal de poids, de qui l'expérience,
Du jeune lionceau sut régler la vaillance,
Et mettre à profit ses exploits.
Après l'ours, le renard s'explique,
Et soutient que la politique
Est le premier talent des rois;
Qu'il faut donc un mentor d'une finesse extrême,
Pour instruire le prince et pour le bien former.
Ainsi chacun, sans ne nommer,
Clairement s'indique soi-même.
De semblables conseils sont communs à la cour.
Enfin le chien parle à son tour:
«Sire,» dit-il, «je sais qu'il faut faire la guerre;

Mais je crois qu'un bon roi ne la fait qu'à regret:
L'art de tromper ne me plaît guère:
Je connais un plus beau secret
Pour rendre heureux l'état, pour en être le père,
Pour tenir ses sujets, sans trop les alarmer,
Dans une dépendance entière:
Ce secret, c'est de les aimer:
Voilà pour bien régner la science suprême;
Et si vous désirez la voir dans votre fils,
Sire, montrez-la-lui vous-même!»
Tout le conseil reste muet à cet avis.
Le lion court au chien. «Ami, je te confie
Le bonheur de l'état et celui de ma vie;
Prends mon fils, sois son maître, et loin de tout flatteur,
S'il se peut, va former son cœur.»
Il dit, et le chien part avec le jeune prince.
D'abord à son pupille il persuade bien
Qu'il n'est point lionceau, qu'il est un pauvre chien,
Son parent éloigné. De province en province
Il le fait voyager, montrant à ses regards
Les abus du pouvoir, des peuples la misère,
Des lièvres, des lapins mangés par les renards,
Les moutons par les loups, les cerfs par la panthère!
Partout le faible terrassé,
Le bœuf travaillant sans salaire,
Et le singe récompensé.
Le jeune lionceau frémissait de colère:
«Mon père,» disait-il «de pareils attentats
Sont-ils connus du roi.» — «Comment pourraient-ils l'être?
Disait le chien: «les grands approchent seuls du maître,
Et les mangés ne parlent pas.»
Ainsi, sans raisonner de vertu, de prudence,

Notre jeune lion devenait tous les jours
Vertueux et prudent ; car c'est l'expérience
Qui corrige, et non les discours.
A cette bonne école, il acquit, avec l'âge,
Sagesse, esprit, force et raison.
Que lui fallait-il davantage ?
Il ignorait pourtant encor qu'il fût lion,
Lorsqu'un jour, qu'il parlait de sa reconnaissance
A son maître, à son bienfaiteur,
Un tigre furieux, d'une énorme grandeur,
Paraissant tout-à-coup, contre le chien s'avance.
Le lionceau plus prompt, s'élance :
Il hérisse ses crins, ils rugit de furenr,
Bat ses flancs de sa queue ; et ses griffes sanglantes
Ont bientôt dispersé les entrailles fumantes
De son redoutable ennemi.
A peine il est vainqueur, qu'il court à son ami :
« Oh, quel bonheur pour moi d'avoir sauvé ta vie !
Mais quel est mon étonnement !
Sais-tu que l'amitié, dans cet heureux moment,
M'a donné d'un lion la force et la furie ? »
« Vous l'êtes mon cher fils, vous devez être roi, »
Dit le chien tout baigné de larmes.
« Le voilà donc venu ce moment plein de charmes,
Où, vous rendant enfin tout ce que je vous dois,
Je peux vous dévoiler un important mystère.
Retonrnons à la cour, mes travaux sont finis.
Cher prince, malgré moi, cependant je gémis :
Je pleure, pardonnez : tout l'état tronve un père,
Et moi, je vais perdre mon fils. »

FLORIAN.

## FABLE LXXXVI.

### LE CHAT ET LE COQ D'UN CLOCHER.

Pour bien juger les grands, il faut les approcher.

Un jeune chat, rôdant sur le toit d'une église,
Admirait le coq du clocher,
Qui brillait fort. Raton, dans sa surprise,
Disait: — «Où s'est allé percher cet animal?
Son éclat me ravit: je n'ai rien vu d'égal.
C'est peut-être quelque machine
Sans mouvement, pour faire peur aux chats.
Mais non; le voilà qu'il chemine:
Ce coq assurément vient des lointains climats.»
Pour mieux le contempler, Raton alors s'arrête.
Quand il eut bien examiné le cas,
Philosophé sur la queue et la crète:
— «Il est d'or, ou, parbleu, je ne m'y connais pas;
Ce coq est d'or vous dis-je, et d'or très-pur encore;
Nous allons voir s'il a du cœur.
O Jupiter! tu sais que je t'honore:
Voilà le roi des coqs, fais que j'en sois vainqueur!»
Après cette courte prière,
Raton, ranimant son ardeur,
S'élance sur une gouttière,
Gagne une tour et saute de manière
Qu'il atteint le clocher. De là Grippeminaud,
De lucarne en lucarne, arrive jusqu'au haut;
Non sans péril: Raton avait l'ame guerrière,
Et ne s'effrayait pas des dangers de l'assaut.
Arrivé, le voilà bien sot:
Ce coq si beau n'était qu'une matière grossière.

Raton lui fait défi : l'autre, sans dire mot,
Tourne tantôt la tête, et tantôt le derrière.
Raton, dans sa lucarne, enrage comme il faut
De la sottise qu'il a faite.
Enfin, voyant qu'il tournait à tout vent :
— « Je t'ai pris, » — lui dit-il, « pour un être vivant ;
Et tu n'es qu'une girouette ! »
Tel brille ainsi de loin, dans un poste éminent,
Qui de près n'est qu'une *mazette.*

AUBERT.

—

## EXPLICATION.

On trouve dans cette fable une grande partie des défauts qu'on reproche à M. Aubert : beaucoup de vers qui n'ajoutent rien à l'idée principale, et qui embarrassent la narration sans lui prêter aucun agrément. Le mot seul de *mazette* gâterait la meilleure moralité du monde. A la prétention qui règne dans le premier vers et à la chute du second, on s'imaginerait que l'auteur a voulu être burlesque ; et ce n'est pas là son intention. Mais ne perdons point le fruit que nous pouvons retirer de la lecture de cette fable : elle nous insinue que nombre de gens placés dans les premiers rangs de l'état, nous paraissent, à cette élévation, de très-grands personnages, et ne sont en effet que des hommes fort ordinaires : rien de plus vrai. Ceux qui les approchent savent seuls les réduire à leur néant.

Pour nous, sachons trouver les objets de notre admiration où nous trouverons les vertus et le génie, sans nous embarrasser si la soie ou la bure couvrent ceux qui possèdent ces trésors. Les grands, quel que soit leur mérite, auront toujours le malheur d'être entourés de trop de monde, d'être aidés par trop de mains, pour qu'on connaisse jamais au juste quelle est la part

de gloire qui leur revient légitimement. Un général a pu gagner une bataille par cent causes qui n'ont pas le rapport le plus éloigné avec les mesures qu'il a prises; le règne d'un roi peut être brillant sans que le monarque y ait contribué de son génie et de ses vertus: par la même raison, Turenne peut perdre des batailles, et Marc-Aurèle se trouver dans l'impossibilité de rendre ses peuples heureux.

---

## FABLE LXXXVII.

### LE VIEILLARD ET LES DEUX PEINTRES.

Certain vieillard des plus cossus,
Se voyant sur le point de finir sa carrière,
Et d'abandonner ses écus,
Pour prendre gîte au cimetière,
Voulut laisser, en délogeant,
Quelque notable monument,
Qui, le faisant passer à la race future,
Le fit vivre au moins en peinture,
Même après son dernier instant.
Dans ce dessein, il mande deux Apelles,
Dont les pinceaux passaient pour être très-fidèles;
Les charge tous les deux de faire son portrait;
Leur recommande bien de n'omettre aucun trait,
Et promet un présent à celui dont l'ouvrage
Retracera le mieux son air et son visage.
Voilà donc nos rivaux, la palette à la main,
Et suivant tous les deux un différent dessin.
L'un, simple, franc, plein de droiture,
S'applique à copier tous les traits du vieillard,

Et met en œuvre tout son art
Pour le peindre d'après nature.
Il trace tour à tour son front large et ridé,
Ses cheveux blancs et sa tête tremblante,
Ses longs sourcils et sa bouche mourante,
Son œil éteint et d'humeurs inondé,
Ses gencives sans garniture,
Son menton pointu, replié,
Ses jambes à fausse tournure,
Son dos courbé, tout son corps appuyé
Sur un bâton d'une antique figure;
Et son ouvrage est fait avec tant d'art,
Qu'en voyant le portrait on croit voir le vieillard.
Mais son rival, plus fin et moins sincère,
Peint son homme d'autre manière:
Il lui donne un air jeune, un brillant coloris,
Un front serein, une face fleurie,
Où l'on voit éclater les grâces et les ris,
Une chevelure fournie;
En un mot, d'un Eson il fait un Adonis.
Les deux tableaux finis, on les porte au bonhomme,
Qui, la lunette en main, lorgnant son vrai portrait,
Crut y découvrir un fantôme,
Et méprisa celui qui l'avait fait;
Mais à peine a-t-il vu l'image enchanteresse
Qui, sous les traits de la jeunesse,
N'offrait à ses regards qu'un éclat imposteur:
— « Oh! me voilà! » dit le vieux radoteur;
« Je reconnais mes traits: c'est là ma ressemblance. »
A ces mots, se tournant vers l'artiste flatteur,
Il lui livre la récompense.
« Je vois bien, » dit alors son émule irrité,

« Qu'un mensonge qui flatte est toujours sûr de plaire,
Et que nous détestons l'austère vérité,
Lorsqu'à nos goûts elle est contraire. »

LA MOTTE.

---

## EXPLICATION.

Le morale de cette fable est trop claire pour que nous cherchions à l'expliquer : nous sommes tons dans le cas du vieillard, qui veut qu'on embellisse son portrait ; nous n'aimons point qu'on nous fasse reconnaître nos défauts ; le mensonge qui nous flatte nous est bien plus agréable ; nous remercierions presque celui qui nous l'adresse, quoiqu'au fond du cœur cependant la conscience nous parle assez haut pour que nous ne doutions pas un moment que cet éloge n'est point mérité ; mais nous nons imaginons sottement que les autres sont assez trompés sur notre compte, pour être persuadés qu'au contraire il nous est dû.

---

## FABLE LXXXVIII.

### L'HIRONDELLE ET LE VIEILLARD.

PROGNÉ bâtissait sous la frise
D'un château que cent bras élevaient dans les airs,
Pour ombrager la tête grise
D'un sénateur chargé de quatre-vingts hivers.
Le vieillard, un beau soir, admirant son portique,
Assis près d'un canal, et respiraut le frais,
Aperçoit le nouveau palais
Que l'hirondelle attache, et cimente et mastique,
N'ayant pour tout cela qu'un instrument unique.

Il s'amusa long-temps à regarder ses tours
Du rivage à son nid, de son nid au rivage.
Enfin, en souriant il lui tint ce discours:
«Tu bâtis pour un siècle, oisillon de passage!
Nous touchons à l'automne, et tu sais que, l'hiver,
Le destin te condamne à repasser la mer:
L'architecte est prudent, mais l'oiseau n'est pas sage.»
— «Eh! l'es-tu plus que moi?» lui répondit Progné;
«Par le destin aussi ton séjour est borné:
La vieillesse pour l'homme est l'hiver... qui l'ignore?
La neige est sur ta tête, et tu bâtis encore!»

Boissard.

—

## EXPLICATION.

Cette fable n'est pas sans élégance; les idées y sont nobles; les expressions choisies, et le style en est coulant: elle doit confirmer ce que nous avons déjà avancé en faveur de Boissard, que nous regardons comme trop injustement méconnu.

Veut-on voir le même sujet traité par une autre plume? Pesselier va nous donner ce plaisir. On sentira, par la comparaison, quelle différence prodigieuse il y a entre un poète et un rimeur.

—

## FABLE LXXXIX.

### L'HIRONDELLE ET LE VIEILLARD.

Au retour du printemps la volage hirondelle,
A coups de bec et sans truelle,
Spectacle que l'on voit trop indifféremment,
Avec une adresse infinie

Se bâtissait un logement
Chez un bourgeois dont la manie
Etait aussi le bâtiment.
«De cet oiseau,» dit-il «j'admire l'industrie.
Mais à quoi bon bâtir aussi solidement,
Quand on n'est pas dans sa patrie,
Et que l'on est sujet au déménagement ?
Pauvre animal, hélas tu prends bien de la peine
Pour rester ici quelques mois ;
As-tu donc oublié que la saison prochaine
T'obligera d'aller dans des pays moins froids ?
Tu laisseras alors ta demeure déserte ;
Les nids les plus jolis deviendront superflus.
De tes soins et du temps pour épargner la perte,
Tu devrais camper ; rien de plus.»
— «Moi-même, à mon tour je t'admire,»
Dit l'hirondelle au bâtisseur :
«Dans ce vaste édifice où ton orgueil se mire,
Je vois déjà ton successeur,
Qui, subissant la loi suprême,
Le laissera bientôt lui-même
A quelque nouveau possesseur.
Si je suis folle, ami, tu n'es guère plus sage,
Puisque tu bâtis sans songer
Que l'homme est sur la terre un oiseau de passage,
Qu'on peut à chaque instant faire déménager.»

PESSELIER.

—

## REMARQUES.

Nous ne croyons pas avoir besoin de faire aucune observation

sur cette pièce, que ni l'art ni la nature n'ont embellie d'aucun de leurs traits. Le style en est pitoyable, et les idées sont rendues d'une manière commune et basse. *Un bourgeois dont la manie est le bâtiment;* les nids les plus jolis deviendront *superflus:* jamais on ne s'est servi d'un pareil langage; et il n'est pas inutile d'en offrir l'exemple aux jeunes gens, afin que, frappés du ridicule qui en résulte, ils mettent quelque soin à choisir leurs idées et leurs expressions, et s'efforcent de donner, sinon de la grâce, au moins de la simplicité à leurs phrases.

---

## FABLE XC.

### LES DEUX HOMMES LAIDS.

Dans un cercle où l'on disputait
Des agrémens de la figure,
Il se trouva par aventure,
Deux hommes dont l'histoire a tracé le portrait:
Teint olivâtre et large bouche,
Poil rouge, nez camard, menton de vieille, œil louche:
Tels étaient à peu près ces deux minois fallots.
L'un deux reconnaissait simplement ses défauts;
Mais l'autre, nonobstant sa figure bizarre
(Dans ce siècle surtout la chose n'est pas rare),
Croyait avoir bonne façon;
Et quoiqu'il ne fût qu'un Esope,
Il pensait être un Cupidon:
Bien plus, notre homme misanthrope
Se riait de son compagnon:
« Oh, la belle figure! oh, le joli poupon!
Non, je crois,» disait-il, «que jusques à notre âge

On n'a rien vu de si mignon :
Il faudrait montrer ce visage,
Ainsi que l'on fait voir la curiosité :
Le peuple sûrement en serait enchanté. »
De notre goguenard (*) tel était le langage :
L'autre ne disait mot ; mais, prenant un miroir,
Et forçant notre homme à s'y voir :
« A votre piquante semonce,
Ce miroir, » lui dit-il, « servira de réponse :
Ecoutez-le attentivement ;
Il vous répondra sûrement,
Que vous épargneriez tous les défauts des autres,
Si vous connaissiez mieux les vôtres. »

REYRE.

—

## EXPLICATION.

Profitez bien de la morale de cette fable ; tâchez de reconnaître vos défauts ; et si vous n'avez pas le courage de vous en corriger, ayez au moins assez d'indulgence pour les supporter dans les autres, quand vous les y trouverez.

—

## FABLE XCI.

### LE COQ ET LE RENARD.

SUR la branche d'un arbre était en sentinelle
Un vieux coq adroit et matois (†).
« Frère, » dit un renard, adoucissant sa voix,
« Nous ne sommes plus en querelle :

(*) Mauvais plaisant. (†) Fin, rusé.

Paix générale cette fois.
Je viens te l'annoncer, descends que je t'embrasse.
Ne me retarde point de grâce:
Je dois faire aujourd'hui vingt postes sans manquer.
Les tiens et toi pouvez vaquer,
Sans nulle crainte, à vos affaires,
Nous vous y servirons en frères.
Faites-en les feux dès ce soir;
Et cependant viens recevoir
Le baiser d'amour fraternelle.»
«Ami,» reprit le coq, «je ne pouvais jamais
Apprendre une plus douce et meilleure nouvelle
Que celle
De cette paix;
Et ce m'est une double joie
De la tenir de toi. Je vois deux lévriers,
Qui, je m'assure sont courriers,
Que pour ce sujet on envoie.
Ils vont vite, et seront dans un moment à nous.
Je descends: nous pourrons nous entrebaiser tous.»
«Adieu,» dit le renard, «ma traite est longue à faire.
Nous nous réjouirons du succès de l'affaire
Une autre fois.» Le galant aussitôt
Tire ses gregues, (*) gagne au haut,
Mal content de son stratagême.
Et notre vieux coq en soi-même
Se mit à rire de sa peur:

Car c'est double plaisir de tromper le trompeur:

La Fontaine.

---

(*) Vieux mot pour dire tirer ses chausses, s'enfuir.

## FABLE XCII.

### L'ÉCUREUIL, LE CHIEN ET LE RENARD.

Un gentil écureuil était le camarade,
Le tendre ami d'un bon danois.
Un jour qu'ils voyageaient comme Oreste et Pylade,
La nuit les surprit dans un bois.
En ce lieu point d'auberge; ils eurent de la peine
A trouver où se cacher.
Enfin le chien se mit dans le fond d'un vieux chêne,
Et l'écureuil plus haut grimpa pour se nicher.
Vers minuit, c'est l'heure des crimes,
Long-temps après que nos amis,
En se disant bonsoir, se furent endormis,
Voici qu'un vieux renard, affamé de victimes,
Arrive au pied de l'arbre, et, levant le museau,
Voit l'écureuil sur un rameau.
Il le mange des yeux, humecte de sa langue
Ses lèvres, qui de sang brûlent de s'abreuver;
Mais jusqu'à l'écureuil il ne peut arriver.
Il faut donc par une harangue
L'engager à descendre; et voici son discours:
« Ami, pardonnez, je vous prie,
Si de votre sommeil j'ose troubler le cours;
Mais le pieux transport dont mon ame est remplie
Ne peut se contenir. Je suis votre cousin
Germain:
Votre mère était sœur de mon très-digne père.
Cet honnête homme, hélas! à son heure dernière,
M'a tant recommandé de chercher son neveu,
Pour lui donner moitié du peu

Qu'il m'a laissé de bien! Venez donc, mon cher frère,
Venez, par un embrassement,
Combler le doux plaisir que mon ame ressent.
Si je pouvais monter jusqu'aux lieux où vous êtes,
Oh! j'y serais déjà, soyez-en bien certain.»
Les écureuils ne sont pas bêtes,
Et le mien était fort malin.
Il reconnaît le patelin (*),
Et répond d'un ton doux: «Je meurs d'impatience
De vous embrasser, mon cousin;
Je descends; mais pour mieux lier la connaissance,
Je veux vous présenter mon plus fidèle ami,
Un parent qui prit soin de nourrir mon enfance;
Il dort dans ce trou-là. Frappez un peu; je pense
Que vous serez charmé de le connaître aussi.»
Aussitôt maître renard frappe,
Croyant en manger deux; mais le fidèle chien
S'élance de l'arbre, le happe,
Et l'étrangle bel et bien.

Ceci prouve deux points, d'abord qu'il est utile
Dans la douce amitié de placer son bonheur;
Puis, qu'avec de l'esprit il est souvent facile,
Au piége qu'il vous tend, de surprendre un trompeur.

FLORIAN.

—

REMARQUE.

Cette fable ressemble beaucoup à celle du *Coq et le Renard* de La Fontaine, que nous avons citée plus haut.

—

(*) La bête artificieuse.

## FABLE XCIII.

### PHILOPŒMEN.

O QUE d'erreurs ont trompé mou jeune âge!
J'en suis honteux. Comme j'étais épris
D'un bean maintien, d'nn aimable visage!
La beauté senle obtenait mon hommage!
Par son illusion mes yeux étaient séduits.
Dans un corps contrefait l'ame est sonvent si belle.
O toi qui fus si bon! je pourrais te citer:
Tn n'es plus; respectons ta mémoire immortelle;
Modeste, tu souffrais de t'entendre vanter;
Philopœmen me servira d'exemple.
Philopœmen était un général,
Qui, de son temps, n'avait point de rival;
Par ses vertus il méritait un temple,
Mais sur la terre, il n'est rien de parfait:
Le ciel jalonx l'avait créé fort laid.
Il s'agissait de forcer un passage:
A ses principanx chefs, pour méditer ses coups,
Il avait donné rendez-vous
Dans une anberge de village;
Et recevoir un si grand personnage,
A l'aubergiste avait paru fort doux.

On peut être modeste avec un grand mérite,
Notre héros à pied, vient sans faste et sans suite.
L'hôte affairé, d'abord ne le voit pas,
Puis lestement il lui propose
De l'aider dans son embarras:
«Je suis pressé,» lni dit-il, « et pour cause;
Philopœmen arrive; ami, fais quelque chose,

Déshabille-toi, prends ce seau,
Et dans le puits, va-t-en tirer de l'eau. »
Le héros était bon, cela le fit sourire.
Les seaux en mains, il part sans dire mot.
Sa suite arrive, et s'étonne, et l'admire.
A quel point notre hôte fut sot,
Est fort inutile à décrire.
« Amis, » dit le héros, « j'ai payé mon écot,
C'est l'intérêt de ma mauvaise mine. »
Le fait était plaisant, mais quand je l'examine,
Pour le grand homme, il fut des plus heureux.
Il entendait parler de ses faits glorieux,
Sans que la flatterie en altérât l'histoire.
Si j'étais né pour jouir de la gloire,
En homme obscur je me déguiserais,
J'entendrais les propos, je m'en amuserais;
Ce n'est pas toujours gain d'écouter à la porte,
On a souvent son fait, je le sais, mais qu'importe?
Il faut pouvoir ouïr la vérité.
Savoir le vrai d'abord est quelque chose;
On se refait sur le point que l'on glose;
Et puis leçon pour notre vanité,
Sage critique en affaiblit la dose.

DUTRAMBLAY.

---

## FABLE XCIV.

### LE DANSEUR DE CORDE ET LE BALANCIER.

Sur la corde tendue un jeune voltigeur
Apprenait à danser, et déjà son adresse,
Ses tours de force, de souplesse,

Faisaient venir maint spectateur.
Sur son étroit chemin on le voit qui s'avance,
La balancier en main, l'air libre, le corps droit,
Hardi, léger autant qu'adroit;
Il s'élève, descend, va, vient, plus haut s'élance,
Retombe, remonte en cadence,
Et, semblable à certains oiseaux
Qui rasent en volant la surface des eaux,
Son pied touche, sans qu'on le voie,
A la corde qui plie et dans l'air le renvoie.
Notre jeune danseur, tout fier de son talent,
Dit un jour: «à quoi bon ce balancier pesant,
Qui me fatigue et m'embarrasse?
Si je dansais sans lui, j'aurais bien plus de grâce,
De force et de légèreté.»
Aussitôt fait que dit. Le balancier jeté,
Notre étourdi chancèle, étend les bras et tombe;
Il se casse le nez, et tout le monde en rit.

Jeunes gens, jeunes gens, ne vous a-t-on pas dit
Que sans règle et sans frein, tôt ou tard on succombe?
La vertu, la raison, les lois, l'autorité,
Dans vos désirs fougueux vous causent quelque peine:
C'est le balancier qui vous gêne,
Mais qui fait votre sûreté.

FLORIAN.

---

## FABLE XCV.

### LA CAILLE, LA BÉCASSE ET LE CORBEAU.

DÉJA transise aux premiers jours d'automne,

La caille, en prudente personne,
Allait partir pour les climats
Où la bise ne souffle pas;
Et d'une autre part, la bécasse
Venait gaîment pour prendre place
Dans nos buissons imbibés de verglas.
Toutes les deux se rencontrèrent,
Et s'accusèrent à l'envi,
D'avoir pris le mauvais parti.
Un vieux corbeau, témoin de leur querelle,
Se mit à rire, et leur dit: «Mes enfans,
Vous raisonnez avec peu de bon sens;
Laissez ce lot à l'humaine séquelle.
Chez les humains, surtout ceux d'aujourd'hui,
Régenter ou blâmer autrui,
Voilà le train; doit-il être le nôtre?
Eh! n'est-ce pas pour le bonheur de tous,
Que ce qui plaît à l'un déplaît à l'autre?
Tout est bon ou mauvais pour nous,
Suivant les besoins et les goûts.»

MANCINI-NIVERNOIS.

---

## FABLE XCVI.

### LE PHILOSOPHE ET LE BERGER.

Ne vantons pas notre savoir;
Par longue étude on apprend peu de chose,
Et de ce peu, pour bonne cause,
Il ne faut pas se prévaloir.

De certain berger, la sagesse
Avait acquis un grand renom;
Au rang des sages de la Grèce
Il était mis dans le canton.
Ce n'était pas qu'il eût fait grande enquête
Dans les écrits de nos savans;
Mais quatre-vingts hivers, en argentant sa tête,
L'avaient doué d'un très-grand sens.
De sa morale singulière,
Un philosophe entend parler;
Il s'en étonne, et veut aller
Voir le berger dans sa chaumière.
Il part... L'aurore à peine annonçait sa lumière,
Qu'il le trouve au coin d'un buisson,
Avec son chien, sa panetière,
Philosophant à sa façon.
D'où vous vient, «lui dit-il,» si grande renommée?
Votre ame s'est-elle enflammée
Dans les écrits du grand Platon!
Ou comme Ulysse, un sort contraire,
Déployant sur vous ses fureurs,
Vous a-t-il fait sonder les mœurs
Des divers peuples de la terre?

«Non,» répond-il modestement.
«Des livres je n'ai point l'usage,
Et, grâce au ciel, très-constamment
Je suis resté dans mon village.
A voyager, qu'aurais-je appris?
L'homme est fourbe, il masque son être,
Nous courons loin pour être instruits,
Et nous ne pouvons nous connaître.

La nature fut mon seul maître.
L'abeille forma mon printemps
Au travail, à l'obéissance;
Et la fourmi, pour mes vieux ans,
M'instruisit à la prévoyance;

J'ai vu la poule, avec ardeur,
Couvrir ses petits de son aile,
Combattre l'oiseau ravisseur,
En bravant sa serre cruelle,
Et de tendresse paternelle
J'ai senti palpiter mon cœur.
A la plaintive tourterelle
Je dois ma sensibilité:
Dans sa tendre fidélité,
Mon chien m'a servi de modèle.

Le ciel fait plus en sa bonté.
La divinité bienfaisante,
Dans le tableau de l'univers,
Me trace l'image vivante
Et des vices et des travers.
Le paon, trop fier d'un vain plumage,
Me fait dédaigner ses atours:
Honnis, détestés, les vautours
M'inspirent l'horreur du pillage.
Pour chérir la discrétion,
Il suffit d'entendre la pie;
Le serpent, dardant son poison,
Me fait haïr la calomnie. »

Le philosophe admirait du pasteur

Le sentiment, le bon sens, la candeur.
« Sage berger! c'est ainsi qu'on te nomme, »
S'écria-t-il, « on te doit cet honneur:
Trop semblables à leur auteur,
Les livres trompent comme l'homme;
Mais est cru sage avec raison,
Celui qui, sans art ni culture,
De sagesse n'a pris leçon,
Qu'au grand livre de la nature. »

Dutramblay.

---

## EABLE XCVII.

### LE SAGE.

Un homme qui voulait triompher de ses sens,
Et qui n'était encor qu'à son apprentissage,
Chez certain philosophe, ou plutôt chez un sage
(Car ces termes sont différens),
Se plaignait de tenter des efforts impuissans
Pour atteindre au sang-froid d'un grave personnage.
Les cerveaux éventés faisaient tourner le sien.
Si quelqu'un devant lui ne raisonnait pas bien,
Un feu séditieux s'allumait dans ses veines;
Il ne pouvait souffrir cet absurde entretien,
Et formait mille plaintes vaines
D'entendre des discours qui ne signifiaient rien.
« Il faut, » lui dit le sage, « ou fuir dans la retraite,
Ou ne vous point choquer d'ouïr de tels propos:
Tous les visages sont-ils beaux?
Toute raison aussi peut-elle être parfaite?

Vous ne prétendez pas corriger un boiteux ?
Sa marche est loin, je crois, d'exciter votre haine :
Un esprit, de travers se redresse-t-il mieux,
Et doit-il causer plus de peine ?
Des dons qu'ils vous ont faits remerciez les dieux.
Ils ne vous ont doué d'une raison plus saine,
Que pour offrir vos soins à ces gens moins heureux,
Et non pour déployer un vain courroux contre eux.
Si leur raison, fuyant l'appui de la sagesse,
De se fortifier ne donne aucun espoir,
Vous avez acquitté votre premier devoir ;
Il en est un second : supportez leur faiblesse. »

AUBERT.

## EXPLICATION.

Cette fable ne serait que médiocre, si la réponse du second sage n'était pleine de sens et de bons vers ; qui dédommagent au moins de la stérilité des objections du premier.

## FABLE XCVIII.

### LE SAGE ET LE CONQUÉRANT.

SORTI vainqueur de cent combats,
Et fier d'avoir porté le deuil et les alarmes
Jusques aux plus lointains climats,
Un nouveau Tamerlan visitait les États
Soumis au pouvoir de ses armes.
Un sage, par hasard, accompagnait ses pas ;
Sage, qui ne le flattait pas ;

Mais on vantait son talent oratoire,
Et l'adroit conquérant l'admettait à sa cour,
Espérant le charger un jour
Du soin d'écrire son histoire.
Épuisés de fatigue, ils arrivent tous deux
Au sommet d'un roc sourcilleux,
Où le Tartare enfin s'arrête,
Jaloux de contempler sa dernière conquête:
C'était jadis une vaste cité
Qu'embellissaient les arts, enfans de l'opulence;
Mais en proie au pillage, à la férocité,
Ce n'était plus alors qu'une ruine immense.
Le sage, à cet aspect, se sent glacé d'horreur.
«Regarde, lui dit le vainqueur,
C'est là que j'ai livré dix assauts, vingt batailles;
Là, que les ennemis surpris,
M'ont abandonné leurs murailles;
Ici, que par milliers des soldats aguerris
Ont rencontré leurs funérailles.
Quels beaux titres de gloire! Ils sont partout écrits.»
— «Ah!» lui répond le sage, «osez-vous bien le croire?
Non, je ne vois autour de ces remparts
Que cendres, que débris et qu'ossemens épars:
Vainement j'y cherche la gloire.»

Le Bailly.

—

## FABLE XCIX.

### LE CALIFE.

Autrefois dans Bagdad le calife Almamon
Fit bâtir un palais, plus beau, plus magnifique,

Que ne le fut jamais celui de Salomon.
Cent colonnes d'albâtre en formaient le portique;
L'or, le jaspe, l'azur, décoraient le parvis;
Dans les appartemens embellis de sculpture,
Sous des lambris de cèdre, on voyait réunis
Et les trésors du luxe et ceux de la nature,
Les fleurs, les diamans, les parfums, la verdure,
Les myrtes odorans, les chefs-d'œuvre de l'art,
Et les fontaines jaillissantes
Roulant leurs ondes bondissantes
A côté des lits de brocard.
Près de ce beau palais, juste devant l'entrée,
Une étroite chaumière, antique et délabrée,
D'un pauvre tisserand était l'humble réduit.
Là, content du petit produit
D'un grand travail, sans dette et sans soucis pénibles,
Le bon vieillard, libre, oublié,
Coulait des jours doux et paisibles,
Point envieux, point envié.
J'ai déjà dit que sa retraite
Masquait le devant du palais.
Le visir veut d'abord, sans forme de procès,
Qu'on abatte la maisonnette;
Mais le calife veut que d'abord on l'achète.
Il fallut obéir: on va chez l'ouvrier,
On lui porte de l'or: «Non, gardez votre somme,
Répond doucement le pauvre homme;
Je n'ai besoin de rien avec mon atelier:
Et, quant à ma maison, je ne puis m'en défaire,
C'est là que je suis né, c'est là qu'est mort mon père,
Je prétends y mourir aussi.
Le calife, s'il veut, peut me chasser d'ici,

Il peut détruire ma chaumière:
Mais s'il le fait, il me verra
Venir chaque matin, sur la dernière pierre
M'asseoir et pleurer ma misère.
Je connais Almamon, son cœur en gémira.»
Cet insolent discours excita la colère
Du visir, qui voulait punir ce téméraire,
Et sur-le-champ raser sa chétive maison;
Mais le calife lui dit: «Non,
J'ordonne qu'à mes frais elle soit réparée;
Ma gloire tient à sa durée:
Je veux que nos neveux, en la considérant,
Y trouvent de mon règne un monument auguste;
En voyant le palais ils diront: Il fut grand;
En voyant la chaumière ils diront: Il fut juste.»

FLORIAN.

---

## FABLE C.

### LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE.

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron (*),
Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés:
On n'en voyait point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie;

(*) Les enfers, séjour des morts.

Nul mets n'excitait leur envie:
Ni loups, ni renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie;
Les tourterelles se fuyaient;
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le lion tint conseil, et dit: « Mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune:
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux.
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidens
On fait de pareils dévoûmens.
Ne nous flattons donc point, voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avaient-ils fait? nulle offense.
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.
Je me dévoûrai donc, s'il le faut; mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi;
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.»
— « Sire,» dit le renard, « vous êtes trop bon roi.
Vos scrupules font voir trop de délicatesse;
Eh bien! manger mouton, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché? Non, vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur.
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Étant de ces gens-là qui sur les animaux

Se font un chimérique empire.
Ainsi dit le renard, et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses:
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun, étaient de petits saints.
L'âne vint à son tour, et dit: J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue:
Je n'en avais nul droit, puis qu'il faut parler net.
A ce mot, on cria haro (*) sur le baudet.
Un loup, quelque peu clerc (†), prouva, par sa harangue,
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui! quel crime abominable!
Rien que la mort n'était capable
D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugemens de cour vous rendront blanc ou noir.

La Fontaine.

—

## EXPLICATION.

C'est le plus beau des apologues de La Fontaine, et de tous les apologues. Outre le mérite de l'exécution qui dans son genre est aussi parfaite que celle du Chêne et du Roseau, cette fable

(*) Cri pour arrêter un criminel. (†) Savant dans les lois.

a l'avantage d'un fonds beaucoup plus riche et plus étendu, et les applications morales en sont bien autrement importantes. C'est presque l'histoire de toute la société humaine.

Le lieu de la scène est important; c'est l'assemblée générale des animaux. L'époque en est terrible, c'est celle d'une peste universelle; l'intérêt aussi grand qu'il peut être dans un apologue, celui de sauver presque tous les êtres; *hôtes de l'univers sous le nom d'animaux*, comme a dit La Fontaine dans un autre endroit. Les discours des trois principaux personnages, le lion, le renard et l'âne, sont d'une vérité telle que Molière lui-même n'eût pu aller plus loin. Le dénoûment de la pièce a, comme celui d'une bonne comédie, le mérite d'être préparé sans être prévu, et donne lieu à une surprise agréable, après laquelle l'esprit est comme forcé de rêver à la leçon qu'il vient de recevoir, et aux conséquences qu'elle lui présente. Passons au détail.

L'auteur commence par le ton le plus élevé.... *Un mal qui répand la terreur...* c'est qu'il veut remplir l'esprit du lecteur de l'importance de son sujet, et de plus il se prépare un contraste avec le ton qu'il va prendre dix vers plus bas.

Les tourterelles se fuyaient;
Plus d'amour, partant plus de joie.

Quel vers que ce dernier, et peut-on mieux exprimer la désolation que par le vers précédent.... *Les tourterelles se fuyaient?* Ce sont de ces traits qui valent un tableau tout entier.

Il paraît par le discours du lion qu'il en agit de très-bonne foi, et qu'il se confesse très-complétement Remarquons pourtant après ce grand vers,

Même il m'est arrivé quelquefois de manger,

remarquons ce petit vers :

Le berger.

Il semble qu'il voudrait bien escamoter un péché aussi énorme...

Voyez ensuite ce scélérat de renard, ce maudit flatteur, qui ôte à son roi le remords des plus grands crimes.

Vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur.

Puis vient ce trait de satire contre l'homme et contre ses prétentions à l'empire sur les animaux; reproche qui est assez grave à leurs yeux pour justifier leur *roi* d'avoir mangé le *berger* même. Aussi le discours du renard a un grand succès.

Je ne dirai rien des grandes puissances qui se trouvent innocentes, mais pesons chaque circonstance de la confession de l'âne.

J'ai souvenance,
(La faute est ancienne)
Qu'en un pré de moines passant....

Il ne faisait que passer. L'intention du péché n'y était pas. Et puis un pré de *moines*, la plaisante idée de La Fontaine d'avoir choisi des *moines*, au lieu d'une commune de paysans, afin que la faute de l'âne fût la plus petite possible, et sa confession plus comique.

Un loup quelque peu clerc .....

Voilà la science et la justice aux ordres du plus fort, comme il arrive, et n'épargnant pas les injures, *ce pelé, ce galeux*, etc.

Enfin vient la morale énoncée très-brièvement.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugemens de cour vous rendront blanc ou noir.

Non seulement les jugemens de cour, mais les jugemens de ville, et je crois ceux de village. Presque partout l'opinion publique est aussi partiale que les lois. Partout on peut dire comme Sosie dans l'Amphytrion de Molière:

Selon ce que l'on peut être,
Les choses changent de nom.

De l'Imprimerie de A. Zweesaardt, à *Amsterdam*.

